HISTOIRE DE LA PEINTURE DE MARINE

Peintres et Dessinateurs de la Mer

PAR

L. DE VEYRAN

PARIS

LIBRAIRIE RENOUARD. — H. LAURENS, ÉDITEUR

6, RUE DE TOURNON, 6

—

1901

PEINTRES

ET

DESSINATEURS

DE LA MER

PEINTRES

ET

DESSINATEURS

DE LA MER

Histoire de la Peinture de Marine

PAR

L. DE VEYRAN

PARIS

LIBRAIRIE RENOUARD. — H. LAURENS, ÉDITEUR

6, RUE DE TOURNON, 6

—

1901

THE GETTY CENTER

INTRODUCTION

La peinture de marine forme à elle seule un genre très distinct qui exige les études les plus sérieuses, les plus difficiles. Valenciennes dit, dans son traité de perspective (1), que « pour être peintre de marines, il faut connaître la construction, le gréement, l'équipement des navires de toute espèce, la forme des rochers, la nature des dunes, étudier les ciels et les eaux, sous leur aspect et rapports, suivant les occurrences des phénomènes dans

(1) Valenciennes : *Traité de perspective.*

*

l'atmosphère ou sur la mer. Il faut avoir acquis une grande habitude de peindre du premier coup, pour faire en un jour le ciel, le fonds et une partie des eaux, dans la même pâte de couleur, surtout lorsqu'il y a de l'orage et du brouillard. Enfin il est nécessaire d'avoir navigué non seulement sur les côtes, mais en pleine mer. »

Les peintres de marines se divisent en trois catégories :

1° Ceux qui vivent à la mer, avec la préoccupation de rendre fidèlement le spectacle qu'ils ont sous les yeux.

2° Ceux qui habitent une plage plusieurs mois de l'année et copient du rivage ou du quai d'un port les effets ou les incidents qui les frappent.

3° Les paysagistes qui peignent par hasard la mer ou s'en servent pour agrémenter un tableau, lui donner de la profondeur.

Les peintres de marines deviennent rares, parce que la peinture de mer est très ingrate et qu'elle ne profite guère à son interprète. Les amateurs recherchent peu les tableaux de marines, et lorsqu'un peintre atteint quelque

célébrité en ce genre, ils achètent son œuvre pour que le nom soit représenté dans leurs collections ; le sujet guide rarement l'acheteur. Les admirateurs de la mer se rencontrent surtout parmi un petit groupe de poètes, de lettrés et de marins.

L'éducation d'un peintre de marines est des plus rudes et des plus pénibles. Pour peindre la mer, il faut avoir navigué en toutes saisons, avoir passé des journées et des semaines au large, avoir fait des études entre le ciel et l'eau, et quand on a tous les documents nécessaires on peut, au retour dans l'atelier, exécuter des œuvres vraisemblables. Gudin, Garneray, Durand-Brager, etc., etc., ont mené cette vie, et quelle que soit la façon dont on apprécie leur talent, on reconnaîtra que leurs tableaux sont bien marins, qu'ils sentent la mer et qu'on peut s'embarquer sans crainte sur leurs navires.

Une des grandes difficultés du métier est de dessiner des vaisseaux d'une structure parfaite, de donner aux voiles leur forme, de faire de bons apparaux suivant les époques. La plupart des gréements sont tracés un peu au hasard. Les artistes ne connaissent guère

l'usage de toutes les cordes qui garnissent la mâture. Nous leur conseillons de ne pas trop se fier à certaines publications pittoresques dont les navires sont inexacts, mais d'aller au musée de marine du Louvre où ils trouveront des modèles d'une rigoureuse exactitude.

On voit souvent des marins critiquer un gréement de vaisseau, dans un très bon tableau. Pour eux, le bateau ne ferait pas cent mètres, dans un port, tant les agrès paraissent invraisemblables, et cependant l'œuvre obtient du succès.

Il faut également savoir mettre un bateau dans l'eau : Combien de tableaux où le navire, coupé par la ligne de mer, semble un joujou d'enfant posé sur une glace qui le reflète, car l'eau ne le mouille pas, il n'est pas dedans, il est posé dessus.

Il est aussi difficile de bien saisir l'anatomie des vagues et de les rendre dans leur mouvement de va-et-vient, de représenter des falaises dans leurs formes pittoresques, dans leur structure géologique.

On pourrait énumérer à l'infini mille observations de cette sorte.

Il est plus difficile de représenter la pleine mer par un beau ou mauvais temps ou de peindre des plages pittoresques, sur lesquelles on voit s'agiter un monde d'élégants, de marins, de pêcheuses de crevettes plus ou moins retroussées, jolies femmes fort agréables à voir. Les premiers tableaux exigent de grands efforts, les seconds se font aisément.

En résumé, ce n'est qu'en menant la vie des gens de mer qu'un peintre de marines apprend son métier et peut étudier sérieusement ce modèle éternellement changeant et insondable qu'on appelle l'océan. Mais ceux qui ont le courage de vivre ainsi été et hiver, de travailler au vent et à la pluie, sont très rares. Cela explique pourquoi, à notre époque, on trouve tant de tableaux de marines si peu marins.

Les maîtres du genre ont été les Hollandais. Ils vivaient sur leurs canaux, dans leur mer intérieure, leur atelier s'ouvrait sur le modèle même et ils l'avaient constamment sous les yeux. Van de Velde le vieux avait un atelier sur un radeau et y travaillait au milieu de la flotte de son ami Ruyter. Dès qu'il

entendait parler d'un combat qui allait se livrer, il s'embarquait aussitôt, dans l'unique but d'assister à l'action et d'en représenter les mouvements avec plus de vérité. Ludolf Bakhuyzen s'embarquait par un gros temps, dans une chaloupe, malgré les avertissements des matelots, pour étudier les effets d'une tempête. Van de Velde le jeune sortait par tout espèce de temps, pour étudier le ciel. Avec de tels moyens, on comprend que ces maîtres aient atteint la perfection.

Les artistes qui veulent se consacrer à ce genre, feront bien d'étudier les œuvres de Joseph Vernet, qui, malgré leur convention, leur apprendront à rendre les effets de la mer et du ciel. Qu'ils aillent au musée de marine du Louvre admirer les dessins de Pierre et de Nicolas Ozanne, ils atteignent une perfection d'art difficile à égaler ; ils y verront aussi les aquarelles de François Roux dont les navires ont une telle exactitude qu'un faiseur de modèles a pu dire qu'il lui suffirait d'ajouter quelques mesures à leur aspect pour pouvoir les exécuter en relief. A la bibliothèque nationale, les gravures de Baugean, de Mayer,

de Morel-Fatio sont des documents à consulter.

Si aujourd'hui la peinture de marine semble tourner vers le paysage marin, c'est qu'elle a perdu beaucoup de son intérêt par la disparition de la marine à voiles, par la transformation du vaisseau qui est maintenant tout, hormis pittoresque, par la rareté des combats navals.

Les peintres de marines doivent se contenter actuellement d'un domaine plus restreint et porter leurs efforts sur l'étude sincère de la nature, et cette étude sincère ne s'obtiendra qu'en vivant à la mer.

LES PEINTRES

ET

LES DESSINATEURS DE LA MER

CHAPITRE I

LA PEINTURE DE MARINE DANS L'ANTIQUITÉ ET AU MOYEN AGE

La mer tient une grande place dans les théogonies de l'antiquité. Les différents peuples d'Europe et d'Asie, surtout les peuples maritimes, lui rendaient des honneurs. Poseidon, souverain de la mer, représentait un des grands dieux des races éolique et dorienne. Autour de lui, se groupait une série de

divinités qui se partageaient, sous ses ordres, l'empire des eaux. Les poèmes sanscrits célèbrent Varouna, dieu de l'océan occidental. Les princes et les héros se disaient fils des nymphes de la mer.

Les anciens peuples considéraient la mer comme l'auxiliaire des puissances divines. Elle s'irritait et s'apaisait selon le caprice des dieux. Elle était pour eux un élément mystérieux et insondable. Des poètes, Homère et Virgile, l'ont chantée en des vers admirables. Dans les idylles de Théocrite et les odes de Pindare, on l'aperçoit sans cesse à l'horizon.

Dans l'*Odyssée* et l'*Iliade* se déroule la vie navale des anciens. Longues navigations, tempêtes furieuses, combats de mer, Homère a tout décrit, et lorsque l'on parcourt la mer Ionienne, c'est le nom du poète qui revient le plus souvent à la pensée. Apollonius de Rhodes et C.-Valerius Flaccus, dans leurs poèmes sur l'expédition des Argonautes, nous montrent la vie maritime des anciens. Dans l'*Enéide,* Virgile paraît initié aux détails de la navigation avec une telle science, que l'archéologue Jal a pu écrire un livre, *Virgi-*

lius nauticus, constatant l'exactitude des renseignements donnés par le poète.

Les bardes saxons et scandinaves ont raconté les aventures de ces peuples hardis, vrais rois de la mer, qui se risquaient sur les flots avec des navires bien défectueux qu'ils appelaient, en leur langage imagé, les « grands chevaux de la mer ». Le poème *Gudren* rappelle une légende maritime des Germains du Nord. Le joli conte de la *Nef Catherinette* est célèbre en Portugal, etc., etc. Nous devons constater que nos vieux poètes français parlent rarement de la mer.

Les Egyptiens, seuls, regardaient la mer comme impure. Dans leurs peintures merveilleusement conservées, ils ne nous ont laissé que la silhouette de quelques galères. Leurs artistes étaient plutôt des enlumineurs que des peintres, et leurs œuvres naïves et sans lumière ni perspective manquent d'intérêt pour l'étude que nous avons entreprise.

Il ne nous reste rien de la peinture des Chaldéens et des Assyriens. Mais, d'après les bas-

reliefs qui nous sont parvenus, nous pouvons imaginer ce que devaient être leurs tableaux, les objets s'y superposaient sans art. « Les eaux étaient représentées par des lignes ondulées, mêlées d'enroulements pour figurer les flots et aussi par des hachures qui se coupaient à angle droit » (1).

Les Phéniciens ont été surtout des trafiquants. Pour ce peuple de navigateurs et de marchands, la mer était un chemin qui facilitait leurs entreprises commerciales.

Les anciens Perses ont fondé un empire riche et puissant. Nous ignorons si la peinture servait à la décoration de leurs fastueux palais ; elle ne devait guère être employée que pour des ornements symboliques.

La mer a été pour la Grèce une parure admirable. Ses flots bleus baignent amoureusement les découpures de ses côtes, et entourent ses îles d'une ceinture d'azur. C'est près d'elle que

(1) P. Girard : *Peinture antique.*

le peuple plaçait les plus beaux monuments, voulant l'associer à sa vie religieuse et intime. Elle a été non seulement chantée par les poètes, mais des artistes l'ont représentée dans des œuvres peintes. Elles ont malheureusement disparu par l'effet du temps, des guerres, des incendies et du pillage. Il ne nous reste plus que des peintures sur vase qui indiquent un art fin et délicat. Si nous considérons la splendeur des monuments encore debout, nous devons supposer que les peintures des artistes grecs rivalisaient en éclat et en beauté avec les chefs-d'œuvre de l'architecture et de la sculpture. Apelle, Zeuxis, Polygnotte n'étaient pas moins célèbres que Phidias et Praxitèle.

Nous avons quelques indications sur la peinture de marine des Grecs par Pausanias (1), qui parcourut la Grèce au deuxième siècle de notre ère, et par Pline (2), qui nous donne des renseignements sur les peintres anciens. Pausanias nous apprend qu'on voyait au Poecile une bataille de Marathon où les Grecs poursuivaient les Perses qui cherchaient à monter sur les

(1) Pausanias : *Voyage historique en Grèce.*

(2) Pline l'Ancien : *Histoire naturelle*, liv. xxxv.

vaisseaux phéniciens. Dans le temple de Thésée, il signale des peintures de Micon reproduisant des épisodes de la vie aventureuse du héros.

Dans la Lesché de Delphes, il admire des fresques de Polygnotte qui représentaient le départ des Grecs de Troie ; on apercevait le vaisseau de Ménélas avec son équipage, le pilote Phrontis tenant des avirons, au-dessous de lui, un personnage qui descendait du vaisseau par une échelle. D'autres scènes, peintes dans cette énorme composition, se passaient près de la mer.

Pline nous parle de Pamphile qui avait représenté un Ulysse en mer ; du macédonien Héraclide qui peignait des vaisseaux ; de Néalce, artiste habile et spirituel qui, voulant reproduire un combat entre les Egyptiens et les Perses, sur le Nil, dont l'eau a la même couleur que celle de la mer, et désespérant d'exprimer par l'art le lieu de la scène, eut recours à un symbole ; il mit sur la rive un âne qui boit et un crocodile qui le guette.

C'est la mer qui a servi de cadre au chef-d'œuvre d'Apelle, la *Vénus Anadyomène*. « Ce

fut au retour de la pompe sacrée, nous dit Beulé (1), sur cette plage mollement arrondie qui forme la baie d'Eleusis, et sur laquelle le flot paresseux expire sans qu'on entende son murmure, en face des montagnes de Salamine et de Mégare dont les contours bleuâtres se découpent sur le ciel, au milieu de tous les sourires de la nature, que l'on vit tout à coup sortir de l'onde la courtisane Phrynée, nue comme Vénus, belle comme une statue ; puis, posée sur le sable, les pieds baignés par l'écume de la mer, elle se mit à tordre dans ses mains sa chevelure humide. Apelle fut tellement frappé de ce spectacle, qu'il rentra chez lui pour en fixer le souvenir, et peignit la *Vénus Anadyomène,* c'est-à-dire son œuvre la plus accomplie. »

De tout cet art aujourd'hui disparu, il ne reste plus que des dessins de galères et des combats navals peints sur vases.

Dans les peintures étrusques, nous ne voyons rien qui se rapporte à notre sujet. Les fresques

(1) Beulé : *Causeries sur l'art.*

trouvées dans les chambres sépulcrales retracent des scènes familières de danseurs, de banquets, de chasse, de pêche, des paysages dont la mer est exclue.

La peinture était en grand honneur chez les Romains. Elle servait non seulement à la décoration des monuments, mais aussi à la glorification de la Patrie, en retraçant les hauts faits de l'histoire nationale. La lutte de Rome et de Carthage, les combats de terre et de mer, etc., etc., fournissaient de nombreux sujets aux artistes. Les généraux vainqueurs faisaient volontiers peindre des tableaux où se voyaient leurs actions d'éclat. Il n'est pas douteux que la mer entrât dans ces compositions. Nous en sommes réduits à des conjectures.

Au siècle d'Auguste, Rome paraissait remplie de chefs-d'œuvre. Le goût des tableaux était très répandu, et on les payait fort cher. Le *Bacchus* du temple de Cérès valait six cent mille sesterces (146,410 fr.); deux tableaux, l'un représentant *Ajax* et l'autre *Vénus*, avaient atteint le prix de trois cent mille deniers

(417,332 fr.); une *Médée* de Timomaque, de Byzance, avait été achetée quatre-vingts talents attiques (417,332, fr.) etc., etc.

Malgré ce penchant des Romains pour la peinture, ils comptaient parmi eux fort peu d'artistes indigènes. Les Fabius et les Pacuvius étaient rares. La peinture, considérée autrefois comme une occupation de grand seigneur, avait cessé, nous dit Pline, d'être cultivée par des mains honnêtes; on la laissait aux esclaves et aux affranchis. Des artistes grecs, venus en foule à Rome, exécutèrent la plus grande partie des œuvres que l'on voyait alors en Italie.

La peinture décorative ne semblait pas moins goûtée que la peinture historique. Les Romains se plaisaient à couvrir de fresques les murs de leurs palais et de leurs maisons de campagne. Ils y faisaient représenter des scènes mythologiques, des épisodes de la guerre de Troie, des sites agrestes, des prairies, des bois, des fleurs, des ports de mer. Ludius, le plus célèbre des artistes décorateurs, contemporain d'Auguste, peignait des paysages à l'aspect riant et aussi des marines. Il jouissait d'une

grande renommée. Ses œuvres, exposées aux outrages du temps, ont disparu. Les découvertes de Pompéi nous donnent une idée du genre.

Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. la peinture paraît en décadence. La nouvelle religion proscrit tableaux et statues qu'elle considère comme des instruments de perversion. Un mouvement de réaction se produit et l'art renaît de ses cendres. Sous le règne de Constantin, il prend un développement considérable. On construit de superbes églises, de magnifiques palais, et la querelle des iconoclastes ne parvient pas à entraver ce bel essor. La domination de la maison macédonienne (867-1057) est aussi favorable à l'art. L'époque de décadence ne commence qu'au XIe siècle et se continue pendant les croisades. Dans ces temps troublés, la peinture semble complètement négligée.

L'art byzantin a surtout un caractère hiératique et ornemental, éloigné de la nature. Cependant certaines compositions empruntées à l'ancien et au nouveau Testament, telles que

le *Passage de la Mer rouge, Jésus apaisant les flots,* la *Pêche miraculeuse,* devaient nécessairement reproduire la mer, et les peintures et les mosaïques qui ornaient les murs des palais impériaux représentaient parfois des paysages et des marines. Il ne nous reste rien de ces œuvres.

Au moyen âge, quelques miniatures de manuscrits reproduisent des navires et des combats navals. Citons celles de la Ricardienne, de la bibliothèque de Saint-Gall, de la bibliothèque nationale de Paris. Les fresques d'Andréa da Firenze, au Campo Santo de Pise, attribuées faussement à Simone Memmi, le tableau de Pietro Lorenzetti aux offices de Florence, sont aussi des spécimens de la peinture de marine à cette époque.

CHAPITRE II

LA PEINTURE DE MARINE ÉTRANGÈRE

HOLLANDE

Les premiers peintres de marines ont été les Hollandais. La configuration de leur pays les obligeait à vivre en communication constante avec la mer, — une mer souvent triste, sombre, méchante, roulant au niveau du sol des flots jaunâtres, sous un ciel chargé de gros nuages noirs. — Sur elle ils ont conquis le sol de leur patrie, et c'est elle encore qui les protège contre les invasions de l'ennemi. Elle

semble la sauvegarde de leur indépendance, la protectrice de leur liberté.

La mer a été pour ce vaillant peuple le théâtre de nombreux exploits, la cause de sa richesse et de sa prospérité. On comprend l'attraction qu'elle a exercée sur les artistes de ce pays. Ils l'ont peinte avec une sincérité et un charme tout particuliers, et ils ont trouvé dans sa vie changeante et animée, de nombreux sujets de tableaux.

Les marinistes hollandais forment une longue liste qui commence par Vroom, pour finir par Mesdag, un contemporain que ses ancêtres ne désavoueraient pas.

Hendrick Vroom (1566-1640), né à Harlem, étudia la peinture avec Corneille Herickson. Il voyagea en Italie, en Espagne, en Angleterre. Sa vocation de peintre de marines se décida à la suite d'un naufrage qu'il fit sur les côtes du Portugal. Il en reproduisit sur la toile toutes les péripéties, et son tableau eut un si grand succès qu'on lui en demanda plusieurs copies. Depuis, il ne peignit que des marines. Il fut chargé par ses compatriotes de représenter quelques exploits des marins de la Hollande.

Il peignit aussi l'expédition de l'Invincible Armada, pour l'amiral Howard, qui commandait la flotte anglaise. Ses tableaux se distinguaient surtout par l'exactitude des détails. Ils paraissaient, pendant la vie de l'artiste, très recherchés, ils sont aujourd'hui bien démodés. Ils montrent les premiers essais d'un art à ses débuts.

Il y a plus de légèreté dans les marines de Jean Parcellis, son élève, né à Leyde, vers l'an 1597 et décédé à une date inconnue. Il a peint des calmes plats, des scènes de pêche et surtout des tempêtes. Ce sont ses meilleures toiles, quoiqu'elles semblent loin de la perfection. Il n'hésitait pas à affronter les périls de la mer, pour mieux l'observer. Son œuvre est, en résumé, médiocre.

Son fils, Jules Parcellis, né à Leydorp, en 1628, se consacra à la peinture de marine. On l'a souvent confondu avec son père, car il signait ses tableaux J. P. Il chercha surtout à imiter Van de Velde. M. H. Havard (1) cite une de ses œuvres, *Eaux tranquilles,* mise

(1) H. Havard : *La peinture hollandaise.*

en vente à Londres sous le nom de Van de Velde, et adjugée 300 livres (7,500 fr.).

Pieter Molyn le vieux (1600-1670), né à Harlem, un des promoteurs du paysage hollandais, a peint aussi quelques marines.

Son fils, Pieter Molyn (1637-1701), surnommé *de Mulieribus,* probablement à cause de ses aventures galantes, étudia d'abord la peinture avec son père. Il partit pour l'Italie où son talent se perfectionna, et il acquit bientôt, dans plusieurs genres, une habileté qui le conduisit rapidement à la fortune. Marié, il fit assassiner sa femme, pour épouser sa maîtresse, une Gênoise, dont il était follement épris. Condamné à une réclusion perpétuelle, il ne fut délivré qu'au bombardement de la ville par Duquesne, en 1684. Sa captivité avait duré seize années. Enfermé dans un donjon d'où il dominait la mer, il put peindre des marines et principalement des tempêtes d'une exécution vigoureuse, qui l'ont fait surnommer *Tempesta.*

Les marines de Simon de Vlieger (1610-1690) rivalisent avec celles de Guillaume Van de Velde et de Bakhuyzen. Le musée du

Louvre possède de cet artiste une marine par un temps calme, d'une grande finesse de dessin. On voit de lui, au musée d'Amsterdam, les *Régates* et le *Combat naval sur le Slaak*. Son chef-d'œuvre, la *Tempête,* d'un effet sinistre, se trouve au musée de Munich.

Van Goyen, Cuyp, Jac Van Capelle, Salomon et Jacob Ruysdaël, Lingelbach, Blanckof, Everdingen ont fait accidentellement des marines.

Jan Van Goyen, né à Leyde, en 1596, passe pour le premier peintre qui ait compris et rendu la mélancolie des paysages hollandais. Il se sert de moyens très simples. Il sait donner la lumière avec un petit nombre de couleurs. L'eau est l'élément dominant de ses tableaux, elle pénètre dans la toile, l'éclaire de transparences. Ses ciels sont légers et ses colorations très douces. Ses œuvres répandues dans toutes les galeries d'Europe, se ressemblent par leur facture, mais elles paraissent variées dans leur composition. L'artiste peint des calmes plats, des ports, des canaux où se reflète la tristesse du pays hollandais. Le Louvre possède cinq toiles de Van Goyen.

Aalbert Cuyp (1594-1651) a peint des marines éclairées par une jolie lumière, qui l'ont fait appeler le Claude Lorrain de la Hollande. Les principales sont : une *Revue de la flotte hollandaise passée par le prince d'Orange,* le beau *Clair de lune* de la galerie Six, et la *Tempête* du musée du Louvre.

Jan Van Capelle peut être considéré comme un des plus grands peintres de marines de l'école hollandaise. Il rappelle la manière de Cuyp, par la jolie clarté dont ses toiles sont inondées. Il compose bien et sa peinture paraît solide et serrée. Il imite Willem Van de Velde, mais il lui semble parfois supérieur par la largeur de son exécution et la franchise de sa couleur.

Les paysagistes Salomon et Jacob Ruysdaël ont peint des marines. Celles de Jacob (1628-1682) surtout sont remarquables par leur coloris, par leur charme pénétrant, par la douce mélancolie qui s'en dégage, par la simplicité et la vérité, de l'interprétation. J. Ruysdaël voit la nature avec une âme d'artiste.

La galerie de Chantilly possède une marine

du peintre qui est un chef-d'œuvre. C'est la *Plage et les Dunes de Scheweningen.* M. A. Gruyer (1) considère ce tableau comme la perle du musée. « La plage, dit-il, dessine une courbe harmonieuse sur le premier plan du tableau. Au-delà de cette plage, la mer; en-deçà les dunes. La marée monte. Des barques, atterries sur la rive, attendent le flot qui va les prendre; d'autres sont bercées déjà par les lames. Le vent souffle, la bourrasque s'annonce. A droite, les dunes qu'on dirait soulevées comme des vagues, fléchissent et se relèvent avec un bonheur d'expression qu'on ne voit pas ailleurs. Les rares végétations qui les animent verdissent çà et là d'un vert pâle à fleur de sable, sans rien dérober de leurs formes. Une cabane chétive est blottie dans leurs plis, tandis qu'une frêle mâture pour les signaux se dresse sur un de leurs sommets. Tout s'emmêle dans cet ensemble, en s'entr'aidant pour être vu. La simplicité des lignes et l'apparente uniformité du paysage grandissent ici le

(1) A. Gruyer : *Chantilly, notice des peintures.*

spectacle du ciel. Le ciel, en effet, joue un très grand rôle, peut-être le principal rôle dans cette peinture. Il modèle en quelque sorte et la terre et les eaux, en les pénétrant de sa propre physionomie. Dans ce ciel encore bleu, les nuages montent avec des formes aériennes, qui sont le complément des formes de la terre. Le soleil, dans une envolée soudaine à travers la nuée, enveloppe de lumière les dunes qui se profilent à l'horizon, et apporte comme un avertissement soudain à cette plage, où tout est calme encore, mais où tout sera bouleversé bientôt. » La *Tempête* du musée du Louvre ne paraît pas moins remarquable. L'artiste a rendu l'agitation des flots, l'effet du vent sur un paysage désolé avec un art infini.

Allart Everdingen (1621-1675) a peint des tempêtes exécutées avec vigueur. Son dessin est serré et sa couleur chaude. Un naufrage qu'il fit sur les côtes de Norvège lui donna le goût des mers tourmentées ; il est probable qu'il le communiqua à Bakhuyzen, son élève. Le musée de Chantilly possède d'Allart Everdingen une *Tempête de neige* qui est

certainement une de ses plus belles œuvres. Le vent, la neige se déchaînent sur une mer bouleversée dont les vagues écumantes se brisent avec fracas les unes contre les autres. Le ciel chargé d'épais et lourds nuages annonce une de ces tempêtes neigeuses si cruelles aux marins. Dans ce ciel noir, quelques clartés font prévoir la fin de la tourmente. Une barque de pêche, voiles déployées, gagne le large, tandis qu'un navire cherche à se réfugier dans le port. Everdingen nous donne l'impression d'un spectacle sinistre.

Son élève, J.-Antoine Blanckhof (1628-1670), a peint de nombreuses marines. Il aimait surtout à représenter des tempêtes. Le bon Descamps nous dit que « ses tableaux sont si bien coloriés, si bien entendus pour les effets, qu'on croit entendre siffler les vents et gronder la foudre ».

Jan Lingelbach (1625-1687), quoique né à Francfort, passa toute sa vie en Hollande. Il a surtout représenté des ports agréablement « meublés » de personnages et d'un coloris agréable.

Aert Van der Neer (1613-1684), Jan Van

der Heyden (1637-1684), ont su peindre avec une grande vérité le ciel et l'eau, l'eau dormante surtout. Van der Neer y ajoute un charme, un sentiment poétique qui émeuvent. Il aime surtout à représenter les crépuscules et les clairs de lune. Une de ses marines se trouve au musée de Nancy.

Jan-Baptiste Weenix (1621-1660), a peint d'une touche puissante quelques ports de mer. Les *Corsaires repoussés* du musée du Louvre sont un de ses meilleurs tableaux, quoique la composition en soit bizarre.

Les artistes que nous venons de nommer s'occupèrent accidentellement de marines. La Hollande va bientôt produire des peintres qui se consacrèrent exclusivement à ce genre. Il atteindra son apogée avec Willem Van de Velde le jeune.

Cet artiste est considéré comme le plus grand peintre de marines, non seulement de la Hollande, mais encore du monde entier.

Son père, Willem Van de Velde le vieux (1610-1693), commença par naviguer, et, pendant les loisirs de la vie de bord, il dessinait à la plume des navires de toutes sortes. Ses

dessins, remarquables par leur exactitude et leur précision, attirèrent l'attention sur leur auteur. La compagnie des Indes orientales lui confia le soin de reproduire sa flotte, et il s'acquitta de sa tâche à l'entière satisfaction de tous. L'amirauté se l'attacha et mit à sa disposition un aviso qui lui permettait de suivre le mouvement des escadres. Il prit même part à plusieurs combats navals, et il n'hésitait pas à risquer sa vie pour mieux voir et observer les mouvements de l'ennemi. Ses œuvres, très recherchées, tenaient lieu de documents. Les Anglais lui firent des propositions qu'il accepta, et il devint le peintre de marines de Charles II et de Jacques II. Il mourut à Londres en 1693. Il a laissé un grand nombre de dessins et quelques tableaux qui rappellent la manière de son fils. Ils sont à Hampton-Court et à Amsterdam.

Willem Van de Velde le jeune, né à Amsterdam en 1633, est élève de son père qui lui apprit les premières notions indispensables à un peintre de marines, et le fit entrer dans l'atelier de Simon de Vlieger. C'était un excellent choix que cet artiste qui a su

exprimer avec tant de poésie et de mélancolie la nature de la Hollande. Les premières œuvres de Willem Van de Velde indiquent un maître. On voit au musée de Cassel une marine datée de 1653 et peinte quand il avait vingt ans, où il montre toutes les qualités d'observation et d'exécution qui lui assureront le premier rang.

Willem Van de Velde plaisait aux Hollandais, parce qu'il était comme son père d'une rigoureuse exactitude, qu'il s'agît du gréement ou de la manœuvre. Il peignait surtout des calmes. Il aimait les grands horizons, les eaux transparentes où se mirent les navires aux blanches voiles, la lumière douce et caressante. Ses ciels sont resplendissants. Ses nuages légers, transparents, clairs, s'harmonisent avec la mer. On ressent, en présence de ses œuvres, une quiétude parfaite. L'artiste n'arrivait à donner cette impression que par une étude constante de la nature.

Il a peint néanmoins des brises, des tempêtes, des combats navals. Le tableau qui est au musée du Louvre représente un brick amiral,

portant le pavillon hollandais, que les voiles, gonflées par vent, poussent vers la pleine mer. Des bateaux de pêche et un yacht l'accompagnent. Le ciel et l'eau sont d'une justesse admirable. Le musée de Cassel possède un *Gros temps* représentant des navires secoués par une mer houleuse. On voit à la National Gallery une *Tempête ;* à Amsterdam, quelques combats navals, la *Bataille des quatre jours,* une *Mer houleuse,* une *Vue d'Amsterdam,* prise dans l'Y., immense toile où l'artiste a représenté le panorama de la ville, ses chantiers, son port, pour la compagnie des bateliers de la ville.

Le roi Charles II d'Angleterre avait vu des tableaux de Willem Van de Velde le jeune, il lui fit des propositions qu'il accepta. L'artiste alla résider à Londres où il peignit les victoires navales de l'Angleterre, même lorsqu'elles étaient remportées sur ses compatriotes. Les personnages de la cour lui commandèrent des marines qui peuvent compter comme les meilleures de l'artiste, car il était à l'apogée de son talent. Ses œuvres les plus remarquables se trouvent en ce pays et en Hollande. Il

mourut à Greenwich, en 1707, à l'âge de soixante-quatorze ans.

Son frère, Adriaen Van de Vélde, a peint aussi des marines et surtout des plages. Celle du Buckingham-Palace est un chef-d'œuvre. Celle du musée de Cassel ne paraît pas moins remarquable par l'habileté avec laquelle l'artiste a su rendre l'air, la lumière et la belle couleur de la mer qui vient mourir sur le rivage. « On est confondu d'admiration, dit M. Emile Michel (1), quand on songe que l'artiste avait à peine vingt-trois ans lorsqu'il peignit ce bel ouvrage où la maturité du talent égale la fraîcheur de l'impression. » Citons encore celles des musées de La Haye et du Louvre. Cette dernière semble quelque peu détériorée par des retouches.

Après Van de Velde le jeune, Bakhuyzen (1631-1709) tient une grande place parmi les peintres de marines hollandais. Ses tableaux représentent surtout des tempêtes. Il aime l'agitation des flots, des ciels chargés de nuages noirs, des navires en détresse. Par un de ces

(1) Emile Michel : *Les Van de Velde.*

contrastes si fréquents dans la nature humaine, cet homme gai, aimable, spirituel, se plaisait à représenter les drames de l'océan.

Descamps (1) nous dit qu'il s'exposait à de grands dangers. « Plus d'une fois, au milieu d'une tempête, s'était-il embarqué dans une chaloupe, et s'était-il fait mener loin du rivage. Il voulait, d'une certaine distance, observer ce fracas horrible des vagues qui, après s'être élevées jusqu'aux nues, viennent se briser en écumant contre les côtes. Il observait le choc et le débris des vaisseaux qui échouaient contre un rocher, le travail et le trouble des matelots épouvantés ; lui seul, prêt à partager leur malheur, n'en était point effrayé. Attentif et de sang-froid au milieu de l'orage, sur une frêle barque, il faisait ses esquisses. Les matelots les plus intrépides, saisis d'effroi, l'ont plus d'une fois ramené à terre malgré lui. Il ne connaissait de danger que celui de rester ignorant ; à peine débarqué, il courait dans son atelier sans parler à personne, sans se distraire ; il peignait promptement ce qu'il

(1) Descamps : *Vie des peintres hollandais.*

venait de voir, et il le rendait si vivement que le spectateur en était saisi de crainte. »

Né à Emden, Bakhuyzen avait commencé par être comptable dans une maison de commerce d'Amsterdam, puis il était devenu un maître d'écriture de grande réputation. Il se mit à dessiner à la plume quelques marines qui trouvèrent tout de suite des acquéreurs. Il apprit la peinture d'Albert Everdingen et d'Henri Dubbels.

Les premiers essais de Bakhuyzen furent très goûtés, et ses tableaux, très recherchés des amateurs, lui étaient payés fort cher. De grands personnages, tels que l'électeur de Saxe, l'électeur de Brandebourg, le grand-duc de Toscane lui firent d'importantes commandes ; le czar Pierre le Grand, pendant son séjour à Amsterdam, apprit de lui à dessiner des navires.

Lorsque les Hollandais voulurent faire un présent à Louis XIV, ils lui envoyèrent une grande marine de Bakhuyzen.

Son œuvre plaisait à ses compatriotes qui retrouvaient dans ses tableaux, reproduites avec une vérité saisissante, des scènes de la vie de

mer auxquelles beaucoup d'entre eux avaient assisté. On lui reprochait bien un peu de sécheresse et de dureté, mais ces défauts étaient inhérents au genre qu'il avait choisi.

Bakhuyzen a laissé un grand nombre de tableaux. Smith en a catalogué près de deux cents; on les voit dans les principales galeries d'Europe. Le Louvre en possède cinq, qui ne sont pas des meilleurs, le temps les a quelque peu altérés et en a assombri certaines parties déjà obscures, mais on peut juger avec quelle science l'artiste savait traiter les choses de la mer : navires, vagues et ciels, tout est d'une rigoureuse exactitude.

Après ces deux grands artistes, il faut signaler le maître de Ludolf Bakhuyzen, Dubbels le père, peintre de talent qui reproduisait des calmes à la façon de Van Goyen, et qui, devant le succès de son élève, changea sa manière et peignit des mers agitées. Son fils, Jean Dubbels, imita aussi Bakhuyzen de façon à produire des confusions, et si bien qu'on peut s'y tromper.

Parmi les élèves de Bakhuyzen, il faut citer Pieter Coopse, dont les tableaux sont

rares, Jean Claesz Rietschoof (1652-1709), Michiel Madderstag (1659-1709), Abraham Stork (1650-1700), qui a peint d'une touche fine et spirituelle des calmes et des tempêtes. Tous ces artistes cherchèrent à copier les procédés du maître.

Certains talents se développèrent en dehors de cette école : Jean Beerstraaten (1630-1680), sur lequel nous n'avons aucun détail, a laissé des œuvres estimables, telles que la *Bataille navale entre les flottes hollandaise et anglaise,* du musée d'Amsterdam, la *Tempête,* du musée de Dresde, et le *Port de Gênes,* du musée du Louvre.

Reniers Nooms, dit le Zeeman (1612-1672), né à Amsterdam, était fils d'un pêcheur. Il commença par être mousse, et apprit seul à dessiner en reproduisant la nature qu'il avait sous les yeux, c'est-à-dire la mer, des vaisseaux, des ports. Ces petits dessins le firent remarquer, et quelques personnes qui s'intéressaient au jeune artiste l'envoyèrent à Paris, où il étudia la peinture. Il fut vite célèbre, et il peignit un grand nombre de marines d'un dessin soigné et d'une couleur claire. Le musée du Louvre

n'en possède aucune. Au musée d'Amsterdam, on voit le *Combat naval de Livourne en 1653*. Il a peint des vues d'Alger, de Syracuse, de Tunis, de Tanger.

Nous avons encore à signaler un élève de Simon de Vlieger, Liève Verschuur, qui ne manque pas d'habileté ; K. Beelt, dont un tableau représentant des pêcheurs est au musée d'Amsterdam ; Aert Antum, qui a peint des vaisseaux anglais et hollandais attaquant l'Invincible Armada.

Enfin Rembrandt, qui a passé son enfance à Leyde, non loin de la mer, près de laquelle il aimait à rêver, l'a surtout représentée dans ses dessins et ses eaux-fortes. En ce genre comme dans les autres, le grand artiste est arrivé à la perfection. Ses dessins reproduisent un grand nombre de vues de plages, de dunes, de fleuves, avec des bateaux aux voiles gonflées par le vent. On sent que Rembrandt est attiré par le charme infini de la mer et des grands horizons.

Nous ne connaissons qu'un seul de ses tableaux où il ait peint une tempête inspirée par le sujet : le *Christ endormi au milieu de*

la tempête, composition pittoresque et pathétique à la fois. Avec quel art il a su rendre le bouleversement des flots couronnés d'écume, le ciel chargé de nuages noirs ; Rembrandt a dû assister souvent à de pareils spectacles.

Dès le commencement du XVIIIe siècle, l'art hollandais est en pleine décadence. Il abandonne la nature dont il a su tirer une moisson féconde, pour se consacrer à un art d'imitation ; il y perd ses qualités naturelles. La peinture de marine devait échapper à cette mauvaise influence, mais elle n'était plus en faveur. Le culte que lui portaient les Hollandais, avait considérablement diminué. Le peuple paraissait plus touché par les magnificences de la cour du grand roi Louis XIV que par les sublimes beautés de l'Océan.

Pendant cette période de décadence, nous n'avons à signaler que Gerrit Toorenburgh (1737-1785), dont l'œuvre principale est une *Vue de l'Amstel.*

Jan-Hermès Koek-Koek, N. Bauer (1767-1820), Schouman (1770-1848), forment la transition avec le XIXe siècle qui compte des peintres comme Antoine Waldorp (1803-1866), plus

apprécié en France qu'en Hollande, Schotel (1808-1865), Gruyter (1817-1880), Jean-Henri-Louis Meyer (1819-1866), qui, après avoir commencé ses études à La Haye, dans l'atelier de Pieneman, alla les compléter à Paris. Il acquit quelque réputation comme peintre de marines. Ses principales productions sont des bateaux-pêcheurs, des combats navals convenablement peints et d'une couleur assez agréable. Meyer s'inspire de notre Ecole française.

Avec Mesdag la peinture de marine prend un nouvel essor. Il a une esthétique toute simple : bien voir et bien sentir la nature, et peindre ce que l'on a bien vu et bien senti. C'est là tout son secret. Il croit qu'un artiste est le produit de son temps et de son pays. Le passé n'existe pas pour lui, et il n'a rien emprunté aux grands peintres de la Hollande, aux Van Capelle, aux Van Ostade, aux Van de Velde, aux Bakhuyzen.

Mesdag, né à Groningue en 1831, a aujourd'hui près de soixante-dix ans. Vers 1866 seulement il a commencé à peindre. Il prit des leçons de son neveu Alma Tadema et de

Rodolfs qui lui enseignèrent les premiers éléments du métier. Il ne demande pas autre chose à ses maîtres ; la nature fera de lui un peintre de marines. A elle seule il a recours dans la suite, et il apprend à la connaître par de longues et de patientes études. Il ne tarde pas à recevoir la récompense de ses efforts. En 1870, le jury français lui accorde une médaille pour ses *Brisants de la mer du Nord,* qui firent sensation. Depuis cette époque sa réputation n'a fait que grandir et ses œuvres sont l'ornement d'un grand nombre de musées et de collections particulières. Le musée du Luxembourg possède un *Soleil couchant* des plus remarquables. Dans cette toile, Mesdag a essayé de résoudre le difficile problème de peindre la lumière crépusculaire du soir, au moment où le soleil disparaît à l'horizon. Les derniers reflets colorent le fond du tableau, un sillon lumineux se projette sur la mer et vient mourir sur le rivage. Mesdag a peint un grand nombre de toiles, des mers calmes ou agitées, sillonnées surtout par des barques de pêcheurs plutôt que par des navires de haut bord. C'est toujours la

mer du Nord qu'il reproduit, celle qu'il connaît depuis son enfance et qui baigne les côtes de son pays ; il en aime le ciel gris, les flots capricieux et les douces clartés.

L'Ecole hollandaise moderne suit l'exemple de Mesdag et revient à la nature. Malheureusement elle exagère les défauts du maître, sans rappeler ses qualités. Tout n'est pas parfait chez Mesdag ; il a produit des œuvres hâtives, qu'on cherche trop à imiter. Il ne s'agit pas de copier la nature, mais de la bien voir et de l'interpréter avec une âme d'artiste. Si toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire, elles ne semblent pas également bonnes à peindre. Il y a certaines parties d'un tableau qui paraissent critiquables, quoique prises exactement dans la nature.

M. Ph. Sadée peint dans une note un peu grise des marines pittoresques. M. S.-J. Ten Cate est meilleur pastelliste que peintre, ses œuvres ont quelque chose d'inachevé et d'indécis. M. J.-H. Weissenbruch a le sentiment de l'espace. M. J.-H. Maris, si on le juge sur son tableau *Pêcheurs de coquillages*, cherche la poésie à l'aide de colorations douces et

vaporeuses. M. K. Klinkerberg peint très vigoureusement et affectionne particulièrement les quais et les ports. MM. H.-V. Jansen et S.-C. Bosch-Reitz voient la nature en noir, et MM. J. Blommers et Toorop montrent des tons criards et durs.

Jongkind un des premiers qui aient introduit l'impressionisme dans la peinture de marine, est un artiste de talent, un excellent dessinateur qui a fait du vaisseau et du gréement les études les plus sérieuses. Certains détails du navire et de la mâture étaient par lui plusieurs fois dessinés avant d'être portés sur la toile. Il voit la mer à travers son imagination fantastique, et il la peint avec vigueur, d'un coloris harmonieux. Ses ciels sont fins et légers. Mais il ne semble pas toujours égal à lui-même et il faut savoir choisir dans son œuvre. Elle gagnera certainement avec le temps. Il a fait école dans notre pays, qu'il a longtemps habité. Son meilleur élève est Eugène Boudin.

BELGIQUE

En Flandre, les peintres de marines forment un groupe restreint. Les Flamands ne voient pas la nature de la même façon que les Hollandais. Le génie de ces deux peuples, dont les frontières se touchent, est différent. Ils ont subi diverses influences politiques et sociales dont l'art a reçu les contre-coups. Hollandais et Flamands aiment la nature. Il y a, chez les premiers, plus de douceur et de mélancolie ; chez les seconds, plus de gaîté et d'exubérance, ce qui les porte à représenter des scènes populaires, des kermesses, plutôt que des paysages agrestes. Ils dédaignent la mer. Anvers est cependant un port de premier ordre, dans lequel entrent et d'où sortent quotidiennement de nombreux navires. Des milliers de vaisseaux mouillent dans sa rade. Bruges était jadis le centre d'un grand commerce avec Venise, Gênes et Constantinople. Mais les artistes flamands ont d'autres horizons que ceux de la mer. Les Communes, riches et puissantes, commandent des déco-

rations pour des palais, des hôtels-de-ville et des églises. Puis l'art flamand se tourne vers l'Italie et subit son influence. Enfin, Rubens (1577-1640), dont le génie resplendissant, puisé aux sources même de la nature, s'épanouit dans tous les genres, donne une forte impulsion à l'art de son pays. Il peint des paysages, mais pas de marines. Le musée de Nancy possède cependant deux esquisses où le grand artiste a représenté la mer ; un dessin de la collection de l'Albertine reproduit une *Tempête*.

Le premier nom que nous rencontrons est celui d'Adam Willaerts (1577-1665), qui naquit à Anvers. Il excellait à peindre des vues de côtes, des ports ornés de nombreuses figures. Sa touche est large et puissante. Après lui vient André Van Ertweld (1590-1652) qui représente des combats navals, des tempêtes avec une grande vérité. Il eut quelque réputation de son temps, puisque Van Dyck fit son portrait, aujourd'hui au musée d'Augsbourg. On connaît peu d'œuvres de lui.

Nous citerons aussi Breughel de Velours (1568-1625), qui aborda tous les genres avec

succès. Il a peint des tempêtes, des plages, des ports avec des vaisseaux si exacts qu'ils peuvent servir comme modèles du navire au XVIe siècle. Sa manière est élégante, son coloris plein d'éclat.

Nous placerons à côté de lui le paysagiste Paul Bril (1554-1626). Cet artiste a su rendre la nature avec grandeur et simplicité. Sa couleur est harmonieuse, ses tons sont légers et brillants. On voit de lui, au musée des Offices de Florence, une marine très remarquable représentant des vaisseaux au premier plan, exécutés d'une main patiente. La mer s'étend au loin et se perd dans les profondeurs de l'horizon. Gaspard Van Eyck, d'Anvers (1613-1673), a peint des ports de mer, des combats navals entre les Turcs et les chrétiens. Ses tableaux sont rares ; trois se trouvent au musée de Madrid.

Le plus célèbre des peintres de marines flamands, Bonaventure Peeters (1614-1652), naquit à Anvers. On ignore le nom de son maître. C'est surtout en présence de la nature que son talent se développa. Il peignit principalement des mers agitées, des tempêtes, des

vaisseaux désemparés. Ses tableaux sont bien composés et la lumière semble distribuée avec art. Le Louvre ne possède aucune œuvre de cet artiste, mais nous en voyons aux musées de Vienne, de Dresde, de Lille, de Bruxelles, d'Amsterdam. Il eut un frère, Jean Peeters (1624-1677), qui peignit aussi des marines. Il est loin d'égaler le talent de Bonaventure, auquel il emprunte sa manière.

Nous signalerons Hendrick Van Minderhout (1632-1696), qui a laissé des marines avec de jolis effets de lumière. Celles de Jean-Antoine Van der Leep de Bruges (1664-1720) sont supérieures à ses paysages. Plattenbourg (1608-1660), dont le nom francisé est Platte Montagne, devient élève de A. Van Erteweld et de Jacques Fouquières. Quoique ayant habité Paris pendant une grande partie de sa vie, nous le considèrerons comme appartenant à l'Ecole flamande. Il excellait dans la marine et le paysage par la vérité de l'imitation, la beauté des sites, la transparence des eaux. Nos musées ne possèdent aucun tableau de cet artiste. On voit deux marines de lui aux Offices de Florence. Il fut un des premiers

membres de notre Académie de peinture. Il mourut à Paris.

Pendant plusieurs d'années, la peinture de marines paraît négligée en Flandre, et nous ne trouvons aucun nom qui mérite d'être signalé. La tradition se renoue avec Mathieu-Ignace Van Brée (1773-1839). Né à Anvers qu'il habita longtemps, il fit son éducation en France où il obtint le second prix de Rome. C'était un homme distingué par son savoir et ses connaissances artistiques. Il a peint, pour le musée de Versailles, deux marines : *Napoléon et Marie-Louise visitant l'escadre mouillée dans l'Escaut devant Anvers, le 1er mai 1810,* et *le Friedland lancé dans le port d'Anvers, 2 mai 1810*, dont on peut admirer l'heureux arrangement.

L'Ecole moderne compte quelques artistes de talent. Au premier rang, nous mettrons M. Jean Clays, qui a produit des marines lumineuses où il représente généralement des navires à voiles se reposant sur les eaux tranquilles d'un port. Puis viennent MM. Louis Artan, Franz Hens, Théodore Verstraete, Alexandre Marcette, Arthur Bouvier, Henry Stacquet, Adrien Le Mayeur, etc.

Ces artistes subissent l'influence d'écoles diverses, si nous les jugeons par les tableaux qu'ils ont envoyés à l'Exposition universelle de 1900. M. Louis Artan a exposé des clairs de lune si obscurs, qu'on ne sait pas trop ce qu'il a voulu représenter. M. Alexandre Marcette, dans son *Eclaircie,* met dans le ciel et la mer toutes sortes de couleurs, du vert, du jaune, du blanc, du bleu ; ce n'est pas un tableau, mais une palette de peintre coloriste. La vague de M. Arthur Bouvier, qu'il intitule *Tempête,* ne donne nullement la sensation d'une mer tourmentée. C'est une bonne vague, un peu épaisse, qui tient toute la largeur de la toile. Il y a certainement du talent dans cette œuvre. Nous en trouvons aussi chez M. Henry Stacquet, et ses aquarelles indiquent qu'il a le sentiment de la mer, mais il abuse du blanc, comme d'autres du gris, du bleu ou du noir. L'*Estacade,* de M. Adrien Le Mayeur, produit de l'effet. Cette mer grise, sablonneuse, qui se brise avec fracas contre une jetée, est excellemment peinte. Le *Départ des pêcheurs,* de M. Théodore Verstraete, conçu dans une note moderne, vise à l'impressio-

nisme, mais l'ensemble paraît assez joli. M. Franz Hens, dans une *Bourrasque sur l'Escaut,* a peint un ciel bizarre, fantastique, noir, bleu et blanc, d'un aspect assez vilain.

Citons encore le peintre de genre Alfred Stevens ; ses marines n'ajouteront rien à sa gloire ; Paul Signac, un moderne qui a la passion de la mer et la rend avec ampleur.

ITALIE

En Italie, la peinture de marines n'est pas connue avant le XVIe siècle. Les artistes italiens ont d'autres préoccupations que la nature ; ils vivent à une époque où la religion est toute-puissante. Ils reproduisent des christs, des madones, des scènes de l'ancien et du nouveau testament, des sujets mythologiques, dans des paysages froids et sans perspective. La peinture semble foncièrement religieuse avec un fond de paganisme inspiré par la vue des chefs-d'œuvre de l'antiquité.

Les Vénitiens firent les premiers des tentatives pour introduire la nature dans leurs tableaux. Au début, le Titien peignit un chef-

d'œuvre, le *Martyre de saint Pierre, dominicain,* où l'importance du paysage égalait celle des figures. La toile n'existe plus aujourd'hui ; elle a été détruite dans un incendie en 1867. Il est surprenant de voir les artistes de cette cité représenter dans leurs œuvres la mer comme un accessoire. Venise, vers le XVIe siècle, paraissait la reine absolue de la mer. Elle n'avait plus à redouter ses deux puissantes rivales Gênes et Pise. Son port fréquenté par des étrangers aux costumes pittoresques, son admirable ciel, la jolie coloration de ses eaux, les découpures de ses lagunes auraient dû tenter leurs pinceaux. Ils restèrent indifférents au spectacle qu'ils avaient sous les yeux. Tintoret, Vincentino, Liberi, Perenda ont bien peint, pour le palais ducal, des combats navals. On trouve aussi à l'Académie des Beaux-Arts de Venise, une *Bataille de Lépante,* de Paul Véronèse, mais tous ces tableaux sont confus ; on y voit un tel amas de vaisseaux et d'hommes, un tel enchevêtrement de mâts et de rames, que c'est à peine si on aperçoit le ciel et l'eau.

La seule marine que l'on puisse admirer à

l'Académie des Beaux-Arts, est une *Tempête apaisée par saint Marc,* que les uns attribuent à Palma le Vieux et les autres à Giorgione ou à Pâris Bordone. Elle représente une mer agitée avec un navire du XVIe siècle aux voiles gonflées par le vent. Vasari disait de ce tableau, aujourd'hui noirci par le temps et gâté par des restaurations : « Cette œuvre est si belle, tant par l'imagination que par le reste, qu'il semble presque impossible que des couleurs et un pinceau même dans les mains d'un maître, puissent exprimer une chose aussi parfaitement semblable au vrai, au naturel. On y voit, en effet, très nettement, la fureur des vents, la force et l'adresse des hommes, le mouvement des vagues, la lueur et l'éclair du ciel, l'eau coupée par les avirons et les avirons ployés par la vague et l'effort des rameurs. Quoi de plus? Pour ma part, je ne me souviens pas d'avoir jamais vu plus belle chose dans son horreur qui soit aussi bien finie et avec tant d'attention dans le dessin. On semble voir le panneau trembler comme si tout ce qu'il représente était vrai. »

L'*Embarquement* et le *Débarquement de*

sainte Ursule, de Carpaccio (1455-1525), que l'on voit au même musée, peuvent être considérés comme des marines. L'exécution a beaucoup de grâce et de vigueur. L'artiste nous donne l'impression d'une mer calme, avec des ciels bien traités et des horizons lointains. Les navires sont exacts et peints avec soin.

Le palais Pitti de Florence renferme de remarquables marines de Salvator Rosa (1615-1673). Cet artiste, né à Naples, avait passé son enfance sur le port, menant la vie d'un lazarone. Il n'est pas étonnant que la mer lui fût familière, et qu'il ait pris plaisir à la peindre. Il représente de petits ports entourés de montagnes ou flanqués de ruines. La mer se perd à l'horizon et fait une trouée lumineuse. Les eaux sont calmes, les ciels faiblement éclairés. Une clarté incertaine, blafarde, enveloppe la toile ; il se dégage de tout cela un grand charme.

A côté de lui, nous placerons Francesco-Mario Borzone, un Gênois (1625-1679). Ses marines, devenues rares, ont été louées par Mariette. Il disait qu'elles valaient celles de Salvator

Rosa. Appelé en France par Louis XIV, il peignit au Louvre des fresques pour les bains de la reine, des paysages et des marines pour le château de Vincennes. Pils a parlé de ses marines dans les termes suivants :

> Son pinceau du trident égale la puissance.
> Il soulève, il irrite, il apaise les flots,
> On est saisi de crainte et rempli d'espérance.
> Partout en de Borzone éclatent les travaux.

Nous signalerons Agostino Tassi (1566-1642), élève de Paul Bril. Condamné aux galères, pour quelque peccadille de cour, il subit sa peine dans le port de Livourne, ce qui lui permit d'étudier et d'observer la mer, de dessiner des navires, des barques, des marins. A force de travail, il acquit une grande réputation. Il eut pour élève Claude Lorrain.

Mentionnons aussi Fergioni, le maître de Joseph Vernet, les Vénitiens Antonio Canal dit Canaletto (1697-1768) et Guardi (1712-1793) qui ont reproduit des vues de Venise claires et lumineuses. Enfin Raphaël (1483-1520), a aussi touché à la peinture de marines. Il a peint pour la bibliothèque du Duomo de Sienne une galère, et l'on voit à l'Académie

des Beaux-Arts de Venise, de petites galères dessinées par lui.

Les modernes n'ont rien produit qui mérite d'être signalé. La peinture de marines semble complètement négligée aujourd'hui en Italie. On est surpris de voir les mers si colorées, qui entourent cette admirable contrée, ne pas inspirer davantage les artistes italiens.

ESPAGNE

L'Espagne, jadis une puissante nation maritime, compte fort peu de peintres de marines. En ce pays, la peinture est restée profondément religieuse, et l'artiste a dédaigné la nature pour s'enfermer dans des sujets historiques ou pieux. Nous ne voyons à citer que Jean de Ségovie, qui vint à Madrid au milieu du XVIIIe siècle. Il peignit des marines dont on vante la couleur et la lumière. Elles sont aujourd'hui introuvables. Après lui, nous signalerons Juan de Toledo (1611-1665), qui étudia la peinture en Italie dans l'atelier de Cerquozzi. Il retourna en Espagne, s'établit à Grenade, et ses marines attirèrent l'attention

sur lui. On voit à Madrid, au musée du Prado, trois tableaux de Juan de Toledo, représentant des combats navals où il y a de la vie et du mouvement. Henrique de las Marinas se fait remarquer par la vérité de ses compositions qui excitèrent l'admiration des artistes et des marins. Ses œuvres sont rares et recherchées des amateurs. Paret y Alcazar (1747-1799), a peint des ports de mer dans le goût de J. Vernet, et Mazo, gendre de Velasquez, des marines où il y a plus de convention que de réalité.

L'Ecole moderne, faiblement représentée, se contente de reproduire des effets de mer, quelques scènes de pêcheurs. L'éminent M. Monléon, directeur du musée naval de Madrid, a peint des marines d'une belle coloration. On trouve au musée du Luxembourg un tableau de M. Sorolla y Batisda, *Retour de la pêche,* d'un effet très pittoresque, représentant une barque remorquée par des bœufs qui ont de l'eau jusqu'au poitrail. La mer et le ciel paraissent d'une jolie couleur bleue. L'artiste a traité d'autres scènes maritimes beaucoup moins colorées, telles que le *Repas dans la barque* et *Triste héritage.*

M. Dionisio Baixeras Verdaguer a donné des preuves de talent dans les différentes toiles qu'il a exposées, soit au Champ-de-Mars, soit à l'Exposition universelle de 1900. Sa *Brume dorée* est d'un sentiment très poétique, et *En attendant les barques* vaut surtout par les personnages qu'il a groupés sur la plage. M. José Salis Camino peint des mers colorées. MM. Buxo y Tresangels et Llimona y Brugera représentent les humbles de la mer avec une grande sincérité.

PORTUGAL

Le Portugal, nation maritime, a révélé peu de peintres de marines. L'art n'a pas suivi, dans ce pays, le mouvement de la littérature et de la science, et la mer, qui fut le théâtre des brillants exploits de ses hardis pionniers, n'a pas inspiré ses artistes, excepté Pereyra (1570-1640), qui a peint quelques marines aujourd'hui disparues.

Au XIXe siècle, le paysage, en Portugal, a eu d'excellents interprètes qui n'ont pas regardé la mer. Ils sont tous coloristes, et leur talent

se prêtait merveilleusement à en rendre les nuances infinies ; ils ne l'ont pas voulu. Nous ne signalerons que M. Souza Pinto, qui représente d'un pinceau vigoureux les gens de mer, et Mme Fanny Munrô, qui a envoyé à l'Exposition universelle de 1900 une *Marée montante* d'une belle coloration, avec des vagues écumantes se brisant furieusement contre les rochers. Le roi Don Carlos Ier est un pastelliste qui peint de jolies marines où se révèle le sentiment de la mer. Le *Lever des filets d'une madrague,* que l'on voyait à l'Exposition universelle de 1900, paraissait d'un effet pittoresque.

ANGLETERRE

La mer a été pour les Anglais le grand élément. Par elle, la nation vit et s'enrichit, par elle sa domination s'étend sur le monde ; elle devrait donc tenir une grande place dans leur art. Il n'en est point ainsi. Les marinistes anglais, à de rares exceptions, n'ont vu la mer que du rivage, et l'ont traitée comme un paysage. Ils se sont laissé séduire par la

lumière et la couleur plutôt que par les mille épisodes de la vie maritime. Navires sous voiles, calmes, tempêtes, naufrages, combats navals leur paraissent à peu près indifférents. L'animation si pittoresque d'un port même a rarement tenté leur pinceau, pas plus que ces types si curieux, si variés de pêcheurs et de matelots qui ont fourni les sujets de si jolis tableaux à des artistes français.

Si l'art s'est tardivement développé en Angleterre, la peinture de marines y a toujours été en grand honneur. On faisait venir des artistes de l'étranger. C'est ainsi que les deux Van den Velde résidèrent longtemps à Londres, et y furent très recherchés et appréciés.

Un des premiers peintres de marines qui se soit formé en Angleterre, est Samuel Scott (1710-1772). Walpole disait de lui qu'il était un second Willem Van den Velde. Il a laissé des vues de Londres et de la Tamise tout à fait remarquables. Un marin français, originaire de Gascogne, Dominic Serres, s'essaya dans la peinture de marines, et réussit à devenir peintre du roi Georges III. Ses principales œuvres sont à l'hôpital de Greenwich et à

Hampton-Court. Ses deux fils se consacrèrent au même genre, et l'aîné, John-Thomas Serres (1759-1825), artiste distingué, succéda à son père comme peintre du roi. On voit de lui, à South-Kensington, un tableau représentant une baie de Dublin avec le yacht royal le *Dorset*.

C'est avec le paysage que la peinture de marines prit quelque développement en ce pays. La mer s'offrait souvent aux regards des premiers paysagistes, et ils la reproduisirent dans leurs tableaux. Richard Wilson (1714-1782), a représenté des vues de Douvres et de Venise où il s'est inspiré de Claude Lorrain et de Joseph Vernet, et, sur les conseils de ce dernier, il se mit à peindre la mer. Georges Morland (1763-1804), dans quelques scènes de côtes montre un naturel aimable et facile. Georges Vincent (1796-1831), et John Sell Cotman (1782-1842), ont laissé de jolies marines où la lumière paraît bien distribuée. John Crome, communément appelé Old Crome, (1769-1821), dans sa solitude de Norwich, a peint d'après nature les plages bordant la mer. On l'a comparé souvent aux premiers paysagistes de la Hollande.

William Turner (1775-1851), artiste au génie puissant et tumultueux, commence par imiter Claude Lorrain, Le Poussin et Van de Velde le jeune. Ces imitations n'ont rien de servile. Il cherche plutôt à saisir les procédés de ces maîtres qu'à s'identifier avec eux. Il a le sentiment de la grandeur de la nature, et il la rend dans ce qu'elle a de plus imprévu, de plus bizarre. Une chose le tourmente, la lumière ; il en a pour ainsi dire la folie, il veut la fixer sur la toile ; de là sont venus des mécomptes et des déceptions. Nous ne serions pas surpris que sa prédilection pour la mer ne vienne de ce qu'elle lui paraissait le grand réflecteur de la lumière.

Né à Londres, dans Maiden Lane, Covent Garden, où son père était coiffeur, William Turner n'avait reçu qu'une instruction superficielle, il la compléta par de nombreuses lectures. Sa vive imagination suppléait à ce qui lui manquait. Il regardait la nature, l'étudiait sans cesse et la reproduisait avec ampleur. On dirait parfois qu'il se sent embrasé par elle, et qu'il veut rendre le feu intérieur qui

le dévore. Dans cette lutte, il n'est pas toujours vainqueur.

William Turner a produit un grand nombre de tableaux, d'aquarelles, de dessins où la mer est largement représentée. Il a peint des calmes, des tempêtes, des vues de côtes, des combats navals, des levers et des couchers de soleil, des clairs de lune, des scènes historiques, des sites de Venise. Son séjour en Italie modifia sa manière. « A la suite de ce voyage, nous dit M. Chesneau (1), son talent subit une transformation notable. Dans sa première manière, il fait à l'ombre la part plus large qu'à la lumière. Son procédé est ferme, vigoureux, précis ; il est encore plus proche du temps où ses premières aquarelles étaient remarquées par le soin et le fini de l'exécution. A partir de cette époque, il poursuit la pleine lumière sans contraste d'ombre, la décompose dans l'infinie variété de ses colorations. Il charge sa palette de tons francs, éclatants, non rompus : le pourpre, le bleu, l'orangé pur. »

(1) Ernest Chesneau : *La peinture anglaise.*

C'est principalement Claude Lorrain qui occupe son esprit. Il donne à la National Gallery deux toiles, la *Fondation de Carthage* et le *Soleil levant dans les brouillards*, à condition qu'elles soient mises près de tableaux de Claude Lorrain, et nous devons dire qu'elles supportent assez bien cette comparaison.

L'œuvre de William Turner est considérable, mais il n'en restera guère qu'une douzaine de chefs-d'œuvre. Pourquoi a-t-on placé à côté d'eux des toiles de second ordre peintes par l'artiste ? On voudrait l'admirer sans réserve, et on se sent irrité de tant de défaillances. Quoiqu'il en soit, ces quelques chefs-d'œuvre suffiront pour assurer sa gloire. William Turner n'a laissé ni élèves, ni imitateurs.

Les artistes que nous avons à signaler se sont formés en dehors de lui.

John Constable (1776-1837) n'a pas l'imagination tourmentée de Turner. Il voit la nature telle qu'elle est, et il la peint avec calme et sérénité. Il semble impossible de rendre avec plus de sincérité et de poésie l'état de l'atmosphère à l'approche de l'orage, que dans la

Baie de Weymouth, qui appartient au musée du Louvre.

Sir Augustus Calcott (1779-1844) a représenté des scènes de côtes, des ports, des marées basses où il montre une exécution solide. Ses ciels surtout sont éclairés par une jolie lumière. Sa peinture est harmonieuse et ferme. William Collins (1788-1847), peintre de genre, a laissé quelques marines, principalement des vues de côtes.

Clarckson Stanfield (1798-1867), passe pour un véritable peintre de marines. Sa vocation s'est décidée en présence de la mer. Il a longtemps navigué comme matelot, et il s'occupait à dessiner pendant les loisirs de ses nombreux voyages. Son premier tableau, *Naufrage à hauteur du Fort Rouge,* attira l'attention sur lui, non seulement par son exécution robuste, mais aussi par la façon dont il était composé. Il a peint la *Bataille de Trafalgar* dont il faut louer l'arrangement et la manière ; il a su relier entre eux les divers épisodes du combat. La *Victoire transportant à Gibraltar le corps de Nelson, sept jours après la bataille de Trafalgar,* est

une grande composition très populaire en Angleterre. On lui doit encore *Une tempête,* le *Lendemain d'un naufrage, Vent contre marée,* etc. Stanfield a visité la Hollande, l'Italie, l'Espagne, la France, et il a rapporté de ces diverses contrées de nombreux tableaux. Ses *Vues de Venise* rappellent, par leur jolie couleur, les maîtres de la Renaissance italienne.

Francis Danby (1793-1861) n'a vu la mer qu'à travers l'histoire ; elle sert de cadre à ses compositions bibliques et historiques. Il a peint le *Passage de la mer Rouge,* le *Christ marchant sur les eaux,* l'*Embarquement de Cléopâtre.* Il recherche surtout les sujets qui peuvent se combiner avec des levers et des couchers de soleil. En ce genre, il est sans rival.

Richard Bonington (1801-1828) aimait passionnément la mer. Elle l'attirait par une sorte d'instinct de race et le retenait par son charme et ses belles couleurs. Il a représenté des sujets historiques et des paysages marins ; mais ses meilleures œuvres sont des vues de Venise, où il se montre un coloriste fin et délicat.

Avec Thomas Creswick (1811-1869) se termine la série des paysagistes anglais qui se sont occupés de la mer et qui appartiennent à l'Ecole ancienne. Creswick peignait avec des tonalités un peu grises. Le *Vent sur la plage* et les *Premières lueurs de la mer* sont ses meilleurs tableaux.

Parmi les peintres de marines modernes, nous devons signaler au premier rang M. A.-Henry Moore, qui a laissé des marines remarquables. C'est la mer seule qu'il peint, large, belle, superbe, montrant ses vagues bleues, frangées d'écume dans un rythme berceur. Ni falaises, ni rochers, ni plages, ni navires ne viennent distraire l'attention du spectateur. Il nous donne la sensaticn de l'infini.

M. Edwin Hayes se rapproche, dans quelques-uns de ses tableaux, de M. Henry Moore. La jolie marine qu'il a envoyée à l'Exposition universelle de 1900, *Alone on the wide, wide sea,* est conçue dans le même esprit ; une mer largement traitée, et, au fond, à l'horizon, un navire, à peine perceptible, qui augmente encore cette impression de solitude et d'isolement.

Les marines de M. James-Clarke Hook sont claires et lumineuses. Cet artiste accorde une certaine importance aux personnages. Celles de M. John Brett, de M. Thomas Somerscales, de M. C. Napier Hemy, de M. Peter Graham, de M. Colin Hunter, de M. W. Robert W. Allan, etc., montrent que l'Angleterre possède de bons peintres de marines.

M. Robert Mc Gregor a envoyé à l'Exposition universelle de 1900 une *Pêche aux crevettes* avec une mer très éclairée. Le tableau de J.-M. Swan qui était à la même exposition, représentant des ours blancs à la nage, dans une mer bleue, est d'un joli effet.

L'Angleterre compte encore, comme peintre de marines : MM. Holloway, Small, Ayerst-Ingram Lindsay, Mac Artur, Hardy, Wyllie, Thomas-C.-S. Benham, Henry-Scott Tuke, Middelton Jameson et Brangwyn. Ces deux derniers exposent à Paris. *Sur la grève de Merlimont,* la *Prière avant le départ de la grande pêche*, de M. M. Jameson, quoique peints dans une tonalité un peu grise, révèlent de grandes qualités d'observation. M. Brangwyn, dans les *Matelots aux agrès, Un enterrement*

à bord, on hands shorten sail, A trade on the beach, la *Pêche miraculeuse*, montre une coloration sobre. Citons aussi les compositions de MM. Wilfred-Gabriel Glehn, de Rupert, C.-W. Bunny, de Rouse, de Moffat Lindner, de Julius Olsson. La plupart de ces artistes appartiennent à l'école moderne anglaise qui cherche à s'affranchir de tout lien avec le passé.

L'aquarelle, dont le genre est si goûté en Angleterre, a produit quelques marinistes : MM. Birket Foster, Lionel Smythe, W.-L. Wylie, Harry Hine, Robert-W. Allan, Sir Francis Powell, Sir E.-J. Poynter, C.-Napier Hemy.

ALLEMAGNE

La peinture de marines s'est manifestée tardivement en Allemagne. Cela tient d'abord à la position géographique de ce pays qui touche à la mer seulement par sa frontière Nord. Puis des idées mystiques et religieuses ont, pendant plusieurs siècles, dirigé les esprits et retardé certainement l'éclosion d'un genre qui demande une atmosphère spéciale. Le grand

Holbein a bien peint, pendant son séjour en Angleterre, une belle marine représentant le vaisseau sur lequel Henri VIII vint de Douvres à Quines, près de Boulogne-sur-Mer ; ce n'est qu'une œuvre isolée. Une copie de ce tableau se trouvait autrefois au musée de Versailles.

Nous voyons d'abord la mer dans quelques paysages mythologiques et historiques. Les artistes ne pouvaient guère reproduire, sans elle, certains sujets de l'antiquité classique. Ils peignaient une mer idéale et conventionnelle qu'ils entrevoyaient dans les tableaux de Claude Lorrain ou de maîtres hollandais. Peut-être l'avaient-ils aperçue dans leurs voyages en Italie ou en Hollande ? Quelques-uns, comme Carstens (1754-1798), faisaient des études d'après nature et les transportaient simplement dans leurs compositions. Son élève Frédéric Preller (1804-1878), agissait de même. Dans ses *Voyages d'Ulysse*, il a représenté plusieurs effets de mer. Franz Dreber (1822-1875), a aussi reproduit la mer dans *Sapho*, on la voit à travers les découpures des rochers. Citons encore l'*Hamlet* de M. Victor Müller (1829-1871), la *Médée* de

Feuerbach (1829-1880), les jolies vues des côtes de la Sicile et de la Grèce, de M. Rottman (1798-1850). Makart (1840-1884), représentait la mer dans ses compositions fantaisistes, et il l'a parée de couleurs éclatantes ; sur cette mer bleue au ciel d'or s'ébattent des femmes et des enfants aux chairs palpitantes.

Il n'y a pas loin du paysage, tel que le conçoivent Carstens, Preller, Dreber, au paysage véritable. Quelques artistes ne tardèrent pas à délaisser la convention pour ne regarder que la nature. La mer devint l'objet principal de leurs études.

Andreas Achenbach apparaît d'abord comme un idéaliste, puis, peu à peu, son talent se transforme, il suit le goût de son temps et devient réaliste, mais il l'est avec mesure. Il reste toujours maître de son pinceau, ce qui n'altère chez lui ni la verve, ni la hardiesse. Il commence par peindre des mers tourmentées prises sur les côtes de la Belgique et de la Hollande ; Ostende et Schéveningue deviennent ses plages favorites. Il reproduit plus tard des calmes, des soleils couchants,

des clairs de lune où il y a moins de convention et plus de vérité, mais cette vérité n'est jamais triviale. Par son éducation et son tempérament, il s'est éloigné de cette banalité vers laquelle tend trop souvent l'école moderne. Son influence a été grande en Allemagne où il a formé de nombreux élèves. Son frère, Oswald Achenbach, a reproduit quelques vues de la Méditerranée, d'une couleur étrange.

M. Edouard Hildebrandt (1818-1868), a laissé des marines tout à fait remarquables et d'une exécution habile. MM. Hagen et Schleich (1812-1874), rendent avec talent les lumières adoucies des mers septentrionales. M. Hermann Baisch (1846-1894), un animalier, a peint des marines avec de jolis effets de mer.

M. Carl Saltzmann et M. G. Von Bochmann restent fidèles à l'ancienne manière. Le premier a envoyé à l'Exposition universelle de 1900 une *Pêche à la baleine,* traitée avec une connaissance sérieuse des choses de la mer, et le second, une *Plage de Hollande,* peinte avec beaucoup de délicatesse et de charme.

La jeune école allemande se tourne de plus en plus vers un réalisme sombre ; c'est une

tendance nouvelle de ce peuple qui, malgré sa richesse et sa puissance, ne semble plus connaître en art que les réalités douloureuses de la vie. Dans la peinture, cet état d'esprit se traduit par la recherche de tons sombres et durs, d'une pâte épaisse et grossière. M. Gude peint des mers opaques. MM. Eugène Dücker, Eugèn Bracht, Hans Petersen, Herrmans, Eugèn Kampf, Petersen-Angeln sont des peintres de marines de talent, mais ils exécutent leurs œuvres d'après les procédés modernes. M. Carl Becker reproduit des vues de Venise où il cherche à imiter Tiepolo avec moins de franchise. M. Schönleber compose admirablement ses tableaux ; il emploie des colorations étranges. Il est aussi allé à Venise, charger sa palette, et sa *Mer profonde* se fait remarquer par l'exagération des tons. M. L. Dill peint des vues de Venise impressionnistes. Les compositions de M. Hans Von Bartels dénotent une étude approfondie des mœurs et des habitudes des gens de mer. Il nous les montre dans leur vie familière avec cet air de placidité sérieuse qui indique un des traits de leur caractère. Tel le *Départ*

du marin. Les femmes accompagnent « leurs hommes » au bateau. Tous sont graves, silencieux, recueillis. On ne saisit sur leurs visages ni attendrissement, ni regrets. Nous n'entrevoyons aucune scène pathétique qui aurait tenté plus d'un pinceau. L'un des matelots allume tranquillement sa pipe pour marquer son peu d'émotion. La mer s'agite, le vent souffle dans la mante des femmes. On a une impression étonnante de la réalité. *Une nuit de lune aux bords du Zuyderzée,* avec la silhouette de pêcheurs se détachant dans la lumière diaphane de la lune, est d'un effet très poétique, et la vigueur de l'exécution ajoute encore au charme de l'impression.

Enfin nous compterons parmi les artistes allemands Arnold Böcklin (1827-1901), qui, né à Bâle, passa une partie de sa vie en Allemagne. Il fit ses premières études à Dusseldorf, dans l'atelier de Schirmer. Puis, il s'établit à Munich et ensuite à Weimar où il fut nommé professeur de paysage à la nouvelle école de cette ville. Il visita la France, et résida plusieurs années en Italie. M. de la Mazelière qui, dans son intéressante *Histoire*

de la peinture en Allemagne (1), a écrit un curieux chapitre sur Bôcklin, le considère comme un poète philosophe qui a renouvelé l'art du dix-neuvième siècle. « De l'Allemand, dit-il, il a le penchant à la rêverie et l'habitude des synthèses philosophiques ; du Suisse, le culte jaloux de la liberté et le goût du nationalisme. Rendre d'une manière concrète les croyances du passé ou les spéculations de la pensée moderne, voilà même le génie propre de Bôcklin. Un long séjour en Italie a donné à ce génie le sens de l'harmonie qui lui manquait : dans les œuvres de la maturité du maître, visions confuses, scènes pénibles ou triviales, tout a revêtu cette forme heureuse et belle, que Nietzsche veut appeler « méditéranéenne ». Bôcklin est surtout un paysagiste, d'aucuns disent le plus grand paysagiste du dix-neuvième siècle. Il aime la nature passionnément, même au point de s'oublier des heures à rêver dans la forêt ou devant la mer. Mais comme Ruysdaël, comme Claude Lorrain, Bôcklin ne copie pas la nature, il l'observe

(1) *Histoire de la peinture en Allemagne,* par M. de la Mazelière.

pour la refaire à sa fantaisie. Un bruit inspire à un musicien une première harmonie, une seconde, puis tout un rêve d'harmonie. De même, un site aimé inspire à Bôcklin un premier site idéal, puis un second, puis tout un rêve de sites idéaux. Dans combien de marines avec des rochers, Bôcklin ne se forma-t-il pas avant de trouver l'*Ile des morts,* la forme monumentale qu'il voulait. »

La mer devait attirer cet artiste génial, et il l'a représentée dans plusieurs de ses tableaux. Elle sert de cadre merveilleux à ses compositions. Rien n'est plus pittoresque que ses châteaux en ruines, situés sur le bord de l'océan, paysages de désolation et de tristesse auxquels le ciel et l'eau donnent un caractère grandiose. Il n'a jamais été plus poétique et plus touchant que dans l'*Ile des Morts.* Une barque se dirige vers l'île, portant un cercueil près duquel se tient immobile une ombre blanche, De hauts cyprès se profilent sur le ciel éclairé par les pâles lueurs d'une lune invisible. La mer reste calme ; rien ne vient troubler la solitude de cet asile de la mort.

La mythologie a fourni à Bôcklin maints

sujets avec des effets de mer. Il a superbement évoqué ce monde fantastique d'océanides, de tritons, de monstres prenant leurs ébats sur des flots écumants. Et ses meilleurs tableaux, en ce genre, sont : *les Naïades, l'Idylle de la mer, le Jeu des vagues* où il nous présente la mer avec une conscience et une vérité qu'on ne saurait attendre d'un artiste doué d'une si vive imagination. Bôcklin ne fait pas d'ébauches, sa facture est celle d'un impressionniste; elle semble parfois déplaisante. Il procède par de larges applications de couleurs rutilantes, et il nous déconcerte souvent. En l'étudiant, sans trop s'arrêter à ses façons de peindre, on finit par s'attacher à lui ; son génie s'impose.

D'autres symbolistes, comme MM. Max Klinger, Franz Stuck, Hans Thoma, L. Von Hofmann, ont introduit la mer dans leurs tableaux. Elle en est souvent un admirable fond, comme dans cette jolie composition de M. L. Von Hofmann, qui a pour titre : *Tempête de printemps*. Trois personnages, un homme et deux femmes, aspirant avec volupté les senteurs d'une mer frangée d'écume, représentent l'hymne triomphal du printemps.

AUTRICHE-HONGRIE

L'Autriche et la Hongrie ont révélé peu de peintres de marines, et nous ne trouvons aucun artiste à mentionner, excepté M. Gustave Wertheimer qui a peint quelques marines d'une exécution vigoureuse.

M. Benoit Knüpfer de Prague, avait envoyé, à l'Exposition universelle de 1900, une superbe marine, *Après l'orage,* représentant un effet de soleil couchant sur une mer agitée avec un horizon éclairé par une belle lumière d'or.

RUSSIE

La peinture nationale russe date à peine d'un demi-siècle. Les artistes de ce pays cherchèrent d'abord leur inspiration à l'étranger. Puis, ils se tournèrent vers la nature, qui fut pour eux une source féconde de sujets intéressants. C'est dans le paysage que s'affirme leur génie avec le plus d'originalité et d'éclat.

Les paysagistes russes rendent avec un réel talent la nature variée et pittoresque de leur

patrie, et ils nous en donnent une impression forte et sincère. Réalistes par tempérament, ils n'ont d'autre idéal que de l'exprimer avec simplicité. La mer a été pour quelques-uns l'objet d'études sérieuses, et il s'est formé une école de peintres de marines qui tient une place importante dans l'art national.

Alexis Bogoluboff (1824-1896), le plus renommé, le plus populaire d'entre eux, montre une grande connaissance de ce qui a rapport au vaisseau et au mouvement des escadres. Cela ne doit pas surprendre, car il fut au début de sa carrière officier de marine. L'empereur Nicolas l'avait chargé de représenter les fastes de la marine russe, il consacra à ce travail près de douze années et exécuta plus de cent toiles. Ses œuvres exposées obtinrent un grand succès, et Alexandre II le nomma peintre de l'état-major général. Il a aussi peint des tableaux qui rappellent différents épisodes de la vie de Pierre-le-Grand. Il semble qu'il ait été moins heureux en retraçant ces souvenirs du passé. Au fond, Bogoluboff est un réaliste qui aime à reproduire ce qu'il voit. Ses paysages se distinguent par

leur pittoresque et leur belle couleur. Ses vues d'Amsterdam, de Naples, de Venise, aujourd'hui au musée de l'Ermitage, méritent d'être signalées. Cet artiste occupe dans son pays une des premières places. Il a longtemps habité Paris où il est mort en laissant inachevé l'*Entrée de l'escadre russe à Toulon.*

A côté de Bogoluboff, nous placerons Jean Aïvazowski (1817-1899), qui a peint de nombreuses marines et surtout des tempêtes remarquables. Il représente avec une grande vérité l'agitation des flots, les vagues écumantes se brisant contre les rochers. Sa *Tempête sur les bords de la mer Noire* est une de ses meilleures œuvres. Son *Océan,* dans lequel il a si bien rendu le mouvement de la mer éclairée, dans le fond, par un joli nuage, semble d'une belle exécution. Il se montre parfois un coloriste un peu outré et il force alors la gamme, mais il devient exquis lorsqu'il reproduit un ciel gris, un brouillard, un clair de lune, tels que dans la *Nuit sur l'archipel, Brouillard sur le golfe de Naples, Trébizonde au clair de lune.* Il a laissé des combats navals qui indiquent des connaissances

sérieuses du navire. Ses tableaux font l'ornement des musées russes. Aïvazowski ne faisait pas d'études, cela explique certaines négligences que l'on voit dans son œuvre.

Citons à côté de ces deux grands artistes Léon Lagorio, un paysagiste de grand talent qui a aussi représenté des marines, des calmes d'un sentiment poétique et touchant. Il ne peignait pas du premier jet comme Aïvazowski ; au contraire, chacun de ses tableaux était l'objet de nombreuses recherches. Son *Ile de Capri,* qui lui valut le titre de professeur de l'Académie de Saint-Pétersbourg, avait nécessité plus de cinquante études. Il a été un maître excellent, très aimé de ses élèves.

A. Bogoluboff, J. Aïvazowski, L. Lagorio restent les promoteurs de la peinture de marine russe. La jeune génération les reconnaît pour maîtres, bien qu'elle ait complété ses études par de longs voyages en mer et de fréquents séjours à l'étranger, ce qui ne lui a nullement fait perdre son originalité.

Le genre compte quelques artistes de talent parmi lesquels nous distinguerons : le paysagiste Orlowski, à qui on doit des vues très

colorées de la Méditerranée, Szyndler, un portraitiste qui a laissé des marines ; Léonide Blinoff, qui a surtout représenté des navires de guerre ; Fedoroff, ancien lieutenant de vaisseau, peintre de jolies mers bien éclairées ; Alexandre Beggrov, qui a envoyé, à l'Exposition universelle de 1900, une *Vue de Riga* et l'*Arrivée de l'amiral Gervais à Cronstadt,* où il nous montre, non seulement une profonde connaissance du navire, mais aussi une grande entente de la lumière ; Michel Tkatchenko, qui peint des vues de la mer Noire, aime à reproduire les flots éclairés par les lueurs de l'aube ou d'un soleil couchant, et il réussit à nous en donner une impression vraie ; Nicolas Gritsenko, un Sibérien de Tomsk, dont nous avons eu récemment à déplorer la perte, peintre d'un talent fin et délicat, très épris de couleur.

Nicolas Gritsenko appartenait à la marine en qualité d'ingénieur mécanicien. Il a fait plusieurs voyages de circumnavigation, l'un d'eux, aux Indes orientales et au Japon, avec le grand-duc héritier, aujourd'hui l'empereur Nicolas II. Ses vaisseaux sont dessinés

avec une grande exactitude. Il a peint l'*Entrée de l'escadre française à Cronstadt,* l'*Entreprenante à Toulon, Promenade furieuse,* où il a représenté un énorme cuirassé luttant avec une grosse mer, *Pamiat Azowa,* vaisseau de guerre, *Après une traversée difficile, Temps capricieux,* toutes ses œuvres indiquent un familier de la mer.

Citons encore Nicolas Doubowskoi, qui peint des eaux calmes, claires et lumineuses. Ivan Pokitonow, qui a le talent de faire entrer beaucoup d'espace dans de petits tableaux. Ses vues de plages sont fines, délicates, et d'une jolie couleur. M. le prince V. Gedroytz a reproduit des vues consciencieuses de Biarritz, et M. W. Belaewsky des sites de Marseille et de Toulon, avec des tons d'impressionniste. M. Constantin Krigitzky n'a pas toujours le sentiment de la lumière et de la couleur, ni M. Gabriel Kondratenko, qui, dans sa *Nuit* envoyée à l'Exposition de 1900, s'est trop pénétré de son sujet.

Signalons encore les études de la mer Caspienne de M. Polack, les jolies aquarelles de M. Basile Ignatzine, les nombreux dessins

et croquis à l'aquarelle de M. Bogdanoff, qui ne sont connus que de rares amateurs. Bogdanoff, officier de marine, poète charmant, a passé dix années dans la Sibérie orientale et a navigué dans la mer Noire et les mers boréales.

Nous devons aussi comprendre parmi les marinistes, Basile Verestchagin, peintre d'histoire et de genre, paysagiste, qui a rapporté de ses voyages dans l'Inde et en Amérique des vues de mer. Ce sont de simples croquis, d'une jolie couleur et exécutés avec soin.

Verestchagin produit beaucoup, mais il ne laisse rien ni au hasard ni à la fantaisie. Il veut la vérité tout entière, et pour la connaître, il n'hésite pas à parcourir le monde. Avec quel art merveilleux il a su rendre le charme et la mélancolie de son pays natal. Certains de ses tableaux donnent la sensation d'une page de Gogol qui fut un poète exquis de la nature russe.

Enfin nous mentionnerons quelques artistes comme MM. Saveloff et Emile Hirschfeld, qui ont peint des scènes de la vie de bord et des types de marins. M. Saveloff, lieutenant de

vaisseau, n'a eu qu'à regarder pour reproduire d'excellents croquis de matelots. M. E. Hirschfeld se plaît à représenter de vieux invalides se berçant de leurs souvenirs, en présence de la mer. Ces scènes, d'une tonalité un peu grise, sont étudiées avec conscience.

POLOGNE

La Pologne n'a produit aucun peintre de marines. L'art résulte de l'existence et des habitudes d'un peuple, et, en ce pays, la vie maritime est nulle. Des artistes polonais ont rapporté de leur séjour à l'étranger des marines ; ces essais ne méritent aucune mention.

FINLANDE

La Finlande compte quelques marinistes. Le plus connu, Albert Edelfelt, peint des paysages marins vigoureusement exécutés. Après lui, vient M. Berndt Lindholm, qui sait composer des tableaux pittoresques et colorés. *Au bord du Cattegat*, envoyé à

l'Exposition universelle de 1900, est remarquable par sa jolie couleur et sa belle ordonnance. Citons aussi M. Eero Jaernefelt, un réaliste qui cherche des effets dans des tons sombres, et M. Voldemar Toppelius, qui donne des preuves de talent.

SUÈDE

L'art suédois a d'abord été un art d'imitation. Depuis environ un demi-siècle, il s'est dégagé de toute influence étrangère et a produit des œuvres originales, inspirées par la nature. Pour les artistes scandinaves, le paysage reste la forme suprême de l'art. Il est évident que les sites pittoresques, les fjords, les lacs de ce pays, devaient les attirer. Malheureusement, ils voient les choses sous des couleurs tristes, et la plupart versent dans un réalisme grossier. Quelques-uns ont échappé à cette influence, en allant vers d'autres cieux chercher la lumière et la couleur, tels que MM. Alfred Wahlberg et Hagborg.

M. Alfred Wahlberg peint des vues de mer très pittoresques et très colorées. M. Hagborg,

un fidèle de nos expositions parisiennes, est un artiste d'un tempérament robuste et vigoureux. Il représente surtout des pêcheurs et des pêcheuses, avec des effets de mer très bien rendus.

M. Arvid Johanson a résidé aussi à l'étranger, mais il a conservé la facture des artistes du Nord. Il peint sombre, et il va quelquefois jusqu'à la complète obscurité. On dirait que les succès de M. Carrière le troublent. Il a commencé par être élève de l'école des Beaux-Arts de Stockholm. Puis il passa quelque temps à La Haye, dans l'atelier de Mesdag, et vint ensuite à Paris où il habite depuis plus de vingt ans. Les différents milieux dans lesquels il a vécu, ont eu sur son talent la plus heureuse influence. Peintre du Ministère de la Marine, il a navigué sur les vaisseaux de l'Etat et reproduit des épisodes de notre vie maritime.

Son *Départ pour la pêche,* qui ornait un pavillon de l'Exposition universelle de 1900, est une composition originale, d'un procédé tout moderne ; elle produisait grand effet. Sur une mer calme, éclairée par la lune aux

reflets cuivrés, nous apercevions des barques de pêche au repos. Il se dégageait de ce tableau une impression forte et sereine, qui venait en grande partie de la largeur de l'exécution.

MM. Axel Sjoberg, Eugène Jansson, Nils Barck, sont des impressionnistes qui emploient des moyens sommaires d'exécution. M. Thegerstrôm rend la nature de son pays avec une rare intensité d'expression. Citons les jolis paysages marins de M. Hugo Salmson.

NORVÈGE

Les peintres norvégiens nous semblent au contraire se dégager de cette obscurité dans laquelle se complaisent leurs confrères suédois; ils ne dédaignent ni la couleur ni la lumière; ils comptent parmi eux des artistes de talent.

M. Martini Aagaard peint des marines d'un joli ton. M. Hans Gude montre un réel talent de composition. M. Amaldus Nielsen a le sentiment de la mer, et M. Christian Krogh reproduit avec beaucoup de vérité des types de matelots qu'il entoure d'un joli décor de ciel et de mer.

La Norvège compte parmi les siens M. Grimlund, élève de Gudin, qui a exposé en France des ports, des villages de pêcheurs, des docks. Il peint avec conscience et dans une note parfois sombre.

Il nous faut admirer aussi les compositions de M. Otto Sinding, dont le port endormi dans les glaces, exposé au salon de 1887, était une œuvre remarquable, celles de M. Adelsteen Normann, qui exprime avec sincérité la nature pittoresque de la Norvège, de M. Smith-Hald, qui rend admirablement la fluidité de l'atmosphère, la limpidité des eaux. Signalons encore les mers de MM. Lôvas, Môller, Thaulow et Hans Dahl.

DANEMARK

Les Danois ont des peintres de marines supérieurs à leurs paysagistes par la franchise et la souplesse de l'exécution. L'océan semble pour eux un élément de prédilection. Ils se souviennent avec orgueil qu'ils sont les descendants de ces hardis navigateurs qui parcoururent les mers en conquérants. M. Rasmussen nous

a montré, à l'Exposition de 1878, un tableau représentant *Leif Eriksen qui de Norvège arrive en Amérique en l'an 1000,* ce qui tendrait à prouver qu'un marin danois a découvert l'Amérique cinq siècles avant Christophe Colomb. Ces fils des rois de la mer ont conservé le culte du grand élément, et leurs artistes l'ont peint avec une émotion sincère et profonde.

Nous citerons MM. Larsen, Porensen, Soerensen, qui ont rendu avec vigueur et solidité la mer du Nord. M. Neumann a représenté des pêcheurs très pittoresques et très vrais. M. A. Melbye a traité avec talent des sujets historiques se rattachant à la peinture de marine. M. Peter Severin Krôyer a reproduit à plusieurs reprises la mer du Nord. Ses *Pêcheurs de Skagen*, avec un effet de soleil couchant, sont une merveille de vérité et de simplicité ; l'artiste se joue de la lumière avec habileté. *La plage de Skagen à l'époque des nuits claires* est une œuvre de premier ordre. M. Laurits Tûxen, un portraitiste de talent, a exposé quelques marines. Son *Retour de la pêche au crépuscule* montre qu'il sait peindre les matelots

et la mer. On doit à M. N. P. Mols, un artiste consciencieux et sincère, des marines excellentes. M. Carl Locher, un remarquable graveur à l'eau forte, nous donne, dans ses tableaux, l'impression des mers claires du Nord. Ce sont des effets de lumière que cherche M. Johan Rohde dans sa *Jetée de Hoorn* où le crépuscule se mêle aux lueurs des lanternes. Son *Temps gris* semble remarquable par la façon discrète dont il a su distribuer la lumière. MM. Thorwald Niss, Julius Paulsen, Niels Skovgaard, tombent dans l'impressionisme, un impressionisme lugubre.

SUISSE

La Suisse produit peu de peintres de marines. La vue des grands lacs a fait naître quelques vocations, mais elles se sont développées hors du pays ; il n'y a que la mer pour former des peintres de marines. L'Exposition universelle de 1900 nous a montré des œuvres d'artistes suisses qui ne méritent guère d'être signalées. M. Hans Lendorff fait exception, il a peint un joli *Port de mer écossais.*

Ses bateaux aux voiles rouges, reposant sur les eaux tranquilles d'un port, sont d'un bel effet. Signalons encore parmi les peintres de marines suisses : MM. Ivernois, qui a représenté des combats navals, Palézieux et W. Rôthlisberger, etc., etc.

GRÈCE

Depuis quelques années, la Grèce semble renaître à la vie littéraire et artistique. Sa littérature, sa poésie, son théâtre même sont à l'aurore d'une Renaissance digne de la plus grande sympathie. Nous souhaitons que ce vaillant peuple qui n'a jamais cessé d'espérer, pendant de longs siècles, sous la domination turque, n'aille pas chercher à l'étranger des inspirations qui modifieraient son originalité. Il doit se souvenir que le sol de la Grèce a heureusement inspiré les artistes anciens.

L'histoire, le portrait, le genre, le paysage sont représentés dans la peinture grecque moderne ; il y a peu de marinistes. M. Bolanaki a peint un beau *Combat de Salamine*. Les

flottes des Grecs et des Perses sont aux prises. Nous ne voyons partout que désordre et confusion, des épaves couvrent la surface de l'eau. L'artiste nous donne bien la sensation d'une bataille navale antique. Citons également sa *Bataille de Lissa.* On doit à M. Lytras : *Jeune fille enlevée par des pirates, Canaris mettant le feu à un navire turc.* M. Allamura a laissé des marines officielles dont la principale est le *Combat de l'amiral Moulis contre deux frégates ottomanes à l'entrée de Patras.* M. Pantazis, un paysagiste, peint la mer avec talent ; il en est de même de MM. Ulysse Phocas, Ange Giallina, Chatzis, Chatzopoulo.

TURQUIE

M. Arsène Chabanian représente seul la peinture de marine en Turquie. C'est un Arménien, élève de Jean-Paul Laurens et de Benjamin Constant. Son talent n'a rien d'oriental. Il n'a conservé de son pays que le goût des tons violents. Il ne peint que la mer, et il aime surtout les vagues venant expirer sur la grève, aux lueurs d'un soleil

couchant ou éclairées par les pâles rayons de la lune. Ces jeux de lumière le séduisent ; il ne réussit pas toujours à nous donner une impression très juste de ce qu'il voit.

ÉTATS-UNIS

Les Etats-Unis ont des poètes, des romanciers, des peintres, mais pas d'école de peinture. L'art n'a pas encore trouvé en ce pays un maître qui résume ses idées et ses aspirations.

Ce peuple, composé d'éléments hétérogènes, a dans son sang un peu du sang de tous les peuples, éprouve quelque difficulté à se dégager des influences étrangères, pour former son unité artistique. Il faut dire aussi que le milieu social n'est pas très favorable au développement de l'art. L'Américain passe pour un homme d'affaires, il n'a d'autre préoccupation que de s'enrichir. Des millionnaires ont bien décoré leurs palais de chefs-d'œuvre, mais c'est plutôt par snobisme que par goût véritable.

La peinture de marine semble cependant

jouir d'une certaine faveur aux Etats-Unis. La position de ce pays placé entre deux océans, la puissance de sa marine justifient cette préférence. Elle débute modestement par quelques vues de Venise et des côtes de Bretagne de MM. Bunce, Coleman, S.-R. Gifford, Du Bois, Richard.

Aujourd'hui, les artistes américains peignent la mer de leur pays ; ils nous en donnent une impression exacte et sincère. Les premiers marinistes : MM. Dana et Moran, marquent la transition avec l'école nouvelle que nous avons vue à l'Exposition universelle de 1900. Cette école manque d'unité et reçoit des impressions de toutes sortes qui varient selon l'origine, le tempérament, l'éducation du peintre. Les mers de M. Carlton-T. Chapman, William-L. Norton, George Willoughby Maynard, Howard, George-H. Bogert paraissent d'une jolie coloration et bien éclairées. H.-R. Butler va jusqu'au bariolage qui, de loin, produit de l'effet. R.-H. Eichelberger, dans sa *Vague,* abuse du blanc ; le ciel et la mer se confondent dans une tonalité farineuse. M. Eugène Vail représente avec talent des

pleines mers et des scènes épisodiques; M. Henri Newman des mers aux flots d'azur; M. Ralph Curtis des vues de Venise, et M. Reinhart des drames maritimes d'un réalisme un peu brutal.

Nous mentionnerons aussi les peintres des mers d'encre, des nuits sombres, des clairs de lune obscurs et des brouillards opaques. Ce genre a trouvé chez les artistes américains de nombreux adeptes, et M. James Mac Neil Whistler de Baltimore est leur chef. Il a composé des nocturnes symphoniques, des harmonies de noir. Si on regarde ses marines, on ne distingue pas grand'chose, et on les admire d'autant plus qu'on ne les comprend pas.

Quelques artistes ont marché sur les traces de Whistler et, sans chercher à l'imiter dans la reproduction de ses symphonies nocturnes, ils peignent sombre et triste; ce sont : Henri-B. Snell, Alexander Harrisson, Charles-H. Fromuth, Boggs, Lionel Walden, Birge Harrisson, Max Bohm, Jessie France, Francis Chadwick, Johnston Humphreys, etc., etc.

JAPON

L'art japonais semble le reflet de l'âme de ce peuple, et cette âme s'est formée par la contemplation de la nature qui paraît admirable dans ce pays béni du ciel.

« Lorsque vous entrez au Japon par la voie de la mer intérieure, nous dit M. Michel Revon (1), votre première impression est que vous abordez un pays de beauté toute hellénique. Vous vous êtes éveillé à la pointe du jour, dans le détroit de Shimonocéki, et devant vous s'ouvre une féerie divine. Paisiblement le paquebot s'avance sur les eaux tranquilles, à travers des milliers d'îlots, entre les deux longues rangées d'îles principales qui arrêtent les vents extérieurs. Le ciel est pur, sans un nuage ; la mer est calme, à peine ridée par les caresses d'une légère brise tiède ; on n'entend que le frais clapotis des petites vagues qui, de toutes parts, baisent des rivages amis. Autour de vous, tout est bleu, d'un bleu

(1) Michel Revon : *Etude sur Hoskaï.*

léger, aérien, splendide ; l'azur de l'atmosphère répond à l'azur des eaux ; l'archipel entier se baigne dans la lumière matinale. Plus loin, sur les rives, c'est le vert qui règne, un vert très clair, très doux, séduisant pour le regard ; son tendre éclat s'atténue encore sous les teintes dorées qui peu à peu le recouvrent, aux flancs des collines ; et sur les crêtes des montagnes lointaines, que la transparence de l'air fait paraître toutes proches, c'est à peine si vous voyez se poser délicatement les premières lueurs de l'aurore. Dans tout ce décor, rien de dur, de brutal, d'éblouissant pour les yeux ; tout est discret, la blancheur des rochers, la fine verdure des prairies, le chaste rose dont se glacent les cimes ; et tout se fond dans une symphonie exquise, qu'enveloppe et transforme le ton idéal et souverain, le grand enchanteur, le bleu céleste. Contemplez maintenant, ça et là, ces gais bateaux de pêcheurs qui errent autour des rochers, ces îlots où se dresse un petit temple élevé aux génies de la nature, ces villages charmants tapis au creux des rives découpées, avec leurs maisons nettes et le bon sourire des habitants sur les

portes : la vie du peuple nous apparaît déjà dans son activité sans hâte, son éternelle joie enfantine, son naturalisme léger ; et sur ces beaux corps demi-nus où éclate une noblesse humaine disparue de nos froides contrées, vous devinez l'âme de cette race amoureuse de pureté, de propreté, de beauté, de grâce simple et sobre en toutes choses. Vous entrez au Japon et vous rêvez que les dieux vous ont donné le bonheur de voir l'ancienne Grèce ressuscitée. »

Cette impression se confirme lorsque l'on pénètre dans le pays. « La nature souriait aux Japonais, ajoute M. Revon, et ils ont souri à la nature..., ils ont compris le charme secret du paysage, des saisons et des fleurs, et dans ce spectacle divin, ils ont mis la plus grande fête de leurs âmes. »

Cette communion du Japonais avec la nature a créé son art subtil et charmant ; cet art n'est pas le résultat de méditations profondes, l'artiste l'a trouvé dans le spectacle qu'il avait sous les yeux. Il ne choisit pas toujours bien, il recherche plutôt ce qui lui semble bizarre, excentrique, phénoménal. Il aime la mer et les

secrets de la vie maritime lui sont familiers. Il représente volontiers les eaux profondes et colorées, les vagues frangées d'écume, le vent, la pluie, les tempêtes furieuses, mais il ne s'appesantit sur rien, il se contente d'une impression fugitive, et il se sert de moyens d'exécution très simples.

Pourquoi faut-il qu'il les abandonne aujourd'hui pour employer la peinture à l'huile ? Il nous semble y perdre ses qualités de grâce et de charme qui avaient fait de l'artiste japonais un peintre incomparable de la nature heureuse, riante et colorée. Dans cet art, le dessin paraissait tout, la couleur n'était qu'un accessoire ; l'artiste l'employait avec un goût et une légèreté merveilleuses. Il en résultait un enchantement pour l'œil. Si cet art subit une période de décadence, elle n'est que momentanée ; il suffira d'un artiste de génie pour lui rendre son premier éclat.

Les deux genres étaient représentés à l'Exposition universelle de 1900, et nous avons constaté que les tableaux à l'huile étaient ternes et sombres. Rien ne rappelle dans ces œuvres la jolie lumière des peintures japo-

naises. Les artistes imitent mal, dans leur manière, leurs confrères d'Europe. Nous signalerons les pittoresques falaises de MM. Katsuhei Hirosé et Tchu Asaï, au *Bord de la mer,* de M. Takéji Fhujishima, et un lever de soleil sur la mer, de M. Nakataro Andô. Le Japon perd à être ainsi reproduit.

CHAPITRE III

LA PEINTURE DE MARINE FRANÇAISE DEPUIS SES ORIGINES JUSQU'A LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE

La peinture de marine s'est tardivement développée en France, parce que nos artistes poursuivaient un idéal en dehors de la nature. La mer leur paraissait un élément perfide, un chemin qui, après mille dangers, conduisait à des pays nouveaux. L'aimer pour sa beauté, sa couleur, chercher dans le soulèvement de ses flots un émouvant spectacle, n'entraient pas dans leur esprit. Elle ne disait rien à leur âme,

ils la négligèrent entièrement. « L'Ecole française, nous dit M. Charles Blanc (1), est une école à part, impossible à confondre avec les autres. Son domaine est celui de la pensée. Dans son ensemble, elle n'a que faiblement le sentiment de la nature ; elle n'a pas été poétique, mais historique au plus haut degré. »

Nos premiers peintres de marines, au lieu d'aller vers la mer, prennent le chemin de l'Italie, et leur vocation se décide à la vue de quelques tableaux de Salvator Rosa, de Paul Bril, de Tassi, de Claude Lorrain. Ils font des études, soit à Civita-Vecchia ou à Naples, et ils travaillent surtout dans leurs ateliers.

Le premier essai de peinture de marine dont il soit fait mention dans l'histoire de l'art français, est celui de Pierre de Bruxelles. Il peignit à l'huile, au commencement du XIVe siècle, pour la comtesse Mahaut, l'expédition navale que le comte d'Artois, son père, avait conduite sur les côtes de Sicile.

Le musée de Versailles possède deux toiles représentant les sièges de la Rochelle et de

(1) Charles Blanc : *Histoire des Peintres français.*

l'île de Ré, 8 novembre 1627. Ces œuvres, faites en 1640, pour le cardinal de Richelieu, par des artistes inconnus, n'ont ni perspective ni couleur.

En attendant que notre peinture de marine se manifeste, un artiste de génie apparaît en Lorraine, et peint des chefs-d'œuvre.

Claude Gellée, dit le Lorrain, est né en 1600 à Château de Chamagne en Lorraine et mort à Rome en 1682. Nous n'avons pas à raconter sa vie trop connue ; elle a suscité de nombreuses légendes. Nous ne croyons pas à son imbécilité ; rien dans son existence ne le prouve. Le peintre allemand Joachim Sandrart, qui a vécu intimement avec lui, disait que c'était un brave homme, excessivement droit, qui n'aimait pas les cérémonies, et très digne dans son commerce avec les grands. Très serviable, il donnait volontiers des conseils aux jeunes peintres qui s'adressaient à lui. Il vivait fort retiré et cherchait dans la pratique de son art son seul plaisir ; il se félicitait toutes les fois qu'il rencontrait quelqu'un avec qui il pût s'en entretenir.

Claude avait eu des commencements diffi-

ciles. Ses parents le mirent d'abord en apprentissage chez un pâtissier, et il se montra si inférieur aux tâches qu'on lui confiait, qu'il fût renvoyé comme incapable. L'enfant, pour ne pas être à charge à sa famille, se réfugia chez son frère, graveur sur bois, à Fribourg en Brisgau, qui lui enseigna les premiers rudiments de son métier.

Quelques années après, Claude se rendait en Italie. Il se fixa à Rome et entra dans l'atelier de Tassi, un peintre de marines, élève de Paul Bril. Occupa-t-il, chez cet artiste, des fonctions subalternes ? Fut-il chargé de faire la cuisine, de soigner les chevaux, de nettoyer les pinceaux ? Il n'y aurait dans ces faits rien de surprenant, et sa gloire n'en semblerait nullement diminuée.

L'atelier de Tassi était, à cette époque, le rendez-vous des plus hauts personnages de Rome que le peintre attirait par sa bonne humeur et ses saillies. Cet ancien forçat avait un esprit endiablé. Claude, dans ce milieu, dut acquérir quelque culture intellectuelle.

Certains biographes disent qu'il passa deux années à Naples, dans l'atelier de Waels,

peintre de Cologne, qui jouissait d'une grande réputation. Il aurait appris de ce maître l'architecture et la perspective. Quoique ce voyage, non mentionné par Sandrart, ait été contesté, nous sommes porté à croire qu'il eût lieu. Claude, dans ses tableaux, a fait un excellent usage de la perspective et de l'architecture, ce qui indique chez lui des études spéciales. Et cette baie de Naples avec son ciel éternellement bleu, dut frapper son imagination et le retenir.

Mais le grand maître du Lorrain, c'est la nature dont il pénétra les secrets ; il en eût une vision géniale. La mer paraît dans ses tableaux le plus merveilleux des décors. Il la représente surtout parée des feux éclatants de l'aurore ou éclairée par les lueurs apaisantes d'un soleil couchant. Il excelle à peindre la lumière. Sur les premiers plans, il jette des colonnades, des ruines, des palais somptueux qui l'absorbent ; à partir des seconds, elle illumine la toile et pénètre les profondeurs de l'espace.

Claude Lorrain a toujours recherché les eaux tranquilles et les calmes plats. Il suit

en cela les impulsions de son caractère doux et contemplatif. Son œuvre considérable ne renferme que les dessins d'une tempête et d'un naufrage.

Les tableaux de Claude Lorrain sont dispersés dans toutes les galeries de l'Europe. Le Louvre, sur quinze toiles de cet artiste, compte neuf marines. Quelques-unes ont subi de maladroites restaurations ou les outrages du temps ; elles n'en laissent pas moins voir le génie du peintre mûri sur le sol de l'Italie, mais resté français par le choix du sujet et la belle ordonnance de la composition.

Les peintres de marines qui viennent après Claude Lorrain ne brillent pas d'un grand éclat. Nous signalerons Léopold et Horace Grevenbroeck, Jean Chauffournier et Adrien Manglard.

Nous n'avons pas de renseignements sur les Grevenbroeck. Léopold, reçu académicien en 1732, a peint quatre marines pour la chambre du roi au château de la Muette. Le musée d'Angers possède deux tableaux de cet artiste. Horace a reproduit un port et une mer agitée qui appartiennent au musée de Vienne (Autriche).

Le meilleur titre de gloire de Jean Chauffournier (1675-1757), c'est d'avoir eu pour élève l'illustre amateur et collectionneur J.-P. Mariette. Il a peint des tableaux estimés. On cite de lui un *Calme au clair de lune* et une *Barque de pêche surprise par la tempête.*

Adrien Manglard, né à Lyon en 1695, élève de Van der Cabel, un peintre flamand qui était venu se fixer dans cette ville, se rendit à Rome pour compléter son éducation artistique ; il y passa la plus grande partie de sa vie, et y mourut en 1760. Il avait acquis une grande réputation dans le paysage et les marines. Il fut le maître de Vernet qui lui doit de la reconnaissance, car il lui enseigna l'art de bien composer un tableau. Nous trouvons quelque analogie entre le talent des deux artistes, et, pendant longtemps, on a vu au musée du Louvre un *Naufrage* de Manglard attribué à Joseph Vernet. L'élève reste supérieur au maître par l'exécution.

Adrien Manglard est un vrai peintre de marines. Il aborde avec succès toutes les difficultés du genre. Il peint des tempêtes, des combats navals, des naufrages, des grains,

des éclaircies, des coups de vent, des ports de mer, etc., etc. Ses compositions sont bien ordonnées, suffisamment dramatiques, et il y a une grande part de vérité et d'observation, mais l'exécution en est un peu lourde. A. Manglard a été membre de l'Académie de peinture de Paris et de Saint-Luc à Rome.

Les artistes que nous venons de citer n'ont eu aucune relation entre eux. Leur vocation, due au hasard, s'est décidée à la suite de circonstances imprévues. Rien ne venait encourager, à l'époque où ils vivaient, la peinture de marine. Nous n'avions pas d'école de peinture, et notre marine n'existait pas. Sous la puissante impulsion de Colbert, celle-ci se réorganise. En 1663, la France ne possédait que 70 navires; en 1668, cinq ans après, elle en comptait 176. Le grand ministre crée une flotte presque de toutes pièces. Il se soucie fort peu de vaisseaux ornés et décorés, il tient surtout à ce qu'ils aient des qualités nautiques, il les veut bons marcheurs. Il recommande, dans ses instructions, d'ôter toutes ces grandes figures humaines tout à fait inutiles qui ne servent qu'à embarrasser la navigation.

Après la paix de Nimègue, le ministre est obligé de céder au goût du jour qui recherchait le faste et la somptuosité. « Il faut, dit-il, que les ornements des vaisseaux répondent à la grandeur et à la magnificence du roi ». Lorsqu'il s'agit d'envoyer une escadre aux Indes, il écrit le 14 juillet 1669, à l'Intendant d'Infreville : « Prenez garde que les vaisseaux destinés pour ce voyage, que non seulement leur bonté, mais même leur beauté donne quelque idée de la grandeur du roy dans ces pays-là. »

Quelques jours après, il ajoute :

« Je conviens que les ouvrages de sculpture des trois grands vaisseaux construits en dernier lieu à Toulon, consomment beaucoup de temps ; mais vous m'advouerez vous-même qu'il n'y a rien qui frappe tant les yeux ni qui marque tant la magnificence du roy que de les bien orner comme les plus beaux qui ayent encore parus en mer. »

L'importance attribuée par Colbert à la décoration des navires, l'oblige à fonder à Toulon une école des arts du dessin où se formeront les peintres et les sculpteurs employés à

l'ornement des vaisseaux du roi. Cette école peut donner des peintres de marines, car la décoration des navires comporte non seulement la reproduction d'arabesques, de rinceaux, de fruits et de fleurs, mais parfois, sur ces panneaux si bien encadrés, les artistes peignent des ports, des navires en marche, des sujets qui rappellent aux marins les joies et les charmes de la navigation.

Un des premiers directeurs de cette école est Jean-Baptiste de La Rose, fondateur d'une dynastie de peintres de marines.

Jean-Baptiste de La Rose (1612-1687), né à Marseille, entre d'abord en apprentissage chez un orfèvre, mais attiré par une vocation irrésistible, il quitte son atelier pour s'adonner à la peinture. Il a une jeunesse passablement aventureuse. Il s'engage comme volontaire dans l'armée française et revient blessé du siège de Casal, 1630. A peine guéri, il se rend à Rome où il se perfectionne dans son art en copiant les chefs-d'œuvre des maîtres. Il retourne en France, s'établit à Marseille, et comme il habite sur le port, la vue continuelle de la mer, l'entrée et la sortie des vaisseaux le

conduit à peindre des marines. En 1646, nous le trouvons à l'arsenal de Toulon, où il dirige les travaux de décoration du *Saint-Philippe* et de la *Thérèse*.

Le P. Bougerel (1) raconte que « lors de l'arrivée de Louis XIV à Marseille, en 1660, le cardinal de Mazarin ayant entendu parler du mérite de La Rose, alla, en compagnie de plusieurs seigneurs de la cour, visiter son atelier, et que satisfait du talent du peintre, il en parla au roi qui lui fit commander un tableau de grande dimension, dans lequel devait être représenté, sur un côté, une partie du port, avec la *Réale* et plusieurs vaisseaux et sur l'autre côté, la citadelle ainsi que les seigneurs de la cour. Ce tableau, envoyé à Paris, plut tellement à Mazarin, que ce cardinal le fit placer dans son appartement et engagea le roi à en commander une répétition dans de plus grandes dimensions, afin de pouvoir y représenter une grande partie de la ville de Marseille. Les intendants du roi demandèrent à Sa Majesté de faire venir

(1) Ginoux : *Jean-Baptiste de La Rose.*

de La Rose à Paris, pour travailler aux appartements du Louvre. Cette demande ayant été favorablement accueillie, il fut résolu de lui accorder le brevet de peintre du cabinet du roy et le chevalier de Clairville se chargea de solliciter la somme nécessaire pour le voyage. Ce dernier fit part à de La Rose, dans une lettre écrite de Paris le 22 octobre, de tous ces détails, mais la mort de Mazarin, 16 mai 1661, détruisit le bel avenir réservé à l'artiste. »

Les fonctions de La Rose à l'arsenal ne l'empêchent pas de peindre des marines qu'on lui demande de tous côtés. Il en fait deux pour le duc de Beaufort, à la table duquel il était admis quelquefois ; six pour le duc de Lesdiguières. Il en peignit pour Colbert, Seignelay, d'Estrées, de Tourville, les cardinaux de Bouillon et de Vendôme.

On tenait son talent en haute estime. L'intendant de la marine, Arnoul, disait de lui « qu'il excellait en sa manière ». Le peintre Lebrun écrivait de Paris, le 17 juillet 1682, à de La Rose : « Il n'y a pas longtemps qu'étant avec le marquis de Seignelay, je vis un tableau que vous lui avez envoyé, que je trouvais très

beau ; j'eusse bien souhaité qu'il en eut connu la beauté comme moy, afin que la récompense eut suivi le mérite de l'ouvrage » (1).

Lorsque Joseph Vernet vint à Toulon, en 1754, il trouvait dans son itinéraire cette instruction : « M. Vernet verra à Toulon, chez divers particuliers, plusieurs tableaux de marines peints par le feu sieur de La Rose, peintre de marines que l'on prétend avoir excellé dans ce genre de peinture, surtout pour l'exactitude des proportions du vaisseau et de l'établissement de leurs agrès. »

Enfin Mignard, revenant d'Italie en 1657, rapporte l'abbé de Monville, s'arrêta trois jours à Aix, pendant lesquels il était entouré de tous les peintres du pays, et « il y en avait, dit-il, d'une grande habileté ; il suffit de nommer de La Rose, si distingué par son talent pour les marines. »

Nous sommes obligés de nous en rapporter au jugement des contemporains, car l'œuvre de l'artiste a disparu. Nous n'en trouvons aucune trace ni dans les musées de Toulon,

(1) Henri Jouin : *Vie de Lebrun.*

de Marseille et d'Aix, villes où il a résidé. Lorsque Joseph Vernet vint à Avignon, pour exécuter quelques travaux à l'hôtel de Mme de Simiane, petite-fille de la marquise de Sévigné, la vue des tableaux de La Rose ne fut pas sans influence sur sa vocation.

Jean-Baptiste de La Rose a laissé plusieurs fils qui furent aussi des marinistes, des décorateurs de vaisseaux. L'aîné, Pascal (1665-1745), succéda à son père, à l'âge de vingt-deux ans, dans l'emploi de maître peintre de la marine. On voit de lui, au musée de Toulon, un tableau représentant un *Chantier de constructions navales*. La toile manque d'air et de perspective, la couleur est discordante, mais tout ce qui touche au navire paraît dessiné avec une grande fidélité.

Le fils aîné de Pascal, Jean-Baptiste (1696-1737), a été également peintre-décorateur de la marine. Son second fils, Alexandre (1698-1773), suivit la même carrière. Il se rendit à Rome, aux frais de la Marine, pour se perfectionner. Il fut ensuite nommé maître peintre, place qu'il ne conserva que deux ans. Un autre fils de Pascal, Joseph-Antoine, devint, en 1738,

maître à dessiner des gardes ou élèves de la marine. Antoine et Alexandre eurent des relations avec Joseph Vernet, pendant son séjour à Toulon, en 1754.

Parmi les décorateurs de vaisseaux les plus connus, nous signalerons les Vanloo, les Volaire, les Verneuil, les Julien, les L'Herpin, etc., etc.

Louis et Jean Vanloo nés à Amsterdam, vinrent en France avec leur père, Jacob Vanloo, qui se fit naturaliser et fut reçu membre de l'Académie royale le 6 janvier 1663. Louis étudia à Paris où il obtint le huitième grand prix de l'Académie au concours de 1661. Nous le voyons ensuite à Toulon, où il entreprend la décoration des vaisseaux *le Pompeux, le Saint-Louis, le Prudent, le Cheval-Marin.* Il mourut à Aix en 1715. Il est le père de Carle Vanloo.

Nous n'avons pas de renseignements sur la vie de Jean. On le trouve établi à Toulon en 1682 où il s'occupe de décorations de navires. Il exécute des travaux pour les vaisseaux du roi *le Constant, le Pompeux, l'Indien, l'Agréable, l'Entendu, le Sérieux, l'Eole, le*

Capable, l'Aventurier, le Royal-Dauphin, et, pendant dix ans, il ne cessa de travailler pour la marine. Les autres Vanloo négligèrent ce genre de peinture.

Les Volaire ont été également d'habiles décorateurs de navires. Jean (1660-1721), né à Toulon, avait fait son apprentissage dans le port. Il consacra la plus grande partie de sa vie à peindre des marines. Ses fils Jacques et François-Alexis suivirent la même voie. Jacques est le père du chevalier Volaire, l'ami et le collaborateur de Joseph Vernet.

Nous ne pouvons apprécier les œuvres de ces artistes, elles ont disparu avec les navires qui les portaient. Ils passaient, dans leur temps, pour des décorateurs de talent, et nous ne devions pas laisser leurs noms dans l'oubli.

Claude-Joseph Vernet (1714-1788), le plus fécond, le plus brillant de nos peintres de marines, a vécu en dehors de l'école de Toulon. Il est né le 14 août 1714, à Avignon. Son père, Antoine Vernet, exerçait la profession de peintre-décorateur de voitures et de chaises à porteurs.

Joseph, dès son enfance, manifesta des dispositions pour le dessin. A quinze ans il aidait son père dans ses travaux, et il n'avait aucune peine à surpasser le vieux peintre.

Antoine Vernet avait pour ami Jacques Viali résidant à Aix, mais qui possédait un clos de vignes près d'Avignon. Viali aperçoit un jour les premiers essais du jeune homme, il en est tellement enthousiasmé qu'il propose de lui enseigner la peinture. Jacques Viali, artiste décorateur, avait peint quelques marines. Joseph Vernet reçut de lui la première initiation à un art qui devait le rendre célèbre. Il fit des progrès si rapides que le comte de Quinson l'envoya à Rome.

Arrivé dans la ville éternelle, les chefs-d'œuvre de l'art laissent le jeune artiste indifférent. Claude Lorrain et Salvator Rosa l'attirent seuls. Il va chez le vieux peintre Bernardino Fergioni qui lui enseigne la technique du métier, les détails du navire, la manœuvre, choses absolument essentielles à un peintre de marines. Puis il demande des conseils à Manglard.

Mais le vrai maître de Joseph Vernet, c'est la

nature. Il l'étudie avec une ardeur, une constance que rien ne décourage. Il s'en va dans la campagne romaine et en reproduit les sites enchanteurs, choisissant de préférence les endroits où se trouvent des rivières, des cascades, des lacs. L'eau l'attire et il s'en sert merveilleusement dans ses compositions. Il visite les côtes de Civita-Vecchia et d'Ostie, d'où il s'essaie à peindre la mer. Il prend la route de Naples, et cet admirable golfe, du cap Misène à Sorrente, devient un sujet d'études inépuisables. Il voit et dessine tout. On a parlé de l'extrême facilité de Joseph Vernet; il l'a acquise par un labeur acharné. Le Père Fouque, jésuite à Rome, écrit au marquis de Caumont, en parlant de lui : « L'idée qu'il a du beau le rend lent à produire, ce qu'il travaille il le veut parfait. » Disons aussi que Joseph Vernet a été puissamment aidé par une mémoire prodigieuse. S'il a besoin d'un site, d'un ton qui doive donner plus de relief à son tableau, il les retrouve dans sa mémoire. C'est là un don tout particulier qui lui a beaucoup servi dans sa longue carrière.

Ses premières marines se vendent mal, et J. Vernet est obligé, pour vivre, de copier des antiques. Ce travail l'initie aux beautés du corps humain. Ses paysages renferment des personnages bien dessinés. Ses baigneuses, ses nymphes paraissent d'une grande correction.

Enfin il obtient ses premiers succès et la renommée commence pour le jeune artiste. Rois, princes, ambassadeurs, cardinaux, hommes d'état, financiers, lui commandent des tableaux. Il acquiert bientôt gloire et fortune.

Cette rapide et brillante réputation n'est pas sans une fâcheuse influence sur le développement de son génie ; on l'oblige trop souvent à se conformer au goût de l'acheteur. Son *Livre de vérité* nous révèle les instructions qu'il recevait à ce sujet. M. de Villèle lui commande six tableaux représentant : « des parties de plaisir sur le bord de la mer, dans des lieux agréables, avec des figures qu'on voit en certains ports de l'Italie ; des vues, dans le goût de Salvator Rosa, avec des rochers, cascades, troncs d'arbres et quelques

soldats avec des cuirasses ; un incendie avec clair de lune en marine, une tempête, etc., etc. » Milord Saint-Jean veut deux marines, « l'une avec un brouillard à la fantaisie de l'artiste et l'autre un clair de lune avec deux vaisseaux de guerre, un vu par le flanc et l'autre par la poupe, à l'ancre, dans un port, avec les voiles ployées ». L'Anglais recommande que « la lumière donne dessus de façon qu'on les voie distinctement ». M. Tilson exige une tempête des plus affreuses. M. Peilhon lui donne des indications minutieuses : il désire un « soleil couchant dans un jour des plus chauds de l'été, avec un quai orné de superbes édifices, de toutes sortes de bâtiments maritimes et beaucoup de figures, et de l'autre côté de grands arbres touffus sur un terrain qui avance dans la mer où sont abordés quelques bateaux et des baigneuses sous la fraîcheur des dits arbres, tout le tableau doit être d'un ton doré et chaud ».

Avec de telles indications, que deviennent l'inspiration et le génie du peintre ?

Quelques amateurs exigent même de lui des pendants à des Claude Lorrain. On a

remarqué que le talent de Joseph Vernet n'est pas sans analogie avec celui de ce grand artiste. Il sait, comme lui, éclairer ses tableaux d'une belle clarté, et s'il n'a pas l'éclat du maître, il en possède le charme et la douceur. Le Lorrain a peint la lumière, Joseph Vernet s'en sert avec une justesse et une science de dégradations étonnantes. Il se joue de toutes les difficultés. Ses soleils levants paraissent pleins de fraîcheur. S'il représente des soleils couchants, l'astre à son déclin imprègne la toile d'une lumière chaude et caressante. Avec quel art il rend la limpidité des aubes matinales ? Ses clairs de lune sont d'une mélancolie douce et tendre. Ses nuages flottent dans l'espace avec une grâce toute légère. Non que tout soit à louer dans l'œuvre de Joseph Vernet, il a trop produit. Il manque souvent de force et de profondeur, et son coloris semble faible. Si nous ne sommes pas émus en présence de ses tableaux, ils nous intéressent toujours. Nous ne pouvons nous empêcher d'admirer son exécution alerte et franche, son habileté, son esprit, car il en a mis jusque dans ses marines. Joseph Vernet s'est jugé

lui-même dans cette réponse à Diderot : « Vous me demandez, disait-il, si je fais des ciels comme tel maître, des figures comme tel autre, les arbres et les paysages comme celui-ci, les brouillards, les eaux et les vapeurs comme celui-là, je vous répondrai que non. Inférieur à chacun d'eux dans une partie, je les surpasse tous dans les autres ».

Nous n'avons pas à examiner en détail l'œuvre de Vernet, elle se répète et se multiplie selon les caprices des amateurs. Elle tourne autour d'une dizaine de sujets qu'il varie et modifie avec une verve et une facilité étonnantes. Les scènes de la nature n'ont d'importance à ses yeux que si l'homme s'y trouve mêlé ; le drame humain complète le drame de la mer, et cette intervention se produit parfois au détriment de l'intérêt général. S'il peint des tempêtes, des naufrages, il cherchera à en augmenter l'effet par quelques incidents pathétiques : il nous montrera des matelots, des passagers suspendus à des cordages ou accrochés à des épaves, luttant avec courage contre la fureur des éléments. Il peindra des femmes évanouies

sur le rivage. Un clair de lune rendra plus émouvantes ces diverses scènes. Il s'attendrit et veut nous attendrir, c'est pour cela qu'on l'a souvent exalté outre mesure.

La nature n'est aux yeux de Vernet qu'un décor ; il la dispose et l'arrange au gré de sa fantaisie et de son caprice. Il ne cherche pas la vérité, mais un semblant de vérité qui plaît davantage que la vérité même. Diderot disait de ses œuvres qu'elles prêchaient plus fortement la grandeur, la puissance, la majesté de la nature que la nature même.

Où Vernet paraît inimitable, c'est dans ses calmes plats. Ses navires ancrés dans le port, séchant leurs voiles au soleil, nous donnent la sensation d'une douce quiétude, de celle qu'on doit éprouver, après de longs et pénibles voyages, et mille détails concourent à produire l'effet désiré. Ses brouillards sont si légers, si transparents qu'ils laissent deviner les objets dérobés à nos regards.

Joseph Vernet a peint une série de ports de mer remarquables ; il en reproduit le mouvement et l'agitation avec beaucoup de verve. Ses premiers plans sont « meublés » d'une

foule bizarre, pittoresque, affairée qui nous intéresse toujours. Il sacrifie quelquefois la mer à des détails qui semblent peu importants et qui, cependant, sont le charme de ses tableaux. Il nous amuse par l'esprit de ses personnages, par l'ingéniosité de ses ressources. Dans ses deux vues de Marseille, nous voyons des matelots, des trafiquants, des levantins, des promeneurs oisifs, des seigneurs, des grandes dames caquetant avec un abbé, etc. Il s'y est représenté lui-même avec sa famille, mais c'est à peine si nous apercevons le port. Joseph Vernet ne suit pas toujours les indications qui lui sont données par M. de Marigny, surintendant des Beaux-Arts. Pour Toulon, on lui demande un appareillage, et il représente un parc d'artillerie, le vieux port et une vue de la rade prise d'une villa des environs. Le port d'Antibes est un joli paysage provençal où poussent l'oranger et le palmier. Cette se prête peu à des détails pittoresques, il peint alors une mer agitée avec un vaisseau roulé par les vagues. Il quitte la Méditerranée pour aller sur les bords de l'Océan et la sombre majesté de la grande mer ne fait aucune impression sur lui.

Ces flots aux teintes grises, ces horizons changeants, ces plages basses et désertes, lui font regretter la mer aux flots d'azur. Il reproduit Bayonne de deux points de vue différents. Nous n'avons l'impression d'aucun port de mer. Le fleuve coule au milieu d'un paysage verdoyant ou de rives bordées de maisons. A Bordeaux, il représente les quais dont il nous trace la vie et le mouvement avec son entrain habituel. La Rochelle présente moins d'animation ainsi que Rochefort. Pour ce dernier port, la difficulté était grande. Rochefort communique avec la mer par la Charente aux bords plats qui traverse un pays désolé ; la ville toute moderne, aux rues droites, manque de pittoresque. L'artiste a surmonté l'obstacle, en se plaçant au tournant du fleuve, et il nous montre dans le lointain le port et la cité.

En examinant ces deux derniers tableaux, on sent que J. Vernet n'a plus la même ardeur pour peindre les ports de France. Il doit encore représenter Aix, Belle-Isle, Lorient, Brest, Saint-Malo, Calais, Le Havre, Dunkerque, et il y renonce. Voilà près de dix ans qu'il travaille à cette commande officielle, et il éprouve

un moment de lassitude. La guerre et la pénurie du trésor le délient de ses engagements, et il vient habiter Paris. Il ne peindra plus que le port de Dieppe dont il exécutera les dessins en quelques semaines, et qu'il achèvera dans son atelier du Louvre.

On a pu critiquer les ports de France de Joseph Vernet et trouver que l'artiste avait trop sacrifié le principal à l'accessoire ; ce reproche a quelque vraisemblance, mais nous y avons gagné, sans parler de l'exécution qui est irréprochable, une œuvre gaie, vivante qui nous fait pénétrer dans l'intimité de la vie maritime au XVIIIe siècle.

L'influence de Vernet sur son temps a été presque nulle. Il a eu des imitateurs et non des successeurs. L'art de Vernet, sous son apparente facilité, restait compliqué. Il ne s'agissait pas de copier simplement et sincèrement la nature ; il fallait l'arranger. Il avait à un haut degré ce talent qu'il avait acquis par de patientes et laborieuses études, et qu'il conservait à l'aide d'une mémoire merveilleuse. Il possédait ce qu'on appelle la mémoire de l'œil. « Ce qu'il avait vu un

soir, nous dit M. Léon Lagrange (1), il le revoyait toujours. C'est pourquoi, au lieu d'exécuter d'après nature des dessins complets, des études peintes poussées à un degré suffisant, il se contentait d'un croquis rapide, bien sûr que sa mémoire ferait le reste. En effet, rentré dans l'atelier, il n'avait qu'à laisser courir la main sur la toile, les objets s'y rangeaient d'eux-mêmes ; le tableau surgissait dès qu'il l'avait aperçu. »

Comme Joseph Vernet était fort à la mode, on cherchait à l'imiter. Ses frères Ignace et François devinrent ses élèves. Ignace le remercia de ses conseils, non seulement en s'efforçant de le pasticher, mais encore en répandant impudemment dans le commerce un nombre incalculable de soleils couchants, de clairs de lune, de tempêtes, sous la signature de Joseph Vernet. François eut moins d'ambition et aussi moins d'ingratitude. Il resta comme son père un simple peintre de décors et d'attributs. Il a peint les marines qui ornent la chaise à porteurs de Marie-Antoinette, aujourd'hui à Trianon.

1) Léon Lagrange : *Joseph Vernet*.

Lorsque Joseph Vernet résidait à Marseille, pour peindre les deux vues du port, il demanda à Kapeller, directeur de l'Académie de peinture de cette ville, un de ses élèves pour avoir soin de sa palette et de ses pinceaux. Kapeller lui proposa Jean Henry (1734-1784). Celui-ci étudia avec ardeur le procédé du maître et l'imita assez habilement pour qu'il y ait eu parfois confusion. Dès que Jean Henry se sépara de lui, il ne produisit que des œuvres médiocres. Nous devons supposer que J. Vernet l'aidait non seulement de ses conseils, mais aussi de son pinceau.

Jean Henry n'était pas dépourvu de talent, et il obtint à Marseille des succès qui le firent remarquer. Un amateur, M. Rey, l'envoya à Rome, à ses frais, pendant deux ans. Parrocel raconte que J. Henry semblait passionné pour la peinture de marine ; on le voyait chaque jour, dans le port, sur les quais, aux ateliers, aux chantiers de construction, dans un bateau, près des vaisseaux qui arrivaient ou appareillaient, y dessiner leurs manœuvres diverses. « S'élevait-il une tempête

dans le golfe, Jean Henry accourait sur le rivage pour en saisir tous les aspects, ou bien, bravant l'orage, il affrontait la mort et les flots, pour se mieux pénétrer des grands spectacles de la nature » (1).

L'œuvre de Jean Henry a disparu. La *Tempête* du musée de Marseille, à peine visible, tant elle est noire, ne peut nous permettre de le juger.

Un autre collaborateur de J. Vernet fut le chevalier Volaire, né à Toulon le 30 avril 1729, mort à Naples dans les dernières années du XVIIIe siècle. Volaire, employé à l'atelier de peinture de l'arsenal de Toulon, connut Vernet dans cette ville et lui offrit de l'aider dans l'exécution des ports de France. Il l'accompagna dans ses pérégrinations à travers la France. Ils résidèrent ensemble à Bordeaux, à Bayonne, à La Rochelle. Ils ne se quittèrent qu'en 1763, après une intimité de neuf années. Cette séparation ne rompit pas leurs relations amicales, elles durèrent jusqu'à la mort de Joseph Vernet.

(1) E. Parrocel : *Annales de la Peinture*.

L'aide de Volaire était purement pratique. Il devait transporter sur la toile les compositions de J. Vernet, rectifier l'architecture, faire des esquisses et des études. Il resta un collaborateur fidèle et dévoué qui servit son maître, sans chercher à le supplanter.

En quittant Joseph Vernet, Volaire se rendit à Rome où il se fit remarquer en peignant des marines. Il s'établit ensuite à Naples, il y résida jusqu'à la fin de sa vie. On lui doit des paysages, des marines, des vues du Vésuve en éruption qui furent très appréciées et très recherchées.

Parmi les imitateurs de Joseph Vernet, Volaire se rapproche le plus de sa manière, et plusieurs de ses toiles ont été attribuées au maître. C'est le meilleur éloge que nous puissions faire de son talent. Nous connaissons peu les œuvres de Volaire, elles sont restées en Italie et probablement à Naples. Le Louvre ne possède aucun tableau de cet artiste. M. Ginoux, dans l'intéressante étude qu'il a publiée sur Volaire (1), signale deux

(1) Ginoux : *Le chevalier Volaire.*

éruptions du Vésuve appartenant aux musées de Rouen et de Nantes ; deux pastels représentant des vues des bords de la Méditerranée à la préfecture d'Agen ; deux batailles navales au musée de l'Ermitage.

Parmi les élèves de Joseph Vernet, nous citerons Lacroix, né à Paris, mort en 1779, qui séjourna longtemps en Italie. On voit de cet artiste une *Vue de la Méditerranée* au musée d'Orléans, un *Effet de soleil couchant,* marine, et un *Effet de nuit,* marine au musée de Dijon, une marine au musée de Bordeaux. J.-B.-François Genillon a reproduit des combats navals et des vaisseaux incendiés. Jean-François Hue (1751-1823), après avoir exposé de nombreux paysages, peignit des marines et des combats navals qui eurent du succès. Le musée de marine du Louvre possède un tableau de Hue assez mal conservé, et le musée de Versailles la *Prise de la Grenade* et *Napoléon visitant le camp de Boulogne ;* dans le fond, on aperçoit le port, la jetée et la flottille. L'exécution paraît très soignée. Alexandre-Jean Noël (1752-1834), a produit des œuvres dans le genre de J. Vernet : tempêtes, calmes, coups de vent,

incendies de vaisseaux, naufrages. Louis-René Viali, le fils de son premier maître, a laissé des marines médiocres.

Joseph Vernet eut aussi des imitateurs. Cette imitation commença à Marseille où il avait peint plusieurs tableaux pour des personnages de la ville. Kappeler, David, Antoine, Constantin cultivèrent le genre Vernet.

En dehors de cette école de Provence, nous avons à mentionner quelques peintres de marines, contemporains de J. Vernet, qui ne furent pas sans talent :

Le Mettay (1726-1760), né à Fécamp, élève de Boucher, qui peignit des ports d'Italie à la manière de J. Vernet auquel il a été comparé quelquefois ; Nicolas Perignon (1727-1782), qui a représenté des vues d'Amsterdam et de Rotterdam ; Jean Pillement, de Lyon (1727-1808), qui fut le peintre de Marie-Antoinette et du dernier roi de Pologne. Il est plus connu par ses dessins que par ses peintures. On trouve ses œuvres dans les musées de Madrid, d'Edimbourg et de Florence. Les Offices possèdent de cet artiste une tempête et un port de mer, le musée de Besançon des

scènes d'orage et de pêche. Signalons encore Lemay, de Valenciennes (1734-1797), qui fit de nombreux voyages sur la mer pour mieux la peindre. Il parcourut l'Italie et vint ensuite se fixer à Bruxelles. Une marine et une scène de pêcheurs de cet artiste appartiennent au musée de Valenciennes. Citons aussi Loutherbourg, dont Diderot vantait et goûtait beaucoup le talent.

Loutherbourg (1740-1814), né à Strasbourg, était doué d'une imagination vive et ardente. Il embrassa plusieurs genres : paysages, batailles, caricatures, décors de théâtre, marines ; il excella en tous. Il quitta Strasbourg pour venir à Paris, où il reçut des leçons de Vanloo et ensuite de Casanova, un peintre de batailles vénitien, établi dans la capitale. A peine âgé de vingt ans, il exposa, au salon de 1765, douze tableaux qui furent très remarqués. Diderot (1) dit de lui : « Voici un jeune artiste qui débute par se mettre pour la vérité des animaux, par la beauté des sites et des scènes champêtres, pour la

(1) Diderot : *Salons*.

fraîcheur des montagnes, sur la ligne du vieux Berghem, et qui ose lutter pour la vigueur du pinceau, pour l'entente de la lumière et les autres qualités du peintre, avec le terrible Vernet. »

L'appréciation de Diderot ne semble pas exacte. Loutherbourg n'est pas un imitateur de Vernet, il a peint d'autres ciels, d'autres climats, d'autres mers, d'autres navires. Joseph Vernet raisonne, compose et cherche à plaire ; Loutherbourg se laisse emporter par la fougue de son tempérament, la vivacité de son imagination. Il « terrorise » ses spectateurs. Il peint des tempêtes effroyablement tourmentées. Sous l'ouragan déchaîné, le ciel, la mer et la terre se confondent dans un épouvantable chaos ; on dirait que tout va disparaître dans les abîmes. Il semble aussi tumultueux dans ses combats navals où, sans confusion, il nous donne la sensation d'une terrible mêlée. On sent l'action et c'est, à notre avis, une bien rare qualité chez des peintres de marines, que de nous communiquer cette impression de la lutte, autrement que par des vaisseaux immobiles, entourés de la

fumée de leurs canons. Loutherbourg augmente l'intérêt de la bataille, par mille détails pittoresques.

Les œuvres de cet artiste sont inconnues en France. Le Louvre ne possède aucun tableau de Loutherbourg. Si l'on veut le connaître, il faut aller en Angleterre où il a passé une grande partie de sa vie et où il a terminé son existence. Ses meilleures marines se trouvent à l'hôpital de Greenwich, près de Londres.

CHAPITRE IV

LA PEINTURE DE MARINE FRANÇAISE DEPUIS LA RÉVOLUTION JUSQU'A LA FIN DE LA MARINE A VOILES

Les artistes qui, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, ont peint des marines, considérèrent la mer comme un admirable décor dans lequel ils reproduisirent des tempêtes, des naufrages, des calmes. Mais peu, à l'exemple des Hollandais, cherchèrent à retracer sur la toile les hauts faits de notre marine militaire.

Cependant, au XIVe siècle, sous Charles V, Jean de Vienne combat avec succès les Anglais.

Au XVe siècle, des flottes françaises commandées par Prégent de Bidoux, Jean de Thénouenel et Portzmoguer, dont le nom se change en celui de Primauguet, battirent celles d'Espagne, de Gênes et d'Angleterre.

Le navire se perfectionne sous François Ier, ses formes s'affinent, la voilure est mieux distribuée. L'usage des sabords permet l'emploi d'une artillerie plus précise, et les combats deviennent plus meurtriers. L'amiral d'Annebaut remporte de brillants succès sur les Anglais. Richelieu, après le siège de La Rochelle, réorganise notre marine, et les victoires des îles Lerins, de Gênes, de Guétaria, de Cadix, de Gate, d'Orbitello affirment sa puissance. Pendant la régence, Mazarin, aux prises avec de grandes difficultés financières, la néglige. Elle ne reprend sa supériorité que sous Louis XIV, et notre flotte se signale par de nombreuses victoires. Elle défait les Hollandais à Stromboli, à Agosta, à Palerme. Elle règne en maîtresse dans la Méditerranée et son pavillon paraît respecté de tous. Pour que la peinture de marines se développe en un pays, il lui faut l'encouragement de l'Etat, et

cet encouragement lui a fait défaut. Colbert crée des écoles pour former des artistes destinés à orner des navires de guerre, mais il ne commande pas de tableaux représentant des combats navals. Le grand roi n'y prend aucune part, il est inutile d'en conserver le souvenir ; Van der Meulen suffit à sa gloire.

A la fin du règne de Louis XIV, notre marine décline visiblement. Les successeurs de Colbert et de Seignelay ne se montrent pas à la hauteur de leur tâche. La bataille de Barfleur achève la ruine de notre flotte. Elle se reconstitue sous le ministère de Choiseul, et elle lutte victorieusement contre les Anglais. Elle se désorganise pendant la Révolution, et, à plusieurs reprises, elle est battue par les ennemis. Le combat du 13 prairial, où Villaret de Joyeuse protège l'entrée d'un convoi de blé qui sauve la France de la famine, nous console un peu de nos désastres. Dans ce combat périt le *Vengeur du Peuple* qui, après avoir lutté avec un courage héroïque contre deux vaisseaux anglais, s'engloutit dans les flots aux cris de vive la République, poussés par l'équipage.

Napoléon Ier, après le désastre de Trafalgar, songe à refaire une marine capable de lutter contre celle de l'Angleterre ; il n'en a pas le temps. Sous la Restauration et la Monarchie de juillet, notre pavillon paraît avec honneur sur les mers.

A la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe, des peintres de marines retracèrent quelques épisodes de nos guerres navales. Le genre exigeait de la part de l'artiste des connaissances spéciales. Il devait connaître l'architecture et la tactique navales, le commandement et les ordres de bataille. Il fallait être aussi quelque peu marin, et beaucoup avaient navigué ou vivaient dans les ports de mer.

Les premiers noms que nous ayons à mentionner sont ceux de J. Vernet, qui peignit deux combats navals où il se montre inférieur à lui-même, de Hue, de Loutherbourg, et de Rossel de Cercy, capitaine de vaisseau. Ce dernier fut choisi par le Ministre pour exécuter des combats de mer. Les tableaux de cet artiste parvenus jusqu'à nous, le *Combat de la Surveillante contre le Québec, 17 avril 1780 ; Combat naval*

de La Praya, 16 avril 1781 ; Combat naval en vue de La Dominique, 17 avril 1780, font partie de la collection du ministère de la Marine. Ils sont agréablement peints et d'une touche délicate. Des copies, par Gilbert, se trouvent au musée de Versailles.

Viennent ensuite :

Jacques Taurel (1760-1830), né à Toulon, se consacra entièrement à la peinture de marine. On lui doit la *Fin héroïque du vaisseau Le Vengeur*, un *Vaisseau incendié en pleine mer, Vue et incendie du port de Toulon* au moment où les Anglais, vaincus par l'armée républicaine, abandonnent cette place ; le *Départ du général Bonaparte en rade de Toulon*, etc., etc. Il a peint aussi des naufrages, des tempêtes, des effets de brouillard, des ports, etc.

Louis-Philippe Crépin (1772-1851), né à Paris, élève de Regnault et de Robert Hubert, sert à Brest comme réquisitionnaire dans la marine, pendant quatre ans, et son séjour dans cette ville ne fait que développer en lui le goût de la peinture de marine. Il expose au salon de 1796 une de ses premières œuvres, *Sortie du port de Brest*. Il envoie, en 1798, une *Vue*

du port de Brest au moment de l'embarquement du général Hoche, auquel il avait assisté. En 1799, une esquisse du *Combat de la Bayonnaise, corvette française, contre la frégate anglaise l'Embuscade,* lui valut des encouragements et des récompenses.

Plusieurs de ses batailles navales sont remarquables par la précision de certains détails qui donnent beaucoup de clarté et de netteté à ses compositions. Quand il peint, par exemple, le *Combat de la Loire,* sous le commandement de l'héroïque Segond, il nous montre la frégate mutilée, rasée comme un ponton, après cinq combats livrés en sept jours, résistant encore à l'ennemi. C'est le point culminant de l'action, celui qui nous intéresse le plus. Il paraît aussi heureux lorsqu'il représente la *Loire,* n'ayant plus que ses bas mâts, envoyant une bordée terrible au *Mermand,* auquel elle enlève d'un coup son mât d'artimon et son grand mât de hune. Elle oblige la frégate anglaise à fuir. Il y a quelque confusion dans son *Combat de Boulogne ;* nous ne voyons que chaloupes, canots remplis de soldats tirant sur les

vaisseaux anglais. Son *Combat naval en vue des îles de Loz,* dans lequel il a peint la frégate française *l'Aréthuse* aux prises avec le navire anglais *l'Amalia,* est d'un bel effet. Sur une mer calme, les deux vaisseaux côte à côte s'envoient des bordées. La lune éclaire le combat.

Les marines de Crépin sont généralement bien composées, la perspective et l'ordonnance paraissent excellentes, mais le temps en a quelque peu modifié la couleur.

Charles Dusaulchoy (1781-1852), né à Toul, entra dans l'atelier de David. Il commença par peindre des portraits et des batailles, puis il reproduisit quelques paysages marins, des embouchures de rivières, des côtes. En 1835, il expose un *Combat naval en vue de l'île d'Aix,* qui le fit remarquer. Ses principales toiles sont : *L'incendie d'un convoi, l'explosion de la corvette l'Etourdie, Combat entre une canonnière française et un lougre, Combat sur mer pendant une tempête, trait d'intrépidité du comte Forbin,* etc., etc.

Jean-Constantin Ribet, né à Cherbourg, mort en 1858, élève de Forestier, a exposé,

en 1808, le *Combat du vaisseau le Formidable contre quatre vaisseaux anglais* ; en 1810, *Prise de deux frégates anglaises, le Fox et la Piémontaise, par deux frégates françaises, la Vénus et la Bellone,* etc., etc.

Pierre Fréret appartient à une famille d'artistes originaires de Cherbourg. Son père était un sculpteur éminent, et son frère Louis peintre de fleurs de la reine Marie-Antoinette. Il a fait de nombreuses marines. Il a surtout représenté les combats de son compatriote l'amiral Troude.

Louis-Ambroise Garneray (1783-1857), né à Paris, était fils d'un peintre de talent, Jean-François Garneray, qui lui enseigna les premiers éléments de l'art. Poussé par une passion irrésistible vers la mer, il s'engagea dans la marine et partit pour l'Inde en qualité de mousse. En 1803, il commanda pour le commerce. « Excepté la piraterie, dit-il, j'ai fait à peu près tous les genres de navigation... J'ai vu le monde entier, et les accidents de mer ne m'ont pas manqué. J'ai fait la course avec Surcouf, Malerouse, Dutertre. J'étais à bord de la *Précieuse* dans sa dernière croisière,

à bord de l'*Atalante* quand elle fit naufrage au cap de Bonne-Espérance. En 1806, je fus fait prisonnier dans la division de l'amiral Linois. J'ai subi une captivité de près de dix ans sur les pontons de Portsmouth » (1).

Pour occuper les loisirs de sa pénible captivité, Garneray se mit à dessiner quelques scènes de la vie maritime. Devenu libre, il songea à reprendre la mer, mais en attendant de passer son examen de capitaine au long cours, il peignit, pour vivre, des esquisses qui attirèrent l'attention sur lui, et les encouragements qu'il reçut, le décidèrent à se consacrer à la peinture. En 1817, il est nommé au concours peintre de marines du duc d'Angoulême, grand-amiral de France. L'Etat lui commanda un tableau de *la Bataille de Navarin* aujourd'hui au musée de Versailles. On voit de lui au même musée le *Combat d'Agosta, 21 avril 1676 ;* le *Retour de l'île d'Elbe, 28 février 1815.* Garneray a peint un grand nombre de combats navals, de naufrages, de tempêtes, de scènes de pêche, de

(1) *France maritime.*

ports, etc., etc. Son œuvre considérable révèle une profonde connaissance de la vie maritime. Il possède la technique du métier, et ses navires sont irréprochables. L'artiste est doublé d'un marin consommé. On voit ses tableaux aux musées de Marseille, de Rouen, de Nantes. Son frère, Hippolyte-Jean-Baptiste Garneray (1787-1858), a laissé quelques marines, des ports de mer, des marées hautes et basses, etc., etc.

Pierre-Julien Gilbert (1783-1860), né à Brest, mort dans cette même ville, est élève d'Ozanne et de Crépin. Il a représenté un grand nombre de combats navals qui se trouvent au musée de Versailles. La plupart de ces toiles reproduisent les hauts faits de nos marins, audacieux et courageux jusqu'à l'héroïsme. L'œuvre de P.-J. Gilbert est intéressante à ce point de vue, l'artiste a choisi dans notre histoire maritime les épisodes les plus dramatiques : *Combat du vaisseau l'Intrépide contre plusi urs vaisseaux anglais, 17 octobre 1747. L'Intrépide,* sous le commandement du comte de Vaudreuil, secouru par le *Tonnant,* commandé par le marquis de l'Estanduère,

après avoir lutté contre une flotte anglaise composée de vingt-trois vaisseaux, parvient à lui échapper : *Combat de la Minerve contre quatre bâtiments anglais, 7 février 1779, Combat des frégates françaises la Junon et la Gentille contre le vaisseau anglais l'Ardent, Combat des frégates françaises la Nymphe et l'Amphytrite contre le vaisseau anglais l'Argo, 11 février 1783. Le combat devant Cadix* nous révèle le beau fait du capitaine Troude, commandant le *Formidable,* qui pénétra dans Cadix, malgré quatre vaisseaux anglais qui cherchaient à le couler. *Combat de la frégate française la Canonnière contre le vaisseau anglais le Tremendous, 21 avril 1806,* lutte vraiment héroïque, où le capitaine César Bourayne et son équipage déployèrent une ardeur et un courage extraordinaires. *Combat de la frégate la Sirène contre une division anglaise, 22 mars 1808.* La *Sirène,* capitaine Duperré, se rendant à Lorient, dut se battre des deux bords, pendant cinq quarts d'heure, contre un vaisseau et une frégate. Le *Combat de l'île de la Passe ou du Grand-Port, 24 août 1810,* où deux frégates et une corvette françaises,

sous les ordres du commandant Duperré, luttèrent victorieusement contre quatre frégates anglaises ; *Combat de la frégate française la Pomone contre les frégates anglaises l'Alceste et l'Active, 29 novembre 1811 ; Combat du vaisseau français le Romulus, contre trois vaisseaux anglais, à l'entrée de la rade de Toulon, 13 février 1814,* etc., etc.

Ces tableaux sont bien composés et bien éclairés ; ils ont parfois des tons lumineux d'un bel effet. Le seul reproche qu'on puisse adresser à Gilbert, c'est de manquer de mouvement et de vie. Quelques voiles trouées, quelques nuages de fumée indiquent seuls la bataille, et nous avons peine à saisir les péripéties de l'action. Il ne sait pas, comme Crépin, trouver un détail caractéristique qui serve d'indication au spectateur. Malgré ses défauts, Gilbert n'en demeure pas moins un peintre de marines distingué. Il est regrettable que ses œuvres aient beaucoup perdu par l'effet du temps.

Jean-Baptiste-Louis Cazin a peint d'abord des tableaux de genre, des paysages. En 1791, il a exposé ses premières marines, *Un naufrage,*

Une tempête, Petit bâtiment attendant la marée, Barques de pêcheurs; en 1798, *Vue d'un port de mer au coucher du soleil,* la *Pêche interrompue, Barque naufragée au moment d'un grain,* etc.

Gazard, né à Toulouse, mort à Versailles en 1823, a laissé des tempêtes, des naufrages, mais pas de combats navals.

Baugean, né à Marseille en 1764, a représenté quelques marines, des vues du vieux port de Toulon, de Civita-Vecchia, etc. Il est plus connu comme graveur.

Jean-Louis Petit (1793 1876), né à Paris, élève de Mandevare, de Regnault et de Rémond, commença par peindre des tableaux d'histoire et renonça à ce genre pour se consacrer au paysage et ensuite à la peinture de marine. Ses principales toiles sont *Une barque échouée,* exposée au salon de 1819, vues des ports de Calais, de Saint-Vaast-la-Hogue, de Cherbourg, de Granville, de Honfleur, des côtes de la Manche à Etretat, *Coup de vent au cap la Hogue.* Les œuvres de cet artiste se distinguent par de grandes qualités d'exécution.

J. Paul, sur lequel nous n'avons aucun renseignement, a exposé, en 1824, le *Naufrage de l'Ariel;* en 1833, *Naufrage d'un vaisseau hollandais le Coromandel allant à Pégu, suite de naufrages des bricks le Silène et l'Aventure;* en 1834, *Naufrage de l'Amphitrite;* en 1838, *Effet d'orage;* en 1839, *Incendie en pleine mer du navire le Goéland,* etc., etc.

On doit à Ulrich des vues de la côte de Dieppe, du golfe de Baia, de l'île de Wight.

Philippe Tanneur (1795-1873), né à Marseille, a mené une existence des plus aventureuses. Dans son enfance, il sert à bord d'un corsaire. Blessé au pied droit, il abandonne la marine. On le voit tour à tour musicien dans la Douane, ouvrier tonnelier et peintre en bâtiments. Il exécute sa propre enseigne représentant une vue des Catalans qui attire l'attention sur lui. De hauts personnages s'intéressent à son avenir et l'envoient à Paris où il est présenté à la duchesse de Berry qui le fait entrer dans l'atelier d'Horace Vernet. Il en sort, quelques années après, donnant les meilleures promesses. La duchesse de Berry le nomme son peintre ordinaire. Il prend part

à l'expédition d'Alger, et le roi qui a remarqué l'artiste, lui commande de représenter le débarquement des troupes.

Esprit original, caractère indomptable, Tanneur se brouille avec tous ses protecteurs. Appelé en Russie, par l'Empereur Nicolas, qui le traite avec cordialité et lui offre un atelier dans son palais, il se fait chasser de Saint-Pétersbourg. On lui donne vingt-quatre heures pour quitter la ville.

Ses principales œuvres sont : *Une peste à bord de la Justice,* le *Combat du Vengeur, Navires de commerce ralliés par une escadre,* la *Frégate la Belle-Poule, Après le naufrage,* des vues de Marseille. Ses tableaux, aujourd'hui délaissés, n'en étaient pas moins d'un mérite incontestable.

Polydore Roux (1792-1833), né à Marseille, mort à Bombay, artiste doublé d'un savant, a laissé plusieurs marines, parmi lesquelles nous citerons une vue du port de Marseille, une tempête et un naufrage.

Simon-Abraham Thurin, né à Fécamp en 1797, élève de Storelli, a beaucoup voyagé. Il a peint des marines aujourd'hui disparues.

Théodore Gudin (1802-1879), né à Paris, artiste brillant et fécond, a malheureusement trop produit ; il a gâché un véritable talent. A l'âge de dix-sept ans, il s'embarque à bord d'un vaisseau américain et passe trois années à naviguer. Ces voyages étaient une excellente préparation pour un peintre de marines. Revenu à Paris, il entre dans l'atelier de Girodet dont l'enseignement ne convient pas à son tempérament fougueux ; il y reste peu de temps. Il expose quelques tableaux qui sont, à leur apparition, goûtés du public, appréciés de la critique, et les commandes affluent de toutes parts. Le roi Louis-Philippe, le duc d'Orléans, la duchesse de Béthune-Châlrost, le comte de la Riboissière se disputent ses productions. Au salon de 1827, il obtient une médaille d'or. Ses meilleures œuvres datent de cette époque. Le *Retour du pêcheur*, l'*Incendie du Kent*, *Prise à l'abordage de la goëlette le Hasard*, méritent d'être signalés, au milieu d'un grand nombre de toiles.

L'Etat lui commande pour les galeries de Versailles une série de tableaux qui repro-

duisent les principaux épisodes de nos guerres maritimes. Cette collection se compose d'une soixantaine d'œuvres qui dénotent chez l'artiste une grande facilité d'exécution, en même temps qu'une connaissance approfondie de l'architecture et de la tactique navales.

Pour suffire à un travail considérable, Gudin doit se contenter à peu de frais, et, chez lui, le procédé remplace souvent l'art. Il y a dans ses compositions de beaux morceaux qui indiquent un artiste de talent ; il a parfois des colorations superbes. Mais, à côté de réelles qualités, que de défauts ! Il est pâteux et lourd, il nous montre des ciels sans clarté, des eaux sans limpidité. Il y a dans sa manière une inconscience qui provient de la rapidité de son exécution. Il s'essaie à peindre le feu, la flamme, la fumée, et il n'y réussit pas toujours. Il paraît exact en ce qui concerne le vaisseau et la mer. Il nous semble que Gudin, trop loué au début de sa carrière, a été beaucoup trop déprécié à la fin de sa vie. L'ensemble de son œuvre révèle un véritable artiste.

Après Gudin, nous mentionnerons Louis-Gabriel-Eugène Isabey (1802-1886), fils du

miniaturiste. Il a peint de jolies marines où il montre du mouvement, de la gaîté, de l'esprit même. Et s il a peu navigué, il a du moins le sentiment d'une mer claire et coquette, ses ciels sont fins et lumineux. Il a représenté des combats navals, des naufrages, quelques scènes officielles telles que *Louis-Philippe recevant la reine Victoria, Transbordement des restes de Napoléon Ier*, qui sont au musée de Versailles. L'*Embarquement de Ruyter* a longtemps figuré au musée du Luxembourg.

Etienne-François-Auguste Mayer (1805-1890), né à Brest, s'est adonné dès son jeune âge à la peinture de marine. Il a voyagé, ce qui lui a donné une grande expérience des choses de la mer. Toutes ces scènes navales semblent d'une grande fidélité, et son talent paraît fait de conscience et d'exactitude plutôt que de poésie. Plusieurs de ces tableaux appartiennent au musée de Versailles. Son œuvre est considérable, car il n'a cessé d'exposer pendant près de quarante ans.

Antoine-Léon Morel-Fatio, né à Rouen (1810-1871), peut être considéré comme le rival de Garneray, de Gudin et d'Isabey. Il

est surtout remarquable par l'ingéniosité de ses compositions et un brillant coloris. Il possède, en outre, une connaissance approfondie du gréement et du vaisseau. Son œuvre paraît intéressante par sa franchise et sa sincérité. Ses principaux tableaux sont le *Combat dans la baie d'Algésiras, 5 juillet 1801,* où l'amiral Linois, à bord du *Formidable,* tint tête à un ennemi très supérieur en nombre. Les péripéties de l'action ont été rendues avec beaucoup de vérité. Le *Débarquement de Louis-Philippe à Calais, le 15 août 1840,* nous montre le spectacle d'une mer furieuse, se brisant contre la jetée. Signalons encore le *Transbordement des restes de Napoléon Ier à Cherbourg, Bombardement de Tanger, Incendie de la Gorgone, Vaisseau de ligne au plus près du vent, Coup de vent au sud d'Elbe,* etc., etc.

On a de Morel Fatio des vues de côtes et de ports, une série de pêches. Il est mort conservateur du musée de marine du Louvre.

François-Bernard Barry (1813-1884), né à Marseille, a commencé par être l'élève et le collaborateur de Gudin. Il a peint des

paysages marins du Midi, des calmes plats, des brouillards vaporeux. Il a aussi représenté des tempêtes et des combats navals qui ne sont pas sans mérite. Le *Combat naval de Ponto Obligado* et la *Prise de Ponto Obligado* appartiennent au musée de Versailles. Dans le premier tableau, la position des bâtiments des deux divisions combinées a été assignée à chacun d'eux, d'après le plan dressé par le capitaine anglais Sullivan de la *Philomèle,* ce qui dénote chez l'artiste des préoccupations d'exactitude qu'il étendait au gréement et au navire. Son combat de l'*Eurotas* et de la *Clorinde* (27 février 1847), est une de ses toiles les plus importantes.

Les œuvres de Barry sont généralement d'une jolie facture, peut-être manquent-elles d'un peu d'animation. Il s'entend merveilleusement à rendre l'eau, le balancement des vagues. Il a exposé au salon de 1881 une *Revue de la flotte passée à Cherbourg par le Président de la République, 9 août 1880;* en 1882, la *Prise de Sfax.*

Après les artistes que nous venons de citer,

il nous reste à signaler une longue liste de peintres de marines dont les œuvres ne sont pas sans mérite. Leurs noms sont assurément moins connus, mais on leur doit d'avoir maintenu le goût et les traditions du genre, et leurs tableaux dispersés dans les collections particulières, dans les musées de province, sont des documents précieux pour l'histoire d'une marine aujourd'hui disparue. Nous signalerons brièvement leurs œuvres.

Claude-Félix-Théodore De Ligny (1798-1863), a peint des vues de Naples et des marines avec de jolis effets de lumière.

Achille de Beaupoil de Sainte-Aulaire a représenté le *Combat du Palinure contre la Carnation, corvette anglaise, Un abordage, Bateaux-pilotes au Havre*. Cet artiste est plus connu comme lithographe.

Auguste-François Biard (1798-1882), a beaucoup voyagé. Il a rapporté de ses excursions des tableaux qui ont été diversement appréciés. C'est en résumé un peintre médiocre, un coloriste terne et lourd. Il verse le plus souvent dans le genre anecdotique et dans la caricature. On l'avait surnommé le Paul de Kock de la

peinture. Ses principales marines sont : *Un naufrage dans les mers polaires, Naufragés attaqués par un requin, Capture d'un vaisseau anglais, Pirates guettant une proie*, etc., etc.

Jules-Charles-Théodore Dubois, né à Paris (1804-1879), élève d'Ary Scheffer et d'Eugène Isabey, a peint des *Marées basses, Pêcheurs surpris par un gros temps, Combat naval près de Plymouth, Combat naval de la frégate française la Concorde contre la frégate anglaise la Minerve, Combat naval dans lequel périt le père de Jean-Bart,* etc., etc.

Adolphe Couveley, né à Charleville (1805-1867), a représenté surtout des ports. Il a été le collaborateur de Morel-Fatio pour la prise de Saint-Jean d'Ulloa.

Henri-Pierre-Léon-Pharamond Blanchard (1805-1873), né à Lyon, a navigué dans toutes les parties du monde. Il a laissé quelques marines qui ne sont pas sans mérite. Son *Combat de la Vera-Cruz, 1838,* appartient au musée de Versailles.

Jugelet (1805-1874), né à Brest, élève de Gudin, a reproduit des vues de côtes et des ports. Trois de ces tableaux, *le Combat de*

l'Aréthuse et de la Belle-Poule, le Combat en vue de Gondelour, Navires en rade au moment du débarquement de la reine d'Angleterre, appartiennent au musée de Versailles.

Eugène-Modeste-Edmond Lepoittevin dit Poidevin, né à Paris (1806-1870), élève de d'Hersent, a peint de nombreuses marines : *Prise de Baruth, Bataille navale d'Embro, Van de Velde dessinant au milieu des combats,* etc.

Charles-Louis Mozin (1806-1862), né à Paris, a débuté au salon de 1833 par une *Vue d'Anvers* et un *Naufrage de chasse-marée.* Il a continué d'exposer tous les ans des tableaux estimés : vues de côtes, ports, marées montantes, plages, naufrages, etc., etc.

Barthélemy Lauvergne (1805-1875), né à Toulon, officier d'administration dans la marine, a fait la campagne de l'*Astrolabe* comme secrétaire du commandant Dumont-d'Urville. Il a accompli un second voyage autour du monde sur la frégate *la Bonite* (1835-1837). Après avoir été mis à la retraite, il s'occupa de peinture et envoya au Salon de Paris des tableaux, des dessins à l'estompe et au crayon qui attirèrent l'attention. Ses principales

œuvres sont : *Frégate courant vent arrière,* la *Corvette la Bonite, Ouragan sur la côte de l'île Bourbon,* etc.

Ferdinand-Victor Perrot (1808-1841), né à Paimbœuf, a peint des marines remarquables par le fini et la vérité. Signalons : *Naufrage du navire anglais l'Amphitrite, Entrée du goulet de Brest, Port de Boulogne à marée basse, Marine effet de soleil levant, Tempête,* etc. Il est mort à Saint-Pétersbourg, victime des rigueurs du climat.

T. Perint a exposé un *Départ pour la pêche, Vue de Lorient, Embarquement du prince de Joinville, en qualité d'élève de 1re classe, à bord de la frégate la Sirène.*

Michel Bouquet (1809-1890), né à Lorient, artiste fin et délicat, mais sans profondeur, a laissé des vues de Lorient, des marées basses, le *Véloce entrant dans la baie de Concarneau,* etc., et de très jolis panneaux qui appartiennent au Cercle artistique et littéraire de Paris.

Vincent-Joseph-François Courdouan (1810-1893), né à Toulon. Il entra dans la marine qu'il abandonna quoiqu'il eût été nommé enseigne de vaisseau, pour faire de la peinture.

Il a surtout représenté la nature des côtes de Provence. Son *Naufrage de la Marne* fut particulièrement remarqué au Salon de 1853. Ses œuvres sont dispersées dans les musées de province.

Jean-Baptiste-Henri Durand-Brager (1814-1879), né à Dol, élève de Gudin et d'Isabey, a beaucoup voyagé sur les navires de l'Etat et a pris part à plusieurs campagnes maritimes comme artiste. Il a peint un grand nombre de marines. Meilleur dessinateur que coloriste, il a collaboré à des publications artistiques. Quelques-uns de ses tableaux ont été brûlés ou détruits pendant l'émeute de 1848. Les musées de Versailles, de Bordeaux et de Nantes possèdent des œuvres de cet artiste.

Vacher de Tournemine (1812-1872), né à Toulon, élève d'Isabey, s'engagea dans la marine à l'âge de 12 ans. Il perdit l'œil gauche au combat de Navarin (1826), et continua à naviguer. Il quitta la marine en 1842 pour se consacrer à la peinture. Il a laissé un grand nombre de marées basses, de vues de côtes d'Asie-Mineure.

Pierre-Emile Berthélemy (1818-1898), né à

Rouen, est un élève de Cogniet. Il a pris part à toutes nos expositions. Il a représenté des combats navals, des naufrages, des tempêtes. C'est un artiste consciencieux qui peint agréablement. Citons de lui son *Effet de lune* du Salon de 1889 qui est tout à fait remarquable. Sur les eaux tranquilles de la Manche vont et viennent, doucement éclairés par les rayons argentés de la lune, quelques bateaux de pêche dont la voile se profile sur une masse sombre. L'effet est d'une justesse étonnante.

Louis-Auguste Aiguier (1819-1865) a peint des vues de la côte de Provence. Il excelle surtout à rendre des soleils couchants pleins de charme et de poésie.

Joseph Suchet reproduit des scènes de pêche. On voit de lui, au musée de Marseille, une *Pêche au thon* par une mer houleuse, très remarquable. Citons aussi de cet artiste la *Capture des bricks anglais l'Astrolabe et l'Oreste par le Chebeck du capitaine Ravastre.*

Nous signalerons les œuvres de MM. Louis Lebreton, Charles Collignon, Alexandre Casati, Pierre Roux, Eugène Rocquemont, Marchais des Gentils, Gobert, Alphée de Regny, Gamain,

Jules Mugnier, Goethols, J. Trouville, Jubert, Jules Lemez, Heroult, Edouard Pinel, Achille Olivier, Jules d'Evry, Alexandre Francia fils, Théodore de Ligny, Bentabole, Bouillon Landais, Richard Faxon, Auguste Godefroy, Alexandre Guichard, Hubert Rohaut de Fleury, Adrien Lainé, J.-B. Adelus et Pierre de Crisenoy, qui marque la transition entre l'ancienne et la nouvelle marine par son tableau représentant une escadre cuirassée française mouillée dans la rade de Spithead.

Quelques paysagistes ont peint des marines. Elles représentent généralement des marées hautes et basses, des soleils levants et couchants, des plages, des vues de côtes. Ce qui les attire principalement, ce sont les douces colorations de la mer et du ciel, les grands horizons des plages, les découpures pittoresques des dunes et des falaises.

Paul Huet (1804-1869) s'est surtout préoccupé de rendre la poésie de la nature, et il en cherche la beauté dans la réalité même. Il a laissé quelques paysages marins : *Brisants de Granville, Grande marée d'Equinoxe, Falaises*

d'Houlgate où il nous montre qu'il possède à un haut degré le sentiment intime de la mer.

Jules Dupré (1811-1889), réfugié à Cagueux pendant la guerre de 1870, peignit quelques marines. Elles reflètent les tristesses qui envahissaient son âme à cette époque. Ce grand artiste, un fervent de la lumière, a peint des ciels mornes, des mers sombres et menaçantes bordant un paysage de désolation.

La mer a plusieurs fois inspiré Courbet (1819-1879). Il la peignait avec rapidité. M. Castagnery raconte qu'à Trouville, un été, il fit trente marines en trente jours, ne travaillant guère qu'une heure ou deux chaque après-midi.

Sa meilleure œuvre en ce genre est la *Mer orageuse,* exposée au Salon de 1870, et qui appartient aujourd'hui au musée du Louvre. Elle est cataloguée sous le titre de *La Vague*. Sous un ciel noir, la mer furieuse déferle avec fracas, et la vague en arrivant sur la grève, se gonfle et se replie sur elle-même pour se briser sur le sable. Devant cette toile, on a la sensation profonde de l'océan infini. Le morceau est exécuté avec une sûreté et une vigueur

surprenantes, même chez Gustave Courbet. L'artiste a fait plusieurs répétitions de ce sujet. Il a peint aussi les *Falaises d'Etretat, Temps d'orage, Marée basse soleil couchant, Marée basse, Marine effet du matin,* la *Plage d'Etretat, Marine soleil couchant, Saint-Aubin, Après l'orage marine,* la *Trombe,* la *Grève.*

On doit à Demarne (1754-1829) et à Barriges de Fontanieu (1760-1822) quelques marines.

Corot (1796-1875) a représenté la mer dans son tableau d'*Homère et les Bergers.* On a de lui des vues de Venise colorées et les *Ports de Dunkerque et de la Rochelle* d'un très joli effet.

Carl Joseph Kuwasseg (1803-1877) a laissé quelques paysages marins : *Falaises de la côte d'Ecosse, Falaises du midi, Vue du Tréport, Rade de Rio-Janeiro, Souvenirs d'Amérique,* etc., etc.

François-Charles Daubigny (1817-1878) a peint des marines qui rappellent ses paysages.

Nous mentionnerons encore parmi les paysagistes qui ont représenté la mer : Eugène Deshayes, Henri Stock, Paul Colin, Victor Tesnières, Edouard Cauvain, Alphonse Vau-

quelin, Emile Loubon, J.-B. Romegas, Louis Lottier, Adrien-Cotelle, Adrien Champel, Auguste Emrick, Joseph Felly, Xavier Leprince, Edmond Lépine, Monnier de la Sizeranne, Edouard Imer, etc., etc.

Quelques artistes éminents ont aussi mis la mer dans leurs tableaux, soit qu'ils l'aient choisie comme décor ou qu'elle leur ait été imposée par le sujet. Nous devons les signaler. La mer du *Naufrage de la Méduse* de Géricault tient peu de place, mais elle est largement traitée. « Il manque au naufrage de *la Méduse*, dit M. Charles Blanc (1), l'immensité de la mer. Le peu qu'on en voit, il est vrai, est d'une beauté rare. Jamais je n'ai vu mieux peindre les eaux de la mer, ces eaux lourdes, profondes, où les corps ne s'enfoncent que lentement, et qui, dans les temps d'orage, perdent leur transparence, au point qu'on peut presque dire sans exagération qu'elles ont une apparence de solidité, mais cette exécution magnifique ne rachète pas l'absence de l'im-

(1) Charles Blanc : *Histoire des peintres français.*

pression que produirait l'aspect de l'Océan se mêlant au ciel de toutes parts. »

Les marines d'Eugène Delacroix (1798-1863) sont aujourd'hui perdues dans des collections particulières. La *Barque de Don Juan* du musée du Louvre, peut être considérée comme une marine. Dans un canot abandonné au milieu de l'Océan, on voit des naufragés en proie aux tortures de la faim, attendant anxieusement leur délivrance. La mer d'un vert sombre et le ciel noir ajoutent encore à l'effet sinistre du tableau.

Horace Vernet (1789-1863) avait une admiration superficielle de la nature ; il la peignait avec exactitude, mais sans émotion. Ses marines, ses soleils couchants, n'ont qu'un intérêt secondaire. Le tableau représentant Joseph Vernet attaché au mât d'une felouque qui le conduisait à Rome, est une œuvre médiocre.

La *Prise du fort Saint-Jean d'Ulloa, 27 novembre 1838,* qui appartient au musée de Versailles, paraît d'une composition défectueuse ; l'avant d'un vaisseau masque les péripéties du combat. Dans la *Flotte française*

forçant l'entrée du Tage, 11 juillet 1831, nous ne voyons que la dunette d'un navire sur laquelle des officiers donnent des ordres. La grande facilité d'Horace Vernet se heurte ici à un manque d'éducation de peintre de marines, il esquive la difficulté et il ne nous montre rien de ce que nous voudrions voir.

Les premières œuvres de Camille Roqueplan (1802-1855), ont été des marines. En 1824, il a exposé *Vue de la jetée du port de Dieppe;* en 1827, *Marée d'équinoxe;* et, en 1831, *Vue prise des côtes de Normandie* qui attirèrent l'attention sur lui. Cette dernière toile est au musée du Louvre. Théophile Gautier disait « qu'il peignait la marine comme Bonington et Isabey, avec un accent tout particulier. »

On doit à Adolphe Fontanieu des vues de la rade de Marseille ; à Jeanron (1808-1877) : le *Port abandonné d'Ambleteuse,* la *Plage d'Andresselles, Vue du cap Gris-Nez,* la *Morte eau,* le *Retour de la pêche, Zouaves au bord de la mer,* etc., qui témoignent d'un talent sérieux et solide.

M. Cabanel a peint un joli effet de mer bleue dans sa *Naissance de Vénus,* comme M. Gérôme

dans son *Combat de Coq*, M. Barrias dans les *Exilés de Tibère* et Henri Lehmann dans ses *Océanides*.

Jean-François Millet (1815-1875) a laissé des vues des falaises de Gréville.

Pierre Puvis de Chavannes (1824-1898) a représenté aussi la mer dans quelques-unes de ses peintures. Elles nous donnent une impression de beauté souveraine. *Massalia* et *Marseille, port de l'Orient,* qui ornent le palais de Longchamps, à Marseille, laissent entrevoir cette admirable mer de Provence dont les flots bleus baignent des rivages fleuris. Rien n'est plus charmant et gracieux que les paysages marins des *Jeunes filles au bord de la mer,* de la *Famille du pêcheur.* Cette dernière composition forme un constraste saisissant avec le *pauvre pêcheur,* si critiqué, que l'artiste a peint souffreteux, immobile dans sa barque, sur un fleuve aux eaux boueuses et mornes.

CHAPITRE V

LA PEINTURE DE MARINE MODERNE

Vers la fin du règne de Louis-Philippe, la marine à voiles commence à être détrônée par la vapeur. Elle laisse dans le cœur de tous les marins de profonds regrets.

Le navire à voiles dont les manœuvres et les évolutions donnent de si vives satisfactions aux gens du métier, disparaît au moment où il arrive à sa perfection. Il était vraiment beau, ce navire, quand il marchait avec toutes ses voiles déployées, offrant au vent de trois à quatre mille mètres carrés de

surface. Cette belle voilure, qui faisait l'admiration des hommes de mer, est aujourd'hui à peu près supprimée. On ne la voit plus que bien diminuée sur des bâtiments de commerce, des paquebots, des croiseurs de l'Etat.

Le navire lui-même subit, dans sa mâture, dans sa forme, dans son aspect général, de profondes transformations qui ne sont pas à son avantage. Le cuirassé d'aujourd'hui, avec ses mâts trapus, ses hunes en balcon, semble dépourvu de toute esthétique. Les peintres de marines ne le représentent plus que dans des tableaux officiels.

Les combats navals qui, à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe, ont donné naissance à tant d'œuvres intéressantes, disparaissent de la peinture de marine, comme ils disparaissent en réalité de la vie navale. De puissantes et formidables escadres dont la construction ruine les nations, sont créées pour justifier cet adage : *Si vis pacem para bellum.* On se risque dans une aventure lorsqu'on a toutes les chances pour soi. Un cuirassé détruit représente des millions engloutis. Depuis la troisième République,

notre marine s'est illustrée en Chine, en Tunisie, pour appuyer des opérations de terre, mais il n'y a pas eu de ces glorieuses batailles qui rappellent le passé.

Les combats navals de l'ancienne marine que nous voyons dans les tableaux modernes sont composés à l'aide de documents. Ils n'ont pas ce caractère de vérité que l'on trouve dans les œuvres peintes au temps où se passait l'action ; mille détails venaient alors éclairer l'artiste sur son sujet, et, sans avoir pris part à un fait d'armes, il pouvait en retracer les diverses péripéties avec un semblant de vérité très suffisante.

Certes, aujourd'hui, les documents ne manquent pas. Les musées de marine du Louvre et des ports en renferment un grand nombre et de très exacts, mais ce qui fait défaut à l'artiste, c'est le milieu si favorable à la création d'une œuvre d'art.

M. L.-N. Lepic, dans son *Combat d'Ouessant,* M. Gallard Lepinay, dans son *Combat du 13 prairial,* M. Charles Fourqueray, dans l'*Episode de l'Achille au combat de Trafalgar,* le 21 octobre 1805, M. Pierre Dawant, dans la

Mort de Couëdic, commandant de la Surveillante, 1779, ont donné des preuves de talent, mais leurs œuvres ne sont que documentaires.

Des peintres comme Edouard Manet et M. Alb. Sébille esquivent les difficultés d'un combat naval en ne nous donnant que des impressions plus ou moins fugitives. Le premier, dans le *Combat du Kerseage et de l'Alabama,* deux vaisseaux américains qui se livrèrent bataille devant Cherbourg, a représenté une coque de navire renversé d'un brun vert, sur une mer noire. Le second, dans son *Combat naval en rade de Toulon,* où le corsaire Mouraille attaqua une frégate anglaise qui voulait empêcher l'entrée d'un convoi, nous montre à l'horizon la silhouette de quelques voiles blanches et un peu de fumée. Nous n'avons la sensation d'aucune bataille.

La peinture de marine officielle se contente aujourd'hui de reproduire des revues d'escadres à propos de visites présidentielles ou souveraines.

M. Paul-Armand Duchatelier a été un des premiers à représenter les vaisseaux de notre marine moderne. Il a exposé, en 1866, la *Flotte*

cuirassée dans la rade de Brest et ensuite l'*Arrivée du ministre de la marine sur la Reine-Hortense*. Mais ses navires sont loin, comme forme et comme gréement, de ceux que nous voyons dans l'œuvre de M. E. Dauphin.

Cet artiste a peint à plusieurs reprises nos cuirassés voguant sur la Méditerranée qu'il affectionne plus particulièrement. Ses principales toiles sont : le *Jauréguiberry, Exercice de tir par l'escadre de la Méditerranée, Torpilleur dans le port,* l'*Escadre russe dans le port de Toulon,* l'*Empereur, l'impératrice de Russie et le Président de la République française se rendant à bord du Hoche, après la revue navale de Cherbourg, 5 octobre 1896, l'Etoile polaire et le Standard escortés par l'escadre française se rendant à Cherbourg, 5 octobre 1896*. En dehors de ces tableaux officiels, M. Dauphin a peint des vues de la Méditerranée, les ports de Toulon, de Saint-Tropez, de Cannes, des effets de calme très colorés.

M. Montenard est un paysagiste qui a fait de la peinture de marine, s'attachant de préférence à des sujets militaires. Il se

sert de tons violents et criards, mais il dessine avec exactitude le navire de guerre moderne qu'il paraît avoir étudié dans tous ses détails. Citons de cet artiste : le *Transport de guerre la Corrèze quittant Toulon, Embarquement de troupes,* l'*Escadre d'évolution quittant Toulon*, etc., etc.

M. Couturier reproduit généralement des scènes familières de la vie de bord : *Timonier de la Dévastation, les Élèves de l'école navale sur la corvette-école, Au Cabestan,* etc., etc. On lui doit aussi des tableaux représentant des escadres. M. Couturier montre une grande connaissance, tant au point de vue des hommes que des choses. *Abandonné,* exposé en 1895, au Champ-de-Mars, indique avec quel art il sait traiter un sujet. Un navire de guerre semble perdu au milieu de l'océan, et l'équipage, sur le pont, fait de vains efforts pour appeler l'attention d'un vaisseau qui passe au large. Anxiété, désespoir, résignation, toutes les sensations que peut produire une situation douloureuse, ont été admirablement rendues par l'artiste. La peinture de M. Couturier paraît d'une tonalité franche.

M. H.-E. Rudaux a peint des *Torpilleurs par un gros temps,* une *Escadre en marche,* l'*Escadre du Nord,* l'*Arrivée de l'Empereur de Russie en France.* Il a aussi représenté, non sans talent, quelques scènes de la vie intime du marin qu'il a traitées avec sentiment.

M. Paul Jobert s'est essayé à la grande peinture en reproduisant les *Grandes manœuvres de l'escadre du Nord* et l'*Arrivée de l'escadre russe à Toulon.* Sa couleur paraît parfois étrange et désharmonique.

M. A. Brun, qui s'était fait connaître par une *Entrée du port de Marseille* et la *Roche Clairet,* a représenté le *Président Carnot s'embarquant à bord du Formidable.* L'énorme bâtiment majestueux, mais peu élégant, tient le milieu de la toile. La chaloupe présidentielle aborde par la coupée de droite. Dans le fond, on aperçoit des bâtiments pavoisés. L'ensemble de ce tableau produit bon effet.

M. J. Esséyric a peint de nombreuses marines dont les principales sont : *Départ d'un paquebot de Marseille, Paquebot de la ville de Rome, Marseille matinée de décembre,* la *Rade de Toulon,* l'*Océan atlantique au large, un Croi-*

seur en Méditerranée par un coup de mistral. Dans ce dernier tableau, on voit sur une mer houleuse, un énorme cuirassé ballotté par les flots. La mer est bleue, le navire jaune, mais cela ne semble pas trop discordant.

M. G. Roullet, peintre de la marine, a visité le Sénégal, la Cochinchine, d'où il a rapporté quelques jolis tableaux d'une touche délicate. Son *Cuirassé la Reine Blanche*, naviguant par une forte mer, indique qu'il connaît son métier.

M. L. Dumoulin a reproduit l'*Escadre cuirassée du Nord à Cronstadt* et de jolis dioramas et panoramas.

M. Gallard-Lépinay, à qui on doit de nombreuses marines, marées basses, barques de pêche, a peint la *Visite du Président Grévy à l'escadre de Cherbourg*. L'œuvre paraît bien ordonnée. Les cuirassés sont soigneusement alignés, les drapeaux flottent au haut des mâts, les matelots dans les vergues poussent des hourrahs, des canots, chargés de curieux, encombrent la rade. Tout ce mouvement a été bien rendu par l'artiste.

M. O. de Champeaux, un paysagiste qui a

montré un réel talent dans ses marines, ses levers et couchers de soleil, ses clairs de lune, a représenté la *Flotte de la Méditerranée faisant le salut aux couleurs dans la rade de Toulon, le 11 juillet 1892,* commandant en chef l'amiral Duperré.

Signalons l'*Escadre de la Méditerranée rentrant à Toulon*, de M. André Milon, et l'*Escadre russe à Toulon*, *le 13 octobre 1893*, avec de jolis effets de mer, de M. Paulin Bertrand. Cet artiste a laissé quelques mers colorées des côtes de Provence.

M. Charles Fouqueray a reproduit quelques scènes de notre marine militaire : L'*Avant-garde, Port militaire de Rochefort,* le *Labourdonnais à l'armement, Appel pour l'armement à bord du Jean Bart,* le *Charner*, *Embarquement des poudres*, etc., qui sont des études consciencieuses.

Cette peinture officielle a donné naissance à des œuvres de mérite, mais la plupart des peintres de marine ont cherché dans la mer seule le sujet de leurs tableaux. Ils ont représenté des tempêtes, des calmes, des marées hautes et basses, des plages, des ports,

etc., etc., Le vaisseau, qui exigeait des études spéciales, a été à peu près négligé ; il devient un accessoire.

Certains artistes, comme Emmanuel Lansyer (1835-1893), n'ont voulu reproduire de la mer que les belles colorations. E. Lansyer avait un grand sentiment de la couleur et de la lumière. Il a peint surtout des vues de côtes, des falaises avec des mers et des ciels très bien traités. Au Salon de 1881, il avait exposé une *Fin de tempête* remarquable. Il nous montrait une mer écumante, se brisant avec fracas contre les rochers, et dans ce ciel obscur, un petit point bleu, annonçant la fin de la tempête. C'était peint avec beaucoup de sûreté.

M. Auguste Flameng (1843-1893), a laissé un grand nombre de marines, des marées basses, dans lesquelles il fait preuve d'un sens juste et délicat du paysage marin. Son œuvre, variée et d'une exécution vigoureuse, paraît parfois un peu brutale. Il est un des rares artistes qui aient su peindre le navire à voiles : *Sortie d'un trois-mâts du port du Havre,* la *Rade de Bordeaux, l'Embarquement*

d'huîtres à Cancale, Dans le bassin Vauban au Havre. Il en connaît bien les formes dégagées et élégantes, il sait couvrir la mâture de voiles. Il affectionne surtout les barques de pêcheurs, et son *Bateau de pêche à Dieppe* obtint un grand succès et fut acheté par l'Etat, pour être placé au musée du Luxembourg. Sur une mer aux reflets verts, une barque de pêche vogue, doucement poussée par une légère brise qui la fait un peu pencher.

L.-N. Lepic (1839-1888), après quelques tentatives dans divers genres, se passionna pour la mer et devint peintre de marines. Installé à Berck, il acheta un bateau et passa son temps sur l'eau, dessinant et peignant des toiles qui ne manquent ni d'exactitude, ni de sincérité, mais la couleur en est un peu sombre. Il a exposé successivement : *Bateau brisé, la Tempête, la Pêche aux harengs, la Plage de Berck, Mer calme devant Boulogne, le Vaisseau fantôme,* composition fantastique d'un assez bel effet, *le Retour du Prince impérial*, épisode touchant que l'artiste a rendu avec grandeur et simplicité.

Emile Vernier (1831-1887), a commencé par

être un lithographe de grand talent, puis il s'est adonné à la peinture. Il a débuté par des paysages et a fini par des marines, car ce beau et grand paysage de la mer le séduisait et le charmait. Il a peint surtout des marées basses, des plages et des falaises d'une coloration intense. Son *Ramasseur de varech* est une belle œuvre qui charme par sa simplicité et la franchise de son exécution. Signalons aussi une toile du même genre, *Vente de coquillages à Saint-Waast-la-Houge*, qui valut à l'artiste une seconde médaille.

Jules Noël (1813-1881), talent facile et agréable, possédait une grande connaissance des choses de la mer. Il avait visité l'Italie et l'Orient. Il rappelle parfois Isabey par sa couleur. Son œuvre est très variée et toute entière consacrée à la peinture de marine. Ses principaux tableaux sont : *Le duc et la duchesse de Nemours dans la rade de Brest*, *la Reine d'Angleterre à Cherbourg*, *Bateau dans les récifs*, *Port de pêcheurs*, etc., etc.

MM. Emile Mathon, A. Thomasse et F.-G. Sang ont laissé des œuvres estimables qui

montrent des qualités sérieuses de peintres de marines.

M. Armand Fréret a rendu avec beaucoup de grâce et de charme les teintes grises de la Manche. Ses tableaux sont bien composés. Il connaît admirablement l'anatomie des vagues, la structure des falaises.

Maurice Courant a peint de jolies marines, d'une observation très juste, très minutieuse, qui rappelle l'élève de Meissonier. Son œuvre, colorée, lumineuse, représente des calmes, des levers et des couchers de soleil, etc., etc. Elle révèle un passionné de la mer. Il a vécu souvent de la vie des marins, partagé leurs dangers, ce qui nous a valu des tableaux sincères et vrais.

M. Théodore Weber reproduit admirablement la mer et particulièrement la mer du Nord, dont il nous montre les clartés douces et harmonieuses avec une justesse étonnante. Il peint souvent des tempêtes et il excelle à rendre les vagues se brisant le long des jetées et lançant au loin des flots d'écume. Son exécution est d'une grande habileté.

Mme Elodie La Villette a représenté la mer

sous tous ses aspects : tempêtes, calmes, marées hautes et basses, ports, etc., etc. Elle a tout abordé avec le même talent et le même succès. Ses tableaux sont surtout remarquables par leur belle coloration, par l'harmonie des tons du ciel et de la mer. L'artiste affectionne particulièrement la Bretagne.

M. Sauvaige est le peintre des calmes, des eaux tranquilles. Il choisit de préférence la fin d'un beau jour, éclairé par les derniers feux d'un soleil couchant, et sa toile est inondée de lueurs rougeâtres. Ses œuvres nous donnent une impression de quiétude et de repos.

M. Marcotte de Quivières voit bien la mer, avec de larges horizons. *Un grain*, *la Jetée de Boulogne*, *Souvenir de Bretagne* sont des tableaux agréables.

M. Eugène Berthelon aime les ciels chargés de nuages noirs, les flots écumants se brisant avec fracas contre les rochers. Il nous donne bien la sensation d'une mer en courroux. Il nous suffit de regarder ses œuvres pour voir que l'artiste a su traiter avec talent ce difficile sujet. L'*Ancienne jetée du Tréport*

un jour de tempête a été un des succès du Salon de 1886. La *Barque de pêche abandonnée* nous transmet une impression saisissante d'un océan démonté. Rien n'est plus lamentable que cette petite barque de pêche prise entre les rochers et battue par les vagues. Le *Dernier rentrant* nous montre un bateau secoué par une mer furieuse, cherchant à regagner le port. La *Tempête du 21 août à Yport,* la *Grande marée au Tréport par un grand vent sud-ouest* sont encore la représentation de mers tempétueuses. M. E. Berthelon a peint aussi quelques marées basses, avec des effets de soleil couchant, très claires et très lumineuses.

Les marines de M. E. Maillard révèlent un familier de la mer, un observateur des vents et des tempêtes, des ciels noirs, précurseurs d'orage. En 1887, il a exposé *Au large*, effet de mer bouleversée, avec quelques bateaux pêcheurs fuyant à l'horizon. Les *Derniers secours* représentent une jetée envahie par les flots, sur laquelle on voit des marins accompagnés de leurs femmes, poussant une charrette remplie d'appareils de sauvetage.

Tous ces braves gens veulent porter secours à un navire en détresse que l'on aperçoit au loin. La scène est dramatique. *Gros temps à Boulogne, A la côte, Pendant la tempête, Vapeur échouant en dehors de la jetée*, l'*Epave*, nous montrent des mers courroucées, sous différents aspects, que l'artiste a fort bien traitées. M. E. Maillard s'est essayé à la peinture officielle en représentant l'*Escadre de la mer du Nord à Cherbourg.*

Les œuvres de M. Théodore de Broutelles dénotent de réelles qualités de peintre de marines. Il appartient à ce petit groupe d'artistes qui ont la passion de la mer et qui lui restent toujours fidèles. Comme MM. Berthelon et Maillard, il recherche de préférence les mers tourmentées. Citons quelques-unes de ses toiles : *Un navire à la côte, Naufrage du Zoé-Alexandre de Dieppe pendant la tempête du 14 octobre 1881*, la *Rentrée au port par un gros temps, Une barque de pêche allant porter secours à un brick en détresse, Barque polletaise, Coup de vent du 17 décembre 1884, Un naufrage sur les côtes de Normandie, Barque de pêche fuyant un grain, Entrée*

d'un paquebot par un gros temps, Naufrage de l'Angers, Orage montant contre le vent, belle et grande marine où M. de Broutelles a représenté un effet de pleine mer.

M. Georges Charaire sait nous intéresser au seul spectacle de la mer. Nous ne voyons dans ses tableaux ni barques brisées, ni scènes de sauvetage, ni navires en détresse. Il peint de préférence les flots écumants de la pleine mer, les ciels noirs, sans nul souci du drame humain. Dans son œuvre, elle nous apparaît terrible, superbe, courroucée et remplit toute la toile. Signalons une belle marine représentant une mer furieuse se brisant contre les rochers, sa *Vague* et un *Gros temps à Dieppe,* etc., etc.

M. C. Kuwasseg, artiste consciencieux, a reproduit des mers tourmentées, des coups de vent, des naufrages qui ne sont pas sans mérite.

Les tableaux de M. le Sénéchal de Kerdréoret semblent d'une observation très juste et d'une tonalité agréable. Il a au musée du Luxembourg une belle marine représentant une mer calme avec des bateaux au repos. M. Lapostolet

nous montre des ports baignés d'une lumière chaude et colorée. M. Gustave Ravanne peint des mèrs aux tons d'indigo. M. Edmond Adam reproduit avec beaucoup d'exactitude et de conscience le navire et la mer. On doit à M. Henri Ravaut des scènes de pêche d'une facture agréable. M. Lucien Gros représente surtout des mers douces, joliment colorées, avec des ciels clairs. Il sait nous intéresser au monde des pêcheurs et des sardinières. M. Vincent Darasse a de la vigueur, son coloris n'est pas toujours harmonieux.

M. A. Appian reste fidèle à la Méditerranée, qui lui fournit le sujet de tableaux clairs et lumineux. Il a admirablement saisi les belles colorations du ciel et des eaux de ce beau pays. La Méditerranée a aussi bien inspiré MM. Raymond, Allègre et M. Paul Place-Canton.

Comme nous l'avons dit précédemment, le peintre hollandais Jongkind a été un des premiers à introduire l'impressionisme dans la peinture de marine. Quelques artistes l'ont suivi dans cette voie, et Eugène Boudin (1825-1898) a marché un des premiers sur ses

traces. Ce dernier a produit de nombreux tableaux, d'une facture parfois assez agréable, mais d'une couleur souvent étrange et d'un dessin hésitant. Son talent aurait dû être fortifié par une éducation plus sérieuse. Eugène Boudin a supporté malaisément le joug d'un maître ; il s'est formé seul au contact de la nature. « Notre temps, disait Charles Timbal (1), est le premier qui ait inventé le moyen de se passer de métier et trouvé un brevet de génie dans l'inexpérience présomptueusement hâtive et la maladresse de naissance que le travail lui-même ne peut redresser ». C'est le cas de Boudin, qui n'a jamais fait d'études suffisantes. Son père, pilote à bord des bateaux qui naviguent entre le Havre et Honfleur, le destinait à la marine. Il l'embarqua comme mousse sur un bateau qui partait pour les Antilles. Puis la famille Boudin quitta Honfleur où elle résidait pour s'installer au Havre. Elle ouvrit un magasin de papeterie dont Eugène Boudin fut le premier commis, ce qui ne l'empêchait pas

(1) Charles Timbal : *Notes et causeries sur l'art.*

de dessiner des bateaux et la mer. Il montra ses essais à quelques artistes de passage au Havre, Isabey, Troyon, Courbet, Millet, tous, excepté ce dernier, l'encouragèrent à persévérer. Millet, qui était au Havre, occupé à gagner sa vie en faisant des portraits à trente francs, le dissuada de se consacrer à un art qui n'apportait que déception et misère. Eugène Boudin persista et obtint de la ville une bourse qui lui permit de passer trois ans à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris. Que fit-il pendant son séjour dans la capitale ? Il semble avoir cherché sa voie. Il rentra au Havre et se consacra à la peinture de marine. La vue de quelques tableaux de Jongkind le poussèrent vers l'impressionisme. Et ses biographes nous apprennent qu'il découvrit le ciel, la grande lumière, la vraie couleur, choses que probablement ni Claude Lorrain, ni Joseph Vernet n'avaient jamais vues. Les ciels d'Eugène Boudin enthousiasmèrent Courbet qui, un jour, peignant avec lui, au bord de la mer, s'écria : « C'est prodigieux, en vérité, mon cher, vous êtes un séraphin, il n'y a que vous qui connaissiez le

ciel ». Malheureusement ses ciels ne sont pas toujours exacts et ses nuages semblent plaqués comme des taches blanchâtres et noires sur un fond bleu.

Eugène Boudin a peint des plages, des ports, des dunes, des marées hautes et basses, des bateaux échoués, des pleines mers. Il aime à reproduire le va-et-vient des barques de pêche, parfois aussi un beau navire à voiles entrant dans le port. Il connaît suffisamment la technique du métier, car il est fils de marin et a passé sa vie au bord de la mer. Mais son œuvre demeure inférieure à celle de Jongkind. Elle trahit trop souvent une grande inexpérience de dessin et de l'art de peindre. Pour en sentir le charme, il faut la regarder à distance, les défauts disparaissent dans un ensemble un peu confus. C'est pour cela probablement que Boudin, qui n'a jamais gagné sa vie à l'aide de sa peinture, trouve tant d'admirateurs après sa mort.

Claude Monet, élève d'Eugène Boudin, se montra, comme son maître, rebelle à tout enseignement. Monet n'a jamais suivi que les caprices de sa fantaisie, et il n'en est pas

moins devenu célèbre, car son impressionisme intransigeant lui valut l'admiration de cette foule toujours prête à prôner ce qui paraît bizarre et extravagant. Ses marines ne nous donnent aucune impression de la mer, ni du paysage marin ; elles sont très inférieures à celles d'Eugène Boudin. Il faut cependant en excepter *le Port de Honfleur* et *la Jetée du Havre* où l'artiste a donné des preuves de talent.

L'impressionisme a eu cette fâcheuse influence de pousser la peinture moderne à l'abus des empâtements et des tons violents. Certains marinistes peignent au couteau, comme si la nature nous apparaissait en relief; d'autres font des tableaux qui ressemblent à une palette de coloriste. On est déconcerté, et parfois on se demande ce que l'artiste a voulu représenter. Quelques-uns procèdent par taches ou points multicolores qui se juxtaposent, de manière à former des contours et des lignes. La mer se prête peu à ces fantaisies, elle a des nuances moins compliquées et plus harmonieuses.

M. Le Gout-Gérard a beaucoup de talent,

mais il peint avec des tons trop durs. En s'éloignant un peu, ses calmes du soir, ses clairs de lune nous donnent une forte impression de la réalité. M. Roger Cailliot exagère encore la dureté des tons. Il mettra dans ses tableaux un ciel gris, rouge, vert, avec une mer noire. MM. Alexandre Nozal, Edmond Petitjean, Gustave Gagliardini, François Nardi cherchent des effets dans un bariolage plus ou moins bizarre et capricieux, et leurs œuvres perdent en correction ce qu'elles gagnent en éclat. MM. Alfred Smith et Jean Chevalier emploient avec moins de vigueur les mêmes procédés de juxtaposition de tons ; ils se servent souvent de gris et de noir, et on a quelque peine à distinguer les sujets représentés. M. Emile Wéry montre une exécution plus soignée. Il a le tort de faire ses personnages de premier plan d'une grandeur démesurée, alors que ses bateaux ressemblent à des jouets d'enfants. Ses défauts doivent être voulus et cherchés, et il n'en faut pas moins considérer M. Emile Wéry comme un artiste de valeur.

M. Masure recommence tous les ans, depuis

un quart de siècle, le même tableau, représentant une mer d'indigo, dont les vagues sont composées à l'aide d'un pointillé minutieux.

MM. Montenard et Olive ont toutes les audaces des coloristes intransigeants. Ils emploient des tons criards et violents pour reproduire la nature du midi. Un critique disait : « Un Montenard attire, intéresse, dix vous lassent ». On pourrait ajouter que les tableaux de M. Olive exaspèrent. Il n'hésitera pas à peindre une mer bleue ou verte baignant un rocher jaune ou blanc. M. Guillaume Roger se sert également de tons tapageurs, et ses marines ne laissent aucune impression de la mer.

M. Charles Cottet cherche dans ses tableaux une symphonie de couleurs. Il représente des mers blanches, pâles, vertes, soufre, orageuses et nocturnes, des soleils levants, des clartés de lune, etc., etc. Son œuvre nous donne une sensation qui n'est pas celle de la nature. Il a beaucoup de talent et a déjà fait école. Mais ses procédés d'exécution nous déconcertent. Sa facture paraît lourde et monotone. Il travaille généralement dans le noir profond ;

ses ports sont moroses, ses navires errent comme des ombres sur des mers d'encre, ses personnages, qui ne manquent pas de caractère, vivent dans les ténèbres. Toute la gamme des noirs s'épand dans son œuvre. C'est un « nocturnien » comme l'américain Whistler.

M. André Dauchez a moins de talent, mais il peint tout aussi noir des paysages marins. M. Richon-Brunet voit la mer en bleu foncé. M. Remond se sert de tons gris et jaunes pâles, pour rendre la limpidité des eaux ; ses tableaux doivent être regardés de loin. M. L. Timmermans emploie des couleurs d'impressionnistes. M. Charles Jousset cherche en vain, dans ses marines, l'originalité. M. Ruellan retrouve devant la mer bretonne les nuances de M. Cottet.

Nous revoyons la lumière avec les jolies mers de M. Stengelin, dont les flots viennent mourir doucement sur la grève. Il les anime par des bateaux de pêche et les colore parfois des lueurs d'un soleil couchant.

M. Alfred Guillou peint volontiers la mer qu'il rend avec une grande sincérité. Elle

sert de décor à ses compositions dramatiques. Son œuvre principale, l'*Arrivée du Pardon de Notre-Dame d'Auray,* nous montre un bel effet de mer, éclairée par les reflets rouges du crépuscule. Ce tableau se trouve au musée du Luxembourg.

Signalons les marines de M. C. Lizé, qui représentent des plages, des marées, des tempêtes, et celles de M. G.-H. Colin, qui reproduisent la mer grise des pays basques.

LES VÉNITIENS

Venise a séduit un grand nombre d'artistes, non seulement par le pittoresque de ses monuments, la poésie de son architecture, mais aussi par les jolies couleurs du ciel et de la mer, qui sont, dans ces contrées, d'une pureté admirable. Léopold Robert était ravi de ce beau ciel doré, de la mer bleue, pleine d'harmonie, de l'éclat de la lumière, de la netteté des silhouettes, de la force et de la finesse des tons, et il nous en a donné la sensation dans son tableau des *Pêcheurs de l'Adriatique.*

Les peintres Vénitiens Canaletto et Guardi, les anglais Turner, Bonington, Wyld, les français Corot, Fromentin, Joyant, surnommé le Canaletto français, ont laissé des vues de Venise très exactes. M. Félix Ziem a peint une Venise empourprée loin de la réalité ; il s'est plutôt inspiré des maîtres vénitiens que de la nature. Il a eu un imitateur, Duvieux, élève de Decamps et de Marilhat, qui a peint Venise dans les mêmes tons.

M. Iwil, qui a représenté des vues claires et lumineuses de Dordrecht et de Dinard, nous montre dans ses tableaux une Venise un peu pâle, mais jolie, remplie d'une douce lumière. Celle de M. Eugène Boudin est plus colorée, mais le dessin paraît hésitant et la couleur papillotante. MM. Gaucherel, Jacques Guiaud, Charles Busson, Etienne Rosier, Alexandre Crauk, etc., etc., ont laissé d'agréables vues de Venise. Celles de M. Maurice Bompard sont peintes avec des tons violents.

LES PAYSAGISTES

Il est rare qu'un paysagiste, se trouvant sur une plage, n'ait pas essayé de représenter la mer. Cela paraît facile. On commence par des marées basses ou hautes, des calmes plats, mais on s'aperçoit bientôt que l'entreprise est moins aisée qu'on ne le supposait. Comment rendre sur la toile cette mer éblouissante de lumière et de couleur, ce ciel d'un bleu implacable et puis tout à coup chargé de nuages aux formes fantastiques? Pas une heure semblable à la précédente. Beaucoup abandonnent la partie après de malheureux essais. Comme nous l'avons dit plusieurs fois, dans le cours de cet ouvrage, pour peindre la mer, il faut vivre constamment avec elle. Ce n'est pas en passant quelques mois dans une station balnéaire qu'on devient peintre de marines.

La Bretagne, la Normandie et la Provence sont les contrées les plus recherchées des artistes, le nord, à cause de la mélancolie de ses paysages ; le midi, de l'intensité de ses

tons, le joyeux éclat de ses couleurs. M. Antoine Guillemet a admirablement saisi les côtés pittoresques des plages normandes. Ses vues de Villerville, de Saint-Waast-La-Hougue, sont excellentes par leur facture, la limpidité de l'atmosphère, la jolie couleur du ciel. M. A. Thiollet est moins heureux dans la représentation des mêmes plages de Villerville. M. Eugène Ciceri a peint des falaises bien éclairées, M. C.-A. Porcher, des mers normandes, M. Blayn, des vues d'Etretat et de Villerville, M. de Dramard cette jolie côte de Dives, d'où Guillaume le Conquérant s'embarqua pour faire la conquête de l'Angleterre, Edmond Yon, des plages normandes d'une touche simple et large. Cet artiste nous montre des bouts de mer près de paysages verdoyants. Karl Daubigny, élève de son père, a laissé des marines représentant des vues de Bretagne et de Normandie.

Les mers de Bretagne ont heureusement inspiré M. Gaston de Latenay, qui en rend avec justesse les tons délicats. Ses vues de Concarneau sont agréables. Les paysages marins de M. Paul Liot et de M. Victor Binet

nous paraissent d'une tonalité un peu grise, ceux de M. Paul Mathey nous semblent plus colorés. M. Edmond Borchard a des effets de mer bien observés. *Son coup de collier* de l'exposition universelle de 1900 était remarquable. Certaines mers sauvages de M. Emmanuel Damoye, d'une facture un peu rude, ne manquent pas de pittoresque. Signalons les vues de Lorient, de M. Corroller, celle de Dieppe, de M. Guilmard, les mers de Bretagne, de MM. Louis Demont, Deyrolle, Vergez, Dardoize, Henry Daudet, Paul Le Comte, Bernard Eymieu, Joseph Noël, Maufra, R.-A. Ulmann, F.-P. Wagner, Henri Guérard.

La Provence a attiré, surtout depuis plusieurs années que l'impressionisme est à la mode, un grand nombre d'artistes, qui trouvent dans l'éclat de son ciel et la couleur de ses eaux de quoi satisfaire leur goût pour les tons violents et, à ce point de vue, la Méditerranée offre aux peintres un réel attrait. Elle a inspiré les jolies marines de MM. Jacques Camoreyt, L. Lecamus, G. Bellière, Tanzi, Sébilleau, qui a peint des vues du golfe Juan et d'Antibes. Plusieurs artistes, MM. V.-L.

Coste, Alfred Casile, E. Cornellier, se sont attachés au port de Marseille, qu'ils ont peint sous différents aspects. M. Luc-Raphael Ponson a reproduit la Méditerranée par tous les temps, calmes, coups de mistral, plages, etc., etc. Il montre une grande connaissance de la mer. M. J.-A. Muenier a représenté des vues de Villefranche, avec des effets de crépuscule et de nuit. Mentionnons aussi les mers d'Italie et de Grèce, de M. de Curzon, qui en a rendu la beauté toute hellénique.

La côte ouest, qui s'étend de Saint-Nazaire à Biarritz, avec ses plages basses et sablonneuses, ses ports rentrés dans les fleuves, a tenté fort peu d'artistes. M. E. Baillet a peint deux excellentes vues du port de la Rochelle, M. A. Baudit, le port de Bordeaux, M. Louis de Portal, des dunes et l'entrée d'un trois-mâts dans la Gironde. M. Louis Scott, des haleurs des Sables-d'Olonne, qui indiquent un talent plein d'observation, M. Didier-Pouget, quelques marées basses, prises dans le golfe de Gascogne, MM. Gradis et R. Brun des vues de Bordeaux et d'Arcachon.

LES ORIENTALISTES

L'extension de notre domaine colonial a donné naissance à un genre que nous pourrions appeler la peinture de marine coloniale, parce qu'elle représente différents sites de nos possessions lointaines où la mer tient une large place. Nous grouperons sous le titre d'Orientalistes les artistes qui les reproduisent, car ils nous montrent généralement dans leurs œuvres des pays d'Orient.

L'Algérie paraît avoir assez mal inspiré nos artistes contemporains. Les Fromentin, les Guillaumet et même Benjamin Constant nous ont fait connaître une Algérie qui ressemble peu à celle que nous voyons dans les tableaux de MM. Henri Havet, Jean Chudant, Henry Paillard, Gabriel Rigolot, Albert Lebourg, Jules Meunier et Albert Besnard. Ceux-ci nous laissent une impression assez fausse de cette admirable contrée. Rien n'est plus large, plus hardi que les paysages de la côte algérienne. Les tons y sont d'une franchise surprenante, le soleil envahit tout

et donne au ciel et à la mer un charme vraiment féérique. Pourquoi la peindre triste et sombre comme un pays du Nord ? Avec quels yeux ces artistes regardent-ils la nature ? De quelles couleurs se servent-ils ? M. Auguste Girardot paraît avoir échappé à la contagion.

M. Louis Dumoulin a représenté dans des dioramas de jolies vues de Cochinchine et de l'Annam. Le *Port de Mytho,* sur le fleuve Mé-Kong, est remarquable par sa belle perspective, son animation. La *baie d'Along,* au Tonkin, éclairée par les feux d'un soleil couchant, produisait grand effet. Ces dioramas se trouvaient à l'Exposition universelle dans le sous-sol de la pagode du Pnom.

M. Paul Buffet, un artiste de grand talent, a rapporté de son voyage d'Abyssinie des vues de Djibouti, d'Obock, de Tjourah, etc., d'une belle couleur.

M. Paul Merwart a peint des pêcheurs de perles aux îles Touamotou (îles sous le vent), avec un joli effet de mer bleue. On doit aussi à cet artiste des vues du Sénégal : Dakar, Corée, Podon, Carabane.

M. Alphonse Marsac a reproduit, dans une note plus sombre, un diorama de Mayotte et des Grandes Comores, et M. Gaston Roullet, celui de Saint-Pierre et Miquelon, où la mer s'étend au loin dans une belle perspective. Cet artiste a aussi peint plusieurs marines dans des tons un peu durs.

LES GENS DE MER

L'homme de mer nous apparaissait, dans l'ancienne peinture de marine, à l'état de silhouette ; les artistes modernes lui ont fait une large place dans leurs tableaux. Ils nous l'ont montré dans son existence robuste et fière, pêchant, ramant, se laissant doucement bercer par la vague ou luttant avec les éléments, toujours épris de cette mer qu'il adore quoiqu'elle soit parfois cruelle pour lui et les siens, méprisant cette terre stupidement immobile qui ne lui apporte que désenchantement. La plupart des peintres qui reproduisent le marin d'après nature, ont tort de le représenter quand il se trouve à terre. Ils ne nous donnent plus alors le

véritable homme de mer. Pour le rendre tel qu'il est, il faut aller avec lui sur l'eau, passer de longues heures à le regarder et à l'étudier dans son existence quotidienne; débarqué il est tout différent. Son élément lui manquant, il ne semble plus qu'un modèle comme un autre qui varie par le costume et une certaine gaucherie dans ses allures.

La compagne de ce brave homme est plus facile à peindre. Sa vie faite de misère, de résignation et d'anxiété, se passe à terre. On la voit constamment sur le rivage interrogeant l'horizon, guettant le navire qui ne vient pas. Si un orage s'élève tout à coup, la voilà dans les transes, car son mari est en mer. On l'aperçoit parfois sur la grève, ayant de l'eau jusqu'aux genoux, pêchant, ramassant des coquillages, poussant un bateau, virant au cabestan, s'occupant des travaux les plus durs, mais toujours fière et hautaine, dans sa carrure solide, sa taille élevée. La mer poétise ses haillons et sa misère. C'est bien ainsi que Vollon l'a représentée dans la *Femme du Pollet*. Elle passe pieds nus, sur la grève, indifférente et superbe, dans ses guenilles.

Auguste Feyen-Perrin (1829-1888) l'idéalise, il la voit à travers son imagination d'artiste, dans un cadre merveilleux. Sa *Vanneuse* qui jette au vent la poussière d'or des graines et dont la silhouette se profile sur l'horizon bleu, est une œuvre exquise.

Sa *Cancalaise à la source,* une grande belle femme aux yeux rêveurs, au visage réfléchi, debout près d'une roche d'où coule une eau pure et claire, avec une échappée de mer derrière elle, forme un tableau gracieux et charmant, composé sur ces vers d'Armand Sylvestre :

> Son rêve se mêlant au double bruit des eaux
> De la source voisine et de la mer lointaine,
> Tour à tour, elle entend dans la vague incertaine,
> La voix des chers absents partis sur les vaisseaux,
> Et plus près, dans les flots d'argent de la fontaine,
> La chanson des enfants restés dans les berceaux !

Citons encore de cet artiste la *Grève,* les *Femmes de l'île de Batz,* l'*Enfance du mousse,* le *Retour de la pêche aux huîtres,* qui appartient au musée du Luxembourg.

Ulysse Butin (1838-1883) ne s'est révélé que tardivement peintre de marines. Ses

premiers tableaux en ce genre, *Les Moulières de Villerville* et l'*Attente* firent sensation et indiquèrent à l'artiste son véritable chemin. Il ne chercha pas comme Feyen-Perrin à idéaliser ses modèles, il peignit des femmes aux formes épaisses, à la démarche lourde, telles qu'on les voit, dans le *Cabestan,* tirant à la côte un bateau que la mer va emporter ; dans la *Godilleuse,* si fièrement campée sur sa barque. Il paraît simple et touchant dans l'*Enterrement* et l'*Ex-voto*. Cette dernière toile traduit fidèlement la piété restée, malgré tout, dans le cœur des marins. En tête du cortège paraît la femme portant le petit bateau à voiles qui sera déposé dans l'église. Elle est suivie du mari tenant le dernier né dans ses bras, des hommes de l'équipage et du mousse avec un bouquet de fleurs destiné à la madone, et, dans le fond, on aperçoit la mer qui sert de cadre à cette scène. Signalons le *Départ,* la *Mise à l'eau d'une barque,* un des derniers tableaux de l'artiste. Toutes les œuvres d'Ulysse Butin dénotent une observation exacte du marin.

Renouf (1845-1894) appartient à ce groupe

d'artistes convaincus qui ne peuvent regarder la mer sans émotion. Ils songent tout de suite aux infortunés qui vivent avec elle, aux drames qu'elle provoque par ses fureurs. *La Veuve de l'île de Sein* nous montre une pauvre femme en vêtements de deuil, accompagnée de son fils. Ils sont agenouillés sur une pierre tombale et prient pour le mort. Derrière le groupe, on voit la mer dont le murmure accompagne leur prière. La figure de la veuve exprime le recueillement et la piété sincère, tandis que le visage de l'enfant marque l'insouciance de son âge. Lui aussi ira sur cette mer qui lui a enlevé son père ; il n'a contre elle ni haine ni colère, et ces vers de Richepin viennent à la pensée :

> ... Vois-tu quoi que fasse la vague,
> C'est le nom du Seigneur qu'elle chante en passant.
> Et quiconque l'insulte, insulte au Tout-Puissant.
> Que par elle on prospère ou bien que l'on pâtisse,
> Nul n'a le droit de mettre en doute sa justice.
> Tout en pleurant ceux-là que prend le gouffre amer,
> Ne dis jamais du mal de Dieu ni de la mer (1).

Le *Coup de main* représente un matelot à la physionomie franche et ouverte, ramant

(1) *Le Flibustier*, comédie en trois actes.

et se faisant aider par une petite fille de sept à huit ans. Les deux figures sont peintes avec vigueur. *Après un coup de vent, Ile de Sein* retrace une scène de la vie de pêcheur rendue avec une grande vérité. *Le Pilote,* allant par un mauvais temps porter secours à un navire en détresse, indique que Renouf savait peindre la grosse mer. Ce tableau, exposé au salon de 1883, fit sensation.

M. F. Tattegrain, artiste de grand talent, reproduit surtout des drames de la vie maritime. Il associe largement la mer aux épisodes qu'il représente, et elle tient une grande place dans ses œuvres. Une scène de sauvetage sera pour lui l'occasion de peindre une tempête. Il faut voir dans le *Débarquement des Vérotiers* une marée basse ; l'*Epave,* cadavre dont les oiseaux de proie se disputent la chair est un effet de pleine mer. L'artiste sait toujours nous intéresser aux scènes qu'il reproduit, et le décor ne nous fait pas oublier le sujet. Il y a chez M. Tattegrain un penseur et un philosophe qui retiennent l'attention. Regardez la *Femme aux épaves,* courbée sous le poids d'un fardeau qu'elle vient de ramasser

sur le rivage : mâts brisés, avirons, morceaux de voile, lanterne, débris de toutes sortes, elle paraît sur le point de succomber sous le faix. Tout en elle indique la dure condition des femmes de la mer. Les *Deuillants à Etaples* nous montrent la piété touchante des marins pour les morts. Rien n'est plus émouvant que ce mousse et ces deux pauvres femmes dont l'une porte une croix d'enterrement, dans l'eau jusqu'à mi-jambes, allant au-devant des matelots qui ramènent le corps d'un noyé. La composition et l'exécution de cette toile font grand honneur à l'artiste.

M. A. P. E. Morlon peint surtout des scènes de sauvetage, des braves gens allant, au risque de leur vie, par des mers démontées, porter secours à des navires en détresse. *Sauvés, Naufragés et sauveteurs,* la *Lutte pour la vie,* le *Devoir et ses victimes,* etc., révèlent chez l'artiste de réelles qualités d'observation. Ses mers furieuses sont largement traitées.

M. Haquette s'attache aux déshérités de la mer qu'il représente dans leur vie familière et rude. Il nous montre des femmes anxieuses attendant l'arrivée de leurs maris, de pauvres

mousses perdus au milieu des solitudes de l'océan, des pilotes allant par un mauvais temps vers les navires qu'ils doivent conduire au port. Il donne à toutes ces physionomies beaucoup de relief et de vigueur.

M. Paul Billet a reproduit avec talent des femmes de la mer. Ses *Pêcheuses de crevettes,* couchées sur la falaise et attendant la marée basse, révèlent un observateur consciencieux.

Eugène Feyen, élève de Paul Delaroche, après quelques essais de grande peinture, s'est adonné à un genre où il réussit merveilleusement. Il peint, dans des tons harmonieux et argentés, de jolies pêcheuses cancalaises vaquant à de multiples occupations. Celles de M. Beyle ne sont pas moins séduisantes. Son *Sauvetage à Dieppe* indique les ressources de son talent. Il a représenté dans ce tableau, avec une grande vérité, la mer par un temps de tempête, avec des femmes, des enfants, des matelots regardant les signaux d'un navire en détresse. MM. Alfred Guillou et Dayrolles ont peint des pêcheurs bretons de Concarneau, Ac. de Marinitsch, des islandais. M. Maroniez, des marins mélancoliques et

rêveurs, Mme Demont-Breton, des types de pêcheurs et de pêcheuses, avec des mers très colorées. Les matelots de M. Henri Ravaut ne manquent pas de naturel, ni ceux de M. Jean-Pierre Laurens, qu'on a peine à distinguer au milieu d'une atmosphère triste et sombre. M. Charles Meissonier les reproduit à la manœuvre, dans un milieu plus clair, sur l'arrière d'un vaisseau dont nous n'apercevons que la moitié, ce qui donne un aspect bizarre à ses compositions.

PEINTRES DE GENRE

Des artistes ont peint accidentellement la mer, et quelques-uns l'ont fait avec talent. M. Albert-Pierre Dawant, peintre de genre et d'histoire, a représenté, dans une scène de sauvetage, un bel effet de mer tourmentée. Une autre toile de cet artiste reproduit la mort de du Couëdic, commandant de la *Surveillante* (1779), composition historique plutôt qu'une marine, quoiqu'on aperçoive dans le fond un bout de mer et des navires.

M. Hippolyte Lucas, peintre de portraits, a

placé dans l'*Apercevance* un groupe de femmes au bord d'une mer grise et bouleversée. Accroupies le long d'une barrière, l'une d'elles tourne ses regards suppliants vers le calvaire. Cette dramatique composition rappelle une croyance de Bretagne et de Normandie prédisant que si un marin est en péril de mort imminent, un de ses plus proches parents voit soudain une lueur mystérieuse nommée l'*apercevance*.

M. Romain Thirion a représenté plusieurs fois la mer dans ses tableaux. Son œuvre principale, *Les barques ne rentrent pas*, montre des femmes, agenouillées au pied de la croix, priant avec ferveur, tandis que l'une d'elles, debout, regarde avec anxiété l'horizon. C'est la nuit. Une lanterne éclaire de sa pâle lueur cette scène émouvante.

Il en est de même de M. Alexandre Chigot, qui a rendu un bel effet de mer agitée au soleil couchant dans son tableau *Perdus au large*. Nous apercevons des naufragés dans une barque, en proie aux tortures de la faim et du désespoir. Sa *Prière du soir en mer* produit une impression profonde.

La mer entre dans la plupart des compositions de M. Ary Renan. Il peint surtout les mers bleues de Bretagne et de Grèce. Un monde étrange, bizarre, fantastique, s'ébat sur ses plages ensoleillées. Il est à la fois philosophe, historien et surtout Breton ; l'idéalisme de la race revit dans ses œuvres. Citons parmi les principales : l'*Oratoire de Saint-Guirec, Scylla, Phalène,* l'*Epave.* Dans cette dernière toile, nous voyons un crâne humain que la tempête a roulé sur le sable et qu'une femme touche de son pied pour nous indiquer le néant des choses humaines.

M. Alphonse Moutte pourrait être considéré comme un vrai peintre de marines, car il a fait dans ses tableaux une large place à la mer, surtout à la mer de Provence, qu'il peint avec des tons vigoureux. M. Roger Jourdain a fait quelques marines exécutées avec une grande sincérité. M. Carolus Duran a peint un bel effet de mer dans son beau portrait de Mlle Croizette à cheval. Duez a représenté plusieurs fois la mer dans une note toute moderne, vigoureuse et colorée.

M. Antoine Vollon (1833-1901), a laissé des

marines qui sont loin de valoir ses natures mortes.

Signalons aussi les bateaux échoués de Mme Caroline Espinet, les plages de MM. François Gautier et E. Canet, les marées basses de M. Félix Vallois, les vues de Saint-Malo de M. Villain, les jolies vues de Hollande de M. Zuber, les pêcheuses de M. Givry, les œuvres de MM. Chagot, Grandsire, Chéron, Bacon, Bellet du Poisat, L.-L. Bill, de la Pinelay, P.-G. Dieterle, C. Martel, D. Koechlin, Adolphe Rousse, Gabrielle Morin, E.-C. Tronel, qui se révèle de jour en jour un vrai peintre de marines, de M. E.-V. Berthélemy, élève de son père, qui a exposé de jolies marines, de M. Allongé, meilleur dessinateur que coloriste. M. Gustave Bourgain qui a représenté quelques scènes de la vie de bord.

Nous voyons encore la mer dans quelques compositions symboliques ou mythologiques, mer conventionnelle, généralement bleue, peinte pour faire ressortir la blancheur nacrée des beaux corps de sirènes et de naïades qui s'ébattent au milieu des vagues frangées d'écume. Citons l'*Enlèvement de l'amour par*

les Sirènes, les *Sirènes s'amusent, Sirènes vaincues par l'amour,* de M. A. Lalire, le *Triomphe d'Amphitrite,* de M. Simonidy, l'*Amour au bain*, de M. E. Krug, *Sous la vague,* de M. N. A. Laurens, *Fuyant la vague*, de M. H.-E. Delacroix, le *Triomphe de la Sirène,* de M. Wertheimer, la *Grande Vague,* de M. Georges Clairin. La *Légende de Kerdeck,* de M. Fernand Le Quesne, etc., etc.

Le yachting n'a guère tenté les peintres de marines ; il n'a été pour certains artistes qu'un prétexte à peindre des mondaines se livrant aux douceurs de la navigation de plaisance. M. Van Beers a mis ce genre à la mode avec *le yacht la Sirène* qui est un tableau médiocre en même temps qu'une mauvaise marine. Il a représenté une jeune fille coquettement vêtue, descendant l'escalier d'une jetée, aidée par un officier. M. H. Gervex et M. J. Stewart ont peint des scènes de yachting qui ne donnent aucune impression de la mer. Cependant le yachting a ce grand avantage de présenter aux peintres de marines des types achevés de navires. On pourra s'en convaincre en exami-

nant le joli modèle de *l'Eros* que M. le baron Arthur de Rothschild a offert au musée de marine du Louvre. On admirera la beauté de la forme, l'élégance des lignes, la légèreté de la mâture, etc., etc. Il est regrettable que le musée de marine du Louvre ne renferme pas plusieurs spécimens de ce genre.

La saison des bains de mer est une occasion pour quelques artistes de peindre des plages mondaines, avec des groupes de jolies baigneuses. M. John Lewis a représenté la plage de Dinard, M. Morlon celle de Cancale, M. A. Weisz une plage de Bretagne et de Normandie par un temps sombre et pluvieux. Dans le même genre, nous voyons d'agréables compositions de M. J. Scalbert, d'Henry Bacon, d'Albert Aublet, de Fried Stahl, etc., où la baigneuse est tout, le ciel et la mer ne sont qu'un décor.

Nos expositions universelles ont donné naissance à des panoramas représentant des scènes de navigation, des escadres, des ports exécutés par des artistes de talent tels que MM. Poilpot, Dumoulin et Hugo d'Alesi. Ces grandes com-

positions nous laissent une impression assez exacte de la mer ; la façon dont elles sont éclairées, ajoute encore à l'effet. Mesdag a peint un panorama de Schéveningue qui est tout à fait remarquable.

CHAPITRE VI

LES AQUARELLISTES

L'aquarelle se prête merveilleusement à rendre les tons de la mer et du ciel. Elle permet aussi de noter rapidement des impressions fugitives et légères. C'est en somme un dessin en couleur. La plupart des artistes célèbres ont fait de l'aquarelle, et quelques-uns y excellèrent. Les peintres anglais surtout lui donnèrent une franchise et une solidité qui n'excluent pas une certaine grâce. Turner et Bonington produisirent en ce genre des œuvres remarquables. Celui-ci se distingue par une habileté et une finesse surprenantes, celui-là

est considéré comme un des plus grands aquarellistes de son temps. « On peut discuter son mérite comme peintre à l'huile, dit un de ses biographes (1), mais on ne discute pas l'extrême *maestria* avec laquelle il s'exprimait sur le papier au moyen de lavis, ayant en main toutes les ressources connues dans cet art, et peut-être quelques secrets qui lui appartenaient en propre, se trouvant ainsi par le caractère de son génie naturellement porté vers l'aquarelle, qui répondait également à la rapidité de son invention et à la délicatesse de ses perceptions ».

Les peintres de marines russes Alexis Bogoluboff, Basile Ignatzine, Bogdonoff, Verestchagin, Grisentko, ont peint en ce genre des œuvres charmantes.

Le hollandais Henri de Haas (1832-1895) a laissé de belles aquarelles, représentant des vues des côtes de France et d'Angleterre. Il est mort en Amérique, où il passa presque toute sa vie. On lui doit aussi quelques tableaux représentant des tempêtes et des naufrages.

(1) *Turner*, par Ph. Gil Hamerton.

En France, Gudin, Isabey, Morel-Fatio, Courdouan, Barry, Vernier, Ziem, Rosier, Jules Jacquemart, etc., etc., peignirent à l'aquarelle de jolies marines, moins vigoureuses que celles des Anglais, mais dans lesquelles on trouve cependant de la légèreté et du charme. Un des premiers artistes français qui se soit servi de l'aquarelle, Louis Francia (1772-1839), né à Calais, alla étudier ce genre en Angleterre, et il ne tarda pas à conquérir certaine réputation. La société des aquarellistes de Londres l'élut son secrétaire. En 1817, il rentra à Calais, s'établit comme professeur et forma de nombreux élèves, parmi lesquels se trouvait Bonington. Il a peint des aquarelles d'un ton juste et harmonieux. A la fin de sa vie, il a exposé quelques tableaux de marines.

Auguste Delacroix (1812-1868), né à Boulogne-sur-Mer, a peint de nombreuses marines, mais il est plus célèbre par ses aquarelles, dans lesquelles il a su rendre avec talent les nuances et les colorations de la mer. Elles sont très recherchées des amateurs. Les principales sont : *Pêcheuses de crevettes*,

l'*Embarquement*, la *Tempête*, etc., etc. Paralysé du bras droit, A. Delacroix a exécuté ses dernières œuvres de la main gauche.

Adolphe Rouergue a exposé des marines, des vues de Venise, de Dunkerque, et Paul Huet, des sites de Nice et de la côte de Hollande, d'un sentiment très poétique.

François Roux (1811-1882), né à Marseille, a laissé des aquarelles représentant des navires remarquables par leur rigoureuse exactitude. L'amiral Edmond Paris disait que « cette collection, si complète et assurément unique, transmettait à la postérité la physionomie des navires qu'elle contient mieux que beaucoup de tableaux à effet, mais inexacts ». Elle se trouve au musée de marine du Louvre.

La baronne Charlotte Nathaniel de Rothschild (1825-1899) était une véritable artiste par le goût et le talent. Elle a peint des vues de Hollande dans lesquelles le ciel et les eaux sont traités avec une légèreté merveilleuse. Ses paysages de Provence et d'Italie sont des morceaux superbes, d'une belle couleur et d'une exécution très franche. Elle voyait la nature avec une âme d'artiste et, traversant

un pays, elle en saisissait les côtés pittoresques et charmants. Le *Canal de Venise,* par exemple, paraît à ce point de vue une œuvre exquise. Mme de Rothschild ne nous montre ni la Piazetta, ni les palais du grand Canal, ni les ponts des Soupirs ou du Rialto, elle représente un coin retiré de la cité, avec de vieux murs et des masures se mirant dans les eaux tranquilles du Canal. Nous avons l'impression d'une Venise mystérieuse et ignorée.

MM. C.-A. Porcher, Gaston Roullet, Maurice Courant, Frédéric Montenard, Mme Ruth ont produit des marines très colorées. M. Bethune va du nord au midi, des bords de la Tamise au golfe de Naples et à Venise et il en a rapporté des œuvres d'un grand sentiment, dont il faut louer la limpidité de l'air, la transparence de l'eau. M. de Clermont fait preuve d'une grande finesse d'exécution. M. Lucien Gros se sert de couleurs jolies et harmonieuses. Son *Repos des sardinières* est remarquable. Des femmes, assises sur le parapet d'une jetée, tricotent et bavardent. Dans le fond, on aperçoit une mer vert pâle, sous un ciel clair, d'un bel effet.

M. Gustave Bourgain a composé un véritable tableau dans son *Combat du Vengeur*, mais les tons de l'aquarelle conviennent peu à une œuvre de ce genre. Signalons les jolies marines de M. Scheidecker.

Le pastel permet de saisir les nuances changeantes d'un paysage et quelques peintres de marines l'ont employé avec succès. Citons MM. Montenard, Iwil, Le Gout-Gérard, Nozal, Louis Minet, Jobert, Vincent Darasse, Mlle M. Arosa, dont la facture est toute moderne, Mlle Mésange, une impressioniste qui n'a pas le sentiment du plein air, M. Daniel Koechlin, M. Duez, qui a peint au pastel des marines d'une vérité surprenante.

CHAPITRE VII

LES DESSINATEURS

Les premiers artistes qui se sont occupés de la mer furent les miniaturistes du moyen âge, les illustrateurs de manuscrits, de livres de voyage, de cartes. La bibliothèque nationale de Paris possède des manuscrits ornés de miniatures représentant des vaisseaux, des ports de mer, dessinés avec beaucoup de soin et de précision par des artistes inconnus. Le plus curieux est celui de Jacques Devaulx, pilote du roi, datant de 1583, contenant « plusieurs règles pratiques segrez et renseignements très necessaires pour bien seurement naviguer par

le monde ». Il est orné de miniatures d'une jolie couleur, reproduisant la mer et des vaisseaux dessinés avec une grande exactitude. M. Jal, dans son *Glossaire nautique*, et l'amiral Paris, dans son *Musée de marine du Louvre*, citent cet ouvrage comme très important pour l'histoire de l'art naval.

On montre à la bibliothèque de Grenoble un manuscrit du XVIe siècle où se trouve une jolie miniature représentant des vaisseaux d'or, aux voiles blanches, au haut des mâts, qui sont aussi d'or, flottent des banderoles rouges. Ces navires voguent sur une mer bleue. M. J. Porgès possède une collection de peintures émaillées reproduisant des sujets de l'*Eneide*. Nous y voyons quelques marines, naïvement dessinées, datant du commencement du XIVe siècle.

Un grand nombre d'ouvrages contiennent des plans de villes maritimes et, sur la mer qui les entourent, voguent des navires bien dessinés. Quelques cartes géographiques représentent des mers sillonnées de vaisseaux. Ce sont là de simples essais de peinture de marine.

Les premiers dessins de marines de peintres français nous viennent de Claude Lorrain. On les trouve dans les principaux musées de l'Europe et principalement en Angleterre, au British Museum et dans les collections particulières : Devonshire, Heseltine, Fred Leighton, Malcolm de Poltalloch, Mitchell, Poynter, Roupell Salting, Seymour Haden et au château de Windsor, dans la bibliothèque royale. On en voit également à Dresde, à Munich, à l'Albertine de Vienne, au cabinet d'estampes de Pesth, aux Offices de Florence, dans le cabinet du Prince Rospigliosi, à Rome, aux musées de l'Ermitage de Saint-Pétersbourg et du Louvre.

La plupart de ces dessins sont des études pour des tableaux et des croquis pour le livre de Vérité dans lequel Claude Lorrain enregistrait soigneusement les œuvres qu'il vendait aux amateurs, afin de signaler de nombreuses imitations.

Ces dessins sont au crayon, à la mine de plomb, à la plume, au lavis, à l'encre de Chine, à la sépia, au bistre. Claude ne dédaignait pas quelquefois d'employer le pinceau. Par

l'usage du papier blanc, gris ou bleu, par un heureux mélange d'ocre rouge, de jaune, de bistre et d'encre de Chine, il donne à ses dessins une grande variété de tons colorés et chauds. Quelques-uns représentent des marines, des vues de côtes, des ports avec des effets de soleil couchant, scènes de naufrage, une tempête entièrement exécutée au crayon blanc sur papier bleu, *Port de mer au brouillard, Un vaisseau luttant contre l'orage, Deux barques en pleine mer,* très beau dessin à la plume, lavé de sépia, *Vieux port de Marseille.* Le cabinet des estampes de Dresde possède un *Petit port* au fusain. Dans la collection Albertine, de Vienne, nous signalerons un *Paysage au bord de la mer, Le Christ au bord de la mer avec saint Pierre et saint André.* Le musée du Louvre n'a que deux marines. A l'exposition des dessins des maîtres anciens de l'école des Beaux-Arts, en 1879, le duc d'Aumale a prêté un *Port de mer au coucher du soleil,* et M. Schneider, une marine, *Effet de soleil couchant,* tous les deux très beaux. Les meilleurs dessins de Claude Lorrain sont lavés au bistre. Ils

expriment tous ce profond sentiment de la nature qui est la qualité dominante de l'artiste. Il la voit toujours avec justesse, et il nous donne, comme dans ses tableaux, une impression douce et sereine de la mer.

Jacques Callot (1593-1635), dont l'œuvre originale et éminemment française révèle un artiste de génie, a laissé quelques marines, qui lui ont été commandées par le duc Cosme II de Médicis et par le roi Louis XIII. Elles ne peuvent être considérées comme les fleurs de son talent, mais elles suffisent pour que nous lui consacrions ici une place. Ce grand artiste devait fort peu aimer la mer. Il était attiré surtout par la vie folle des vagabonds et des chemineaux :

> Ces pauvres gens, pleins de bonaventures,
> Ne portent rien que des choses futures.

a-t-il dit, dans la légende d'un de ses dessins.

Sous sa main, le crayon se prête à mille fantaisies charmantes. Il est le peintre des misères humaines, des mendiants et des gueux, des soldats, des comédiens et des bourgeois. Cette foule grouillante, pittoresque, qu'il fait

défiler sous nos yeux, semble un croquis vivant, spirituel de la réalité. L'œuvre de Jacques Callot paraît comme un reflet de sa vie. Encore enfant, il fréquente les ateliers et apprend à dessiner. Un peintre lorrain, Bellangé, lui parle avec enthousiasme de l'Italie ; le jeune homme n'a plus qu'un désir qui l'obsède jour et nuit, d'aller au-delà des monts. Ses parents refusent de le laisser partir, il abandonne alors la maison paternelle. Il est sans argent, et n'a pour tout bagage que quelques nippes enveloppées dans un mouchoir qu'il porte au bout d'un bâton, mais il compte sur le hasard pour le tirer d'affaire. Il rencontre une troupe de bohémiens qui se dirige vers l'Italie ; on l'enrôle sur sa bonne mine, et il quitte ses compagnons lorsqu'il arrive à Florence. Ramené deux fois à Nancy, il obtint enfin de ses parents la permission si désirée de vivre en Italie et il retourne à Florence, où le grand-duc Cosme II de Médicis le charge d'illustrer un ouvrage destiné à célébrer la victoire des Florentins sur les Turcs. Il dessine des combats navals dont nous avons les gravures, où il représente

les galères du grand-duc de Toscane, combattant sous la conduite de Jacques Inghirami, amiral des chevaliers de saint Etienne, contre des vaisseaux turcs. Ces marines forment une suite de quatre compositions reproduisant l'*Attaque,* le *Combat, Suite du combat, La Prise.* Les différents épisodes de la bataille sont bien rendus. On en suit les péripéties avec intérêt, quoique l'artiste n'ait jamais navigué, il s'acquitte de sa tâche avec beaucoup d'habileté. Nous nous garderons bien de lui reprocher de n'avoir pas mis de pittoresque là où il était inutile. Seulement nous regrettons que Callot n'ait pas vécu sur mer et ne se soit pas mêlé à la vie des matelots d'alors ! Que de croquis curieux n'aurions-nous pas ? Il y a plusieurs états de chacune de ses pièces, elles paraissent toutes les quatre remarquables.

Callot avait dessiné d'autres combats navals de galères florentines avec des vaisseaux turcs, mais ils ont disparu. Mariette les avait vus dans l'œuvre de Beringhen. Il les décrit ainsi dans ses notes manuscrites :

« Deux pièces gravées à l'eau forte, à

Florence, de la même manière et apparemment dans le même temps que ces quatre pièces de bataille navale des galères du grand-duc contre des vaisseaux turcs, Callot n'y a mis ni son nom, ni aucune marque, mais elles n'en sont pas moins de lui et de son bien. »

Gersaint, dans son catalogue de Losangère, signale des marines dessinées et gravées par Callot, qu'on ne trouve plus aujourd'hui à la bibliothèque nationale de Paris.

L'artiste chargé par le roi Louis XIII de dessiner et de graver le siège de la Rochelle et de l'île de Ré, alla sur les lieux pour exécuter ce travail. Ce voyage, contesté par plusieurs auteurs, est affirmé par Félibien. Callot revint ensuite à Paris, en 1628, graver les dessins. Les erreurs de topographie qu'on pourrait relever, ne prouveraient rien contre ce déplacement, car il y a des détails d'une grande exactitude, et, dans une des bordures, se trouve un profil de la Rochelle qui ne peut avoir été dessiné que sur place.

Le siège de la Rochelle comporte six planches, de 56 sur 44, et dix fragments de bordure destinés à être réunis et à former un

cadre complet. Les dessins des bordures et de toutes les parties représentant les vaisseaux et la mer qui entoure les forts, sont de la main de Callot, les ornements, les portraits et les armoiries ne peuvent lui être attribués. Il y a dans ces dessins une profusion de navires sous voiles, en marche ou au repos, qui indiquent chez Callot un observateur attentif. L'artiste n'est pas un marin, et cependant il voit juste et bien les choses de la mer.

Le musée de marine du Louvre possède parmi ses dessins une marine de Callot.

Un autre grand artiste, Pierre Puget (1622-1694), peintre, sculpteur, architecte, décorateur de vaisseaux, a laissé de nombreux dessins de marines.

Par goût, Puget s'est fait sculpteur. Comme il veut être peintre, pendant son séjour à Rome, il entre dans l'atelier de Cortone. Quatre ans après, nous le trouvons à Marseille, où il excite la curiosité des officiers des vaisseaux du roi qui parlent de lui au duc de Brezé. Celui-ci le mande à Toulon, et Puget lui montre des esquisses, des croquis qui

enthousiasment le jeune amiral. Il lui commande un dessin « du plus beau vaisseau qu'il pût rêver ».

Il peint pour la reine Anne d'Autriche, alors surintendante de la navigation, un tableau représentant le vaisseau *La Reine* en mer, entouré de galères et de barques qui naviguent dans les mêmes eaux. L'œuvre a disparu, mais le dessin a été conservé et appartient à la famille Malcor, de Toulon.

L'intendant d'Infreville désire confier à Puget la direction artistique des travaux de l'arsenal. Il parle de lui à Colbert comme d'un sculpteur habile et d'un homme nécessaire. Colbert hésite devant les prétentions exagérées de l'artiste. Il finit par consentir, sur de nouvelles et pressantes sollicitations du duc de Beaufort.

Pendant son court séjour à l'arsenal, Puget dessine un grand nombre de marines. « Ce sont des pièces achevées, nous dit Bougerel (1). Dans ces dessins, on sent éclater sa fougue et son génie. Quel rêve ne fait-il pas, et qu'il

(1) *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de la Provence.*

réalise aussitôt sur le velin, de représenter de magnifiques vaisseaux, ornés et décorés de ses mains ? »

Nous retrouvons, en effet, dans les dessins de Puget, cette verve, cette fécondité d'imagination que nous admirons dans ses peintures et ses sculptures. Il y a chez lui un art de composition merveilleux. Il dessine à la plume, avec une sûreté et une fermeté inimitables, calmes et tempêtes, vaisseaux de haut bord et galères subtiles, ports de mer, rivages pittoresques, etc. Ses ciels et ses mers sont lavés d'encre de Chine, avec des blancs lumineux. Ses poupes de navires sont « ciselées » avec la netteté du burin. Le musée du Louvre possède six dessins représentant des marines. Deux vues du *Port de Toulon, Galères dans le port de Marseille, Vaisseaux et galères, Représentations de quelques vaisseaux*. On voit à la bibliothèque de l'Ecole de médecine de Montpellier une superbe *Tempête*. On trouve des dessins de marines de Puget dans des collections d'amateurs d'Aix, de Toulon et de Marseille. Celle de M. de Chennevières, qui en renfermait plu-

sieurs très beaux, a été dispersée après sa mort.

La bibliothèque nationale de Paris a d'intéressants dessins de Sbonski de Passebon, écuyer lieutenant d'une des galères du roy, gravés par Randon de Marseille, dédiés à Mgr Louis-Auguste de Bourbon. Ils reproduisent des navires dessinés avec la plus rigoureuse exactitude. Cette collection est sans date, mais l'auteur, dans sa dédicace, ayant fait allusion à la bataille de Fleurus et au combat de Leusen, auxquels avait pris part le duc de Bourbon, nous croyons qu'elle a été faite vers la fin du XVIIe siècle.

Nous signalerons également à la même bibliothèque une intéressante série de dessins gravés de Gueroult du Pas, inspecteur des Ponts et Chaussées, qui a navigué, nous dit-il dans la préface. « J'ai pris soin de les (navires) dessiner pendant les voyages que j'ai faits, et j'espère qu'il (ce recueil) sera utile aux navigateurs ». Gueroult du Pas nous présente une collection de navires finement dessinés et gravés : bateaux de pêche et de transport, galères, galiotes, brulôts, vaisseaux

genre caravelle, flibots, terreneuviers, brigantins, grands vaisseaux, hauts de l'arrière, pour les voyages, ports de mer, navires à la cape, combats navals, tempêtes, naufrages, etc. Ces dessins révèlent une main très experte. Ils sont dédiés à M. Girardin de Vauvré, intendant de la marine et des fortifications de Provence, et à M. de Vanolles, grand audiencier de France et trésorier général de la marine. Ils portent la date de 1709. Il y en a 44.

J. Rigaud, dessinateur fin et correct, a laissé deux suites, de six planches chacune, l'une intitulée *Marines,* où sont reproduits divers sujets de galères présentés à Mgr le Chevalier d'Orléans, grand prieur et général des galères de France, et l'autre, *Marines et suite de galères,* où l'on voit des sujets de vaisseaux offerts à M. Phélippeaux.

Citons aussi Randon et Jean Jouve qui on dessiné de nombreuses marines.

Nous trouvons à la bibliothèque nationale, dans la collection Hennin, plusieurs dessins représentant des combats navals.

Au commencement du XVIIIe siècle vivait

à Brest un hôtelier, appelé Ozanne, qui avait été autrefois attaché comme cuisinier à la maison du capitaine de vaisseau Roquefeuil. Il eut cinq enfants, deux garçons et trois filles, dont quatre se consacrèrent à l'art du dessin et de la gravure.

L'aîné, le plus célèbre, Nicolas Ozanne, vint au monde le 12 janvier 1728. Il montra dès son enfance les meilleures dispositions pour le dessin. A dix ans, il suit les cours de Roblin, maître à dessiner de MM. les gardes du pavillon amiral et de la marine. A quatorze ans, on le nomme dessinateur, aux appointements de trente livres par mois. L'intendant de la marine, qui a remarqué le talent naissant du jeune homme, veut l'attacher à la marine. Son maître Roblin meurt, Nicolas Ozanne le remplace comme premier dessinateur du pavillon, aux appointements de 800 livres, somme à peine suffisante pour lui permettre de vivre lui et les siens. Son père étant mort depuis quatre ans, ce jeune homme reste le seul soutien d'une mère, de trois sœurs et d'un frère à peine âgé de neuf ans. Nicolas paraît alors homme de caractère

et d'énergie, il ne perd pas son temps en lamentations. La sœur aînée s'occupera du ménage, les deux sœurs cadettes, Jeanne-Marie et Marie-Françoise, apprendront à graver, et le jeune Pierre dessinera. Tout ce petit monde travaille avec courage, sous la direction du frère aîné. Comme ils n'ont pas d'argent pour acheter du cuivre tout préparé pour la gravure, ils le prennent brut chez les chaudronniers et le transforment pour graver.

En 1751, Nicolas Ozanne est appelé par le ministre de la marine, M. de Bouillé, à Paris, pour dessiner les vaisseaux des vues du Havre, à l'occasion du voyage de Louis XV dans ce port, en 1747. Il revient ensuite à Brest reprendre la direction de l'école de dessin.

Le ministre, qui a distingué Nicolas Ozanne, l'autorise à accompagner Joseph Vernet dans les ports de mer que celui-ci est chargé de peindre. Puis N. Ozanne se rend à Toulon pour exécuter des dessins représentant l'escadre du marquis de la Galissonnière. A son retour, en 1777, il entre au dépôt des cartes, plans et journaux de la navigation à Paris. Il profite

de son séjour dans la capitale pour prendre des leçons de Boucher et de Natoire. Ces maîtres lui enseignent à manier le pinceau, mais ce n'est pas son affaire ; la plume et le crayon lui conviennent mieux.

M. de Marigny le nomme constructeur des chaloupes et des gondoles du canal de Versailles, et lui confie l'instruction maritime du duc de Bourgogne, frère aîné de Louis XVI. Quelques années plus tard, il sera chargé de celle du Dauphin Louis XVI et de ses deux frères, trois futurs rois.

Nicolas Ozanne, attaché au bureau des ingénieurs géographes de la guerre, fait les plans de la corvette l'*Aurore* et en surveille la construction. Il visite avec ce navire les côtes de Flandre et de Hollande, et en rapporte une riche collection de croquis. Il dessine la campagne de Duguay-Trouin, suite de 23 feuilles in-folio que sa sœur et son beau-frère Le Gouaz graveront. Il commence ensuite l'œuvre la plus importante de sa vie, celle des ports de France. Il dessine les planches d'un traité de navigation et celles d'un livre sur la construction et la tactique

navales de Duhamel du Monceau. Après cinquante années de service, il demande sa retraite, et il emploie ses loisirs à dessiner un recueil d'expéditions, de combats maritimes et de vues de Saint-Domingue. Il meurt à Paris, en 1811.

Son frère, Pierre Ozanne, a mené une existence à peu près semblable. A treize ans, il est élève dessinateur de la marine à l'école des gardes du pavillon. En 1755, il vient à Paris et prend des leçons de Vien. A peine âgé de vingt ans, il retourne à Brest pour remplacer son frère comme maître à dessiner des gardes de la marine. Il occupe seize ans cette fonction. Le 29 octobre 1771, il s'embarque comme dessinateur sur la frégate la *Flore*, avec Borda et Pingré. Il visite les côtes d'Afrique et d'Amérique. Il dresse des cartes hydrographiques et dessine des vues pittoresques. Ce voyage dure près de deux ans. En 1776, il s'embarque comme volontaire sur la corvette la *Boussole*, sous les ordres de Borda, pour déterminer le point exact des îles Canaries. On l'envoie ensuite à Toulon pour faire partie, à bord du *Languedoc*,

vaisseau amiral, de l'escadre de d'Estaing qui doit prendre part à la campagne d'Amérique. Il suit de près les péripéties de cette guerre maritime et assiste à de glorieux combats. Il accomplit d'autres expéditions à bord de la *Boulonnaise*, en 1783, et du *Vautour* (1784-85). Chaque voyage devient pour Pierre Ozanne l'occasion d'une riche moisson de dessins. On le place ensuite à la tête du dépôt des cartes et plans à Versailles. Pendant la Révolution, il reçoit le titre d'ingénieur de 1re classe, et ses quatorze ans de service à la mer lui valent le grade de capitaine de vaisseau. Le 27 juin 1811, il est mis à la retraite. Il meurt le 11 février 1813.

Il nous a paru intéressant de rappeler l'existence de ces deux artistes. Ils eurent tous les deux la passion de la mer, et Pierre, par un gros temps, n'hésitait pas, comme un vrai peintre de marines, à gagner le large, pour représenter avec plus de vérité le spectacle qu'il avait sous les yeux.

L'œuvre considérable des Ozanne se compose de dessins, de lavis à l'encre de Chine, d'aquarelles, de sépias, etc., etc. Appréciée

des hommes de métier, elle était dédaignée des amateurs et des artistes. Ceux-ci ne tenaient aucun compte alors de cette exactitude, de cette sincérité qui en font aujourd'hui le charme. A la vente du cabinet de Nicolas et de Cosny, neuf lots de dessins des Ozanne furent adjugés pour la modeste somme de 85 fr. Un portefeuille contenant quarante-neuf dessins de Nicolas, plus un lot considérable de gravures, ont été vendus 97 fr. Mais on reviendra et on est revenu aux Ozanne. Tout récemment, en février 1898, dans une vente publique, des dessins de Nicolas Ozanne atteignirent des prix élevés de 500 à 1.000 fr. la pièce.

Le musée de marine du Louvre possède une jolie collection de dessins de Nicolas et de Pierre Ozanne, représentant des marines et des vues de côtes. On doit à ce dernier aussi un grand nombre de proues et de poupes de navire, et un magnifique dessin reproduisant le combat du *Vengeur*, qui a été gravé par son beau-frère Le Gouaz. La scène a été très dramatiquement composée.

Si les frères Ozanne paraissent des dessi-

nateurs exacts du navire, il y a quelque différence dans leur talent. Nicolas, élève de Boucher et ami de Joseph Vernet, a un crayon léger, spirituel ; il préfère représenter les calmes plats, où il peut répandre à son gré la lumière et la clarté. De là une certaine monotonie dans son œuvre. Pierre, au contraire, est un marin ; il a beaucoup navigué. Il aime la vie et le mouvement, et il a fait tous ses croquis en mer ou dans les ports. Son œuvre a moins de finesse que celle de son frère, mais elle a plus de variété. Nous considérons les Ozanne comme de véritables artistes auxquels la postérité rendra plus de justice. Leurs dessins sont de précieux documents pour l'histoire de l'art naval.

Les deux sœurs d'Ozanne, Jeanne-Françoise et Marie-Jeanne, reçurent les leçons de leur frère Nicolas et du graveur Alliamet. On leur doit de nombreux dessins de marine.

Après les Ozanne, nous signalerons Antoine Roux (1765-1835), né à Marseille, où il exerçait la profession d'hydrographe qui le mettait en rapport avec des marins. Il avait le goût du

dessin et s'essayait à peindre à l'aquarelle, ce qui lui valut les encouragements de Carle et d'Horace Vernet, qui appréciaient surtout la vérité et l'exactitude de ses compositions. On lui doit plusieurs albums de vaisseaux du siècle dernier.

Son fils, Frederick Roux, dessinateur habile, a publié, en 1840, un excellent recueil maritime. Son second fils était l'aquarelliste François Roux dont nous avons parlé plus haut.

Quelques artistes ont exécuté de nombreux dessins pour des ouvrages spéciaux. Baugean mérite une mention particulière pour ses marines, si fines, si claires, si lumineuses, représentant des intérieurs d'arsenaux, des travaux de ports. Garneray a dessiné 64 vues des principaux ports étrangers, qui complètent l'œuvre de Joseph Vernet et de Nicolas Ozanne. Il a aussi écrit le récit de ses aventures avec des illustrations de sa main.

La France maritime a publié de jolis dessins de Bouquet, de Jugelet, de Le Breton, de Perrot, de Morel-Fatio. Ce dernier a illustré avec beaucoup de talent plusieurs ouvrages,

parmi lesquels nous citerons la *Marine,* de Pacini, *Etudes de marines positives,* 40 planches in-4°, une suite de bâtiments de guerre et de commerce, vues de ports, etc., etc.

Durand-Brager a laissé un grand nombre de dessins pour des publications diverses : *Sainte-Hélène, translation du cercueil de Napoléon Ier, la Marine française* (36 planches in-folio), *la Marine de commerce* (36 planches in-folio), *Voyage autour du monde,* un album sur un voyage de reconnaissance dans la mer Noire, etc., etc.

On doit à M. le Prince de Joinville (1818-1900) des dessins de marines ; quelques-uns ont été publiés dans ses *Vieux Souvenirs.* Ils sont exécutés d'un crayon léger et spirituel.

M. l'amiral Paris (1806-1893), né à Brest, conservateur du musée de marine du Louvre, a surtout dessiné des plans de navires et aussi des croquis de marines. Il a fait la campagne de l'*Astrolabe* avec Dumont d'Urville (1826) et celle de la *Favorite* en 1829. Il a rapporté de ses voyages de nombreux dessins qui n'ont pas été publiés et font partie de la collection du musée de marine du Louvre. Ils semblent

tous remarquables par leur rigoureuse exactitude. Quand il s'agissait du navire, l'amiral Paris ne se contentait pas d'un à peu près, il voulait d'abord le document vrai, la question d'art venait au second plan. Mais ces premiers dessins, alors que le jeune officier était moins préoccupé de science technique, révèlent un réel talent.

L'amiral Paris a laissé deux fils, Armand et Léon, tous les deux officiers de marine et dessinateurs.

Armand Paris (1842-1871), lieutenant de vaisseau, mort tragiquement dans les mers de Grèce, a dessiné des navires de toutes formes : corvettes, frégates, cotres, vaisseaux de guerre, etc. Il a fait plus que de nous en présenter les modèles, il nous les montre dans leur vie quotidienne. Ici c'est un navire en panne ; là un vaisseau virant vent arrière ; celui-ci cargue ses cacatois et rentre ses bonnettes à l'arrivée d'un grain ; celui-là court au plus près de tribord, toutes voiles dessus ; vaisseau fuyant devant le temps, navire à la cape ; celui-ci est au calme avec une grosse houle ; celui-là court vent arrière, toutes voiles dessus, etc.,

etc. Il en résulte une série de dessins d'une variété extraordinaire. On suit tous ces navires dans leurs évolutions si diverses, on s'intéresse à eux, au danger qu'ils courent. Parfois le péril est extrême ; le vent fait plier la mâture, les voiles se déchirent, l'eau déferle sur le pont, les lames bondissent autour de lui et montrent sa carène soulevée par les flots, l'effet est saisissant.

Armand Paris a produit ses dessins au moment où la marine à voile commençait à être détrônée par la vapeur. Ils resteront comme un document précieux, exact, de cet art naval dont nous ne retrouverons bientôt plus les traces qu'au musée de marine du Louvre et dans des ouvrages spéciaux.

Léon Paris, lieutenant de vaisseau, a un talent bien différent de celui de son frère. Il dessine surtout des scènes de la vie de bord, officiers et matelots sont pris au milieu de leurs occupations quotidiennes. On retrouve là des types de marins, gabiers, timoniers, canonniers avec leurs physionomies caractéristiques, avec cette marque indélébile que le métier imprime à l'homme de mer. Sans

tomber dans la charge, Léon Paris touche au vrai comique et il le trouve dans la représentation de la vérité. Dans des dessins gravés à l'eau forte, il montre toutes les ressources et l'ingéniosité de son talent : *Piquez midi, la Prière, les Gens de quart à l'appel, un Officier de quart, la Mèche, les Sacs, la Terre par le bossoir de babord, le Branlebas, le Déjeuner,* etc., etc.

Signalons les jolis dessins de M. de la Pinelais et ceux de M. Henri Rivière, un chercheur curieux et intéressant, un fervent de la mer.

Quelques livres spéciaux ayant trait à la marine ont été illustrés par des artistes de talent. Mentionnons d'abord les volumes d'art naval imprimés en Hollande au XVIIIe siècle, *Plusieurs pièces maritimes* dessinées d'après nature par J. Van Beecq, l'*Archéologie navale* et le *Glossaire nautique* de Jal, *Le musée de marine du Louvre*, de M. l'amiral Paris, renferment des reproductions très exactes de vaisseaux.

Les travailleurs de la mer, de Victor Hugo, contiennent des marines dessinées par l'auteur,

Chifflart et Daniel Vierge. Les dessins de Victor Hugo sont des fantaisies de poète emporté par son imagination. Ils semblent obscurs et enfantins. Le graveur Méaulle disait qu'ils étaient l'école buissonnière de l'esprit de Victor Hugo. Ceux de Chifflart, ancien prix de Rome, aujourd'hui trop oublié, révèlent un maître, ils traduisent merveilleusement les récits fantastiques de l'auteur, et, dans quelques-unes de ses compositions, les marines principalement, l'auteur égale le sublime du romancier. Malheureusement le travail des graveurs laisse à désirer. Daniel Vierge, moins romantique, met dans les siens plus de charme et de simplicité ; ils détonnent un peu à côté de ceux de Victor Hugo et de Chifflart.

Gustave Doré, ce grand illustrateur de tant de chefs-d'œuvre, n'a guère représenté la mer dans ses dessins. Lorsqu'il la reproduit, il en saisit admirablement les côtés grandioses.

Paul Huet a illustré un *Paul et Virginie* pour l'éditeur Curmer, avec Marville et Français. Il a été chargé des marines : *l'Ouragan, le Rocher des Adieux, la Mer.* Elles

sont remarquables. Nous voyons aussi quelques marines dans *Paul et Virginie* et *Manon Lescault* illustrés par Louis Leloir. Les dessins sont charmants, mais peu marins. Sahib a écrit sur la marine des livres humoristiques qu'il a illustrés lui-même avec beaucoup de verve et de fantaisie. Léonnec a dessiné nos braves « mathurins » avec une exactitude un peu monotone.

Quelques livres spéciaux ont été illustrés par des artistes de talent. L'intéressant ouvrage de M. Maurice Loir, la *Marine française*, renferme de jolis dessins de MM. L. Couturier et F. Montenard. Signalons les *Marins français* de M. Gaston de Raismes, illustrés par Eugène Le Mouël, l'*Histoire de l'École navale* avec des dessins curieux de M. Paul Jazet, la *Marine d'autrefois* et la *Marine d'aujourd'hui* de M. Contesse, la *Mer* de M. René Maizeroy avec des dessins de Louise Abbema, le *Yacht* de M. Philippe Daryl, *Marines* de M. Ernest Hareux, qui se trouvent dans son excellent *Cours de peinture à l'huile*, etc., etc. On verra également un grand nombre de dessins de marines dans le *Tour du monde*, auquel ont collaboré beaucoup

de peintres de marines : Jules Noël, Grandsire, Daubigny, etc.

Allongé, Maxime Lalanne et Armand Fréret ont dessiné de jolies marines au fusain. Ils ont obtenu avec le noir et le blanc des effets surprenants.

CHAPITRE VIII

LES GRAVEURS

Le burin et la pointe se prêtent merveilleusement à reproduire les effets d'un dessin ou d'un tableau de marine. Le premier, par sa précision, son fini, les nuances qu'il peut donner, paraît indiqué pour les grandes compositions : naufrages, tempêtes, combats navals, ports, etc. Il excelle aussi à rendre le calme des eaux, la légèreté des ciels. Par la multiplicité des tailles, il arrive à exprimer les tons les plus variés, les plus délicats de la couleur et obtenir des effets surprenants. La seconde

convient mieux au paysage marin. L'artiste dessine avec sa pointe aussi librement sur le vernis noirci qu'avec un crayon, et il en résulte une œuvre improvisée, mais vivante et pittoresque. Les plus grands artistes se sont laissé tenter par l'eau forte. Rembrandt a gravé en ce genre des chefs-d'œuvre. Il a une manière qui n'appartient qu'à lui. Elle ne s'analyse pas. ne se définit pas. Elle semble le produit de son génie. Il est le fondateur de l'école Hollandaise qui compte des artistes comme Adrien Brauwer, Nicolas Berghem, Théodore Stoop, Adrien van Ostade, Karel Dujardin, Paul Potter, Jacques Ruysdael, etc., etc.

Dans ses marines à l'eau forte comme dans ses paysages, Rembrandt atteint la perfection. Ludolf Bakuysen a produit dans le même genre un certain nombre de marines très recherchées des amateurs. Sa pointe est d'une légèreté admirable. Il sait par des tailles bien réglées donner de la transparence aux vagues. On pourrait lui reprocher de garnir ses devants de figures lourdes. Isaïe Van de Velde a gravé des ports de mer encombrés de vaisseaux.

Pierre Bout a fait des marines qui nous

donnent une impression très exacte de la mer du Nord. Reniers Nooms, dit Zeeman, a été un remarquable graveur à l'eau forte ; en ce genre, il rivalise parfois avec Rembrandt. Il a de la finesse, de la légèreté, ses eaux et ses ciels sont clairs, il pénètre dans les plus petits détails. Ses navires sont d'une grande exactitude. Abraham Stork a laissé de superbes eaux fortes représentant des marines. Jean Visscher et Hondius ont gravé des navires.

Dans la Flandre, il y a une école importante de gravure qui subit l'influence de Rubens. Non seulement de nombreux graveurs sont occupés à reproduire uniquement ses tableaux, mais il les conseille, les dirige et retouche même de son pinceau des estampes gravées. La mer est absente de leurs œuvres. L'Allemagne et l'Espagne, qui comptent des graveurs de talent tels que Albert Durer, Martin Schongauer, Ribera et Goya, ne révèlent guère de graveurs de marines. Quelques artistes ont reproduit des œuvres de Joseph Vernet. Il en est de même en Italie où le maître français était célèbre. En ce dernier pays, Stefano della Bella grave des navires et Antoine Canaletto exécute

à l'eau-forte des vues de Venise où l'on retrouve le charme de ses tableaux.

L'Angleterre possède d'éminents graveurs. Woollet et Vivarès ont gravé au burin les œuvres de Claude Lorrain et de Joseph Vernet ; William Byrne, Robert Lawrie, Lerpinière, Benazech, Barns, Dickinson, Corwil, Thomas Major, Paul J. Pye, celles de Joseph Vernet. William Turner a fait quelques eaux-fortes remarquables par la puissance et la magie de la lumière. On les considère même comme supérieures aux dessins originaux. Parmi les modernes, signalons MM. Storm de Gravesende et Goff, à qui on doit des marines à l'eau-forte habilement traitées.

Le hongrois Wenzel Hollar a gravé une belle collection de navires du XVIIe siècle.

En France, Claude Lorrain est le premier de nos peintres qui ait gravé des marines. Il a introduit le style dans la gravure à l'eau-forte. « Il fait descendre l'idéal dans les choses, nous dit M. Charles Blanc, les paysages qu'il a reproduits sont étonnants sans bizarrerie, attrayants sans désordre. Le firmament est pur, la terre y est heureuse et riante, et si

l'on aperçoit la mer, elle est calme et radieuse, à peine frissonnante aux brises du soir, lors même que l'eau-forte, dans les estampes de Claude Lorrain, ronge l'acanthe des colonnes frustes ou les restes d'un pont en ruine, l'idéal y domine le pittoresque et la majesté persiste dans l'imprévu » (1).

Une de ses premières eaux-fortes représente une *Tempête*. Si elle est loin d'atteindre la perfection qu'auront les suivantes, elle ne manque pas de pittoresque. Il y a loin de la *Tempête* au *Soleil levant*, qui est un chef-d'œuvre du maître, on l'a comparé au *Bouvier*. Le fond de la gravure est imprégné des clartés de l'aube matinale qui se reflètent dans la mer calme, l'effet est magique. Claude voit la nature en poète et se préoccupe peu du métier. Il procède par des superpositions de tons qu'il dégrade peu à peu, et il agit avec la pointe comme il le ferait avec un pinceau. Le ciel s'unit invisiblement à la mer, et donne au dessin des profondeurs insondables. Claude abandonna pendant plu-

(1) Charles Blanc : *Histoire des peintres.*

sieurs années la gravure, absorbé par ses travaux. Il y revint dans sa vieillesse. Mais il changea un peu sa manière ; il subit des influences et rechercha surtout des effets de clair obscur. Cette seconde partie de son œuvre est différente de la première.

Après le *Soleil couchant*, nous citerons un *Port de mer à la grosse tour*, un *Naufrage*, le *Port de mer au fanal*, etc., etc.

Les dessins de Callot, dont nous avons parlé plus haut, ont été gravés par lui. L'artiste manie le burin avec une grande habileté, mais l'eau-forte convient mieux à son esprit ingénieux, fécond et improvisateur. La bibliothèque nationale renferme une collection de gravures de Jacques Callot, où nous voyons reproduites les œuvres qui nous intéressent : les *Sièges de la Rochelle* et *de l'île de Ré*, un *Débarquement de troupes*, qui paraît avoir été gravé pour servir aux bordures de l'un des sièges de Ré ou de la Rochelle. Les principaux faits du règne de Ferdinand Ier de Médicis, grand-duc de Toscane, forment une suite de quinze gravures au burin et une à l'eau-forte, représentant plusieurs combats

navals : le *Combat de six galères des Chevaliers de saint Etienne contre trois vaisseaux turcs* (eau-forte), *Combat représentant un abordage entre quatre galères des Chevaliers de saint Etienne et quatre vaisseaux turcs, le Combat des quatre galères du grand-duc contre des vaisseaux turcs, Combats de galères florentines contre des vaisseaux turcs,* un *Port de mer.*

On trouve dans l'œuvre de Callot quelques planches qui ne sont pas de lui, telles que deux marines à l'eau-forte, vues de mer avec des navires, ports de mer d'Amérique, une eau-forte reproduisant un combat naval que Mariette avait attribué à Callot et qui est d'Ercole Bazzicaluve.

Après Callot et Claude Lorrain, nous mentionnerons quelques artistes qui ont plutôt gravé des dessins de vaisseaux que des marines, tels que Fouard, qui vivait à la fin du XVIIe siècle, Guéroult du Pas, qui dessinait fort bien le navire et le gravait avec beaucoup de talent, Rigaud, graveur fin et spirituel, Randon, de Marseille, qui a exécuté par la pointe l'œuvre de Henri Sebonski de Passebon.

Nous devons aussi citer parmi les graveurs

Manglard, qui nous a laissé des eaux-fortes de ses tableaux.

Les œuvres de Joseph Vernet ont séduit un grand nombre d'artistes, qui s'empressèrent de les reproduire.

Le premier interprète du maître a été Le Bas, artiste de talent, qui a su rendre d'une pointe fine et délicate, l'esprit et la grâce de Joseph Vernet. Ses élèves suivirent son exemple et gravèrent les tableaux du maître. Ce sont : Helman, Masquelier, Martini, Bacheley, Chenu, David, Godefroy, Duret, Le Veau, Cathelin et enfin Jacques Aliamet. On doit à ce dernier dix planches toutes très remarquables.

Jacques Aliamet a formé des élèves qui furent d'excellents artistes : Yves Le Gouaz, qui débute par une œuvre qui lui fait grand honneur, *Temps de brouillard*, de Joseph Vernet, qui porte la signature d'Aliamet. Il a encore gravé du même peintre l'*Embarquement de la jeune grecque*, la *Pêche de jour*, la *Pêche de nuit* et le *Choix du poisson*. On doit aussi à Le Gouaz une belle gravure représentant le *Combat du Vengeur*, d'après un dessin

de Pierre Ozanne, un recueil des combats de Jean Bart et de Duguay-Trouin, des vues de ports de France, des marines, d'après Ozanne.

Sa femme, Marie-Jeanne Ozanne, a exécuté un *Temps serein* et une première *Vue de Livourne*. Elle a collaboré à plusieurs planches avec son mari. Sa mauvaise santé l'obligea bientôt à laisser le burin. Sa sœur, Françoise Ozanne, douée d'un véritable tempérament d'artiste, a été la collaboratrice de son beau-frère Le Gouaz dans le recueil des combats de Duguay-Trouin et des vues de Brest et de Toulon d'après Ozanne.

Une autre élève d'Aliamet, Mme Coulet, a gravé huit planches, d'après Joseph Vernet, d'une belle exécution.

Wille, le célèbre graveur, n'a reproduit aucune œuvre de Joseph Vernet, il a abandonné ce soin à ses élèves Zingg et J. J. Avril. Mais le plus célèbre des interprètes de Joseph Vernet est Balechou, qui a gravé trois estampes, chefs-d'œuvre du genre : le *Calme*, la *Tempête* et les *Baigneuses*. La *Tempête*, surtout, semble supérieure. L'artiste a rendu l'agitation des flots, le ciel chargé de gros

nuages avec une vérité surprenante. Balechou mourut à Avignon, le 18 août 1764. « Nous venons de perdre un des plus fameux graveurs, dit Grimm, Balechou est mort depuis peu à Avignon, où le dérangement de sa conduite l'avait fixé depuis quelques années. Cet artiste ne dessinait pas très correctement, mais il avait une force, une chaleur de burin bien singulières. Quelques morceaux qu'il a gravés, d'après Vernet, ont la plus grande réputation et se vendent fort cher de son vivant. Sa mort ne les fera pas diminuer. »

Joseph Vernet lui écrivait : « Il n'est qu'un Balechou en France ; je ne suis pas content des gravures de mes autres marines depuis que j'ai vu les vôtres ; si vous voulez vous charger de ce travail, il vous en reviendrait un grand avantage et à mes peintures une très grande gloire. »

Balechou a eu des imitateurs : Jean Ouvrier et Etienne Le Charpentier ont gravé des marines de Joseph Vernet qui rappellent la manière du maître graveur, tout en exagérant ses défauts. Flipart a reproduit des tempêtes de Joseph Vernet. Il ne cherche pas à éblouir, il

reste simple, correct et de bon goût. Citons encore parmi les interprètes de l'artiste : Jean Daullé, Robert Daudet, Mme Bertaud, Auder Baquoy, Bovinet, Chereau, Binet, Miger, de Longueil, Nicollet, Mathieu, de Flumet, Beauvarlet, Antoine de Marcenay de Guy, Pierre Ozanne, qui a laissé une excellente eau-forte représentant une *Tempête*, Basan, qui a gravé des dessins du maître. Enfin Joseph Vernet lui-même a reproduit plusieurs de ses œuvres. On lui doit cinq planches pleines de verve. M. Léon Lagrange (1) nous dit que « composés sur le cuivre même, tracés d'une main rapide, ignorante des procédés et dédaigneux de l'exécution, mordus en une seule fois par une eau-forte très chargée d'acide, ces croquis peuvent donner l'idée de ce que le peintre appelait ses tableaux *au premier coup*. C'est un brio, un esprit, une action, une intelligence de l'air et de la lumière qui séduisent les plus prévenus. Certes, s'il avait voulu retourner plusieurs fois la pointe entre ses doigts et calmer sa

(1) Léon Lagrange : *Joseph Vernet.*

fiévreuse impatience, Joseph Vernet n'aurait pu rencontrer pour ses œuvres un meilleur graveur que lui-même ».

Nous trouvons des œuvres de Joseph Vernet reproduites dans plusieurs publications, *Le musée Napoléon*, *Les Annales du musée*, *Le Musée royal*, qui parurent au commencement du XIXe siècle, par les graveurs de Saulx, Liénard, Reville, Niquet, Filhol, Guyot, Devilliers, Lameau, Baugean, Dequevauviller père et fils, Pillement, Fortier et Duparc. Signalons encore des gravures en manière de crayon de Mme Quarrey, de Couché et de Vauthier, les lithographies de Pernot et Engelmann.

Le même engouement pour Joseph Vernet se produisit en Hollande où ses œuvres ont été reproduites par la gravure.

A côté des reproducteurs de Joseph Vernet, nous devons signaler Nicolas Ozanne, qui a gravé un recueil de vaisseaux de guerre, de 50 planches in-4°, et son frère Nicolas un recueil de 60 planches.

Au commencement du XIXe siècle, David et

son école eurent une grande influence sur l'art du graveur. Mais David n'était pas l'homme qu'il fallait pour pousser la gravure dans la voie du progrès et lui donner une direction. Sa prédilection pour la forme, son dédain de la couleur et de l'effet, le rendaient peu propre à maintenir cette influence dont les graveurs de talent secouèrent bientôt le joug. Ils se mirent à reproduire des œuvres de l'école italienne qui étaient dans nos musées. Le paysage et la mer furent délaissés Les graveurs de marines en furent réduits à illustrer quelques publications. Louis Garneray dessine et grave plusieurs planches pour un ouvrage de M. de Jouy sur les ports de France et des voyages pittoresques et maritimes sur les côtes de France. Baugean commence par reproduire les œuvres de Joseph Vernet, puis il s'occupe d'un recueil représentant des marines, des intérieurs d'arsenaux, des ports, des navires de différentes nations. Il a gravé à l'eau-forte le *Combat de Navarin* et l'*Embarquement de Napoléon à bord du Bellerophon*. Hippolyte Garnier et Ferdinand Perrot sont aussi

d'excellents graveurs de marines, MM. Skelton, Chavane, Doherty, Kerlot reproduisent les marines du musée de Versailles.

La photogravure et la photographie ont entravé le bel essor de la gravure au burin, qui subit en ce moment un temps d'arrêt. Nous espérons qu'on y reviendra, car c'est un art d'expression bien supérieur aux procédés de reproduction actuels. L'eau-forte, plus recherchée, compte quelques artistes de talent : M. Bracquemond, un maître en ce genre, les deux Daubigny, Paul Huet atteint souvent le naturel et l'élégance. M. Edmond Yon, P.-E. Berthélemy, Bouvenne ont laissé des marines à l'eau-forte appréciées. M. Boilvin a gravé avec succès l'œuvre de Ziem.

Citons encore MM. Mathey, Courtry, Lefort, Vion, Carre, Damman, Mordant, Lalauze, Toussaint, Champollion, Boulard, Milius qui ont reproduit des marines.

La lithographie, si brillante à l'époque romantique, aujourd'hui délaissée, séduisait par son caractère d'improvisation, par la finesse et le charme qu'elle peut prêter à une

reproduction. Des artistes tels que Géricault, Prud'hon, Eugène Delacroix, Horace Vernet, l'ont pratiquée avec succès. Ils ont trouvé en elle les moyens d'exprimer rapidement leur pensée. Le crayon à la main, ils dessinaient aussi facilement sur la pierre que sur le papier. Les peintres de marines virent en elle un art qui leur permettait de rendre merveilleusement les gradations de la lumière, la transparence de l'eau. Bonington a été en ce genre supérieur, il se joue de toutes les difficultés. Camille Roqueplan a laissé de charmantes lithographies et son *Gros temps*, où il a représenté une mer furieuse, semble une des plus belles qu'il ait faites. Celles de Paul Huet sont pleines de finesse et de légèreté. Gudin a lithographié un recueil de navires dessinés par lui. Les deux Isabey, Jean-Baptiste et Eugène, ont abordé cet art avec succès. Eugène, particulièrement, y a montré une grande habileté. Jules Dupré en a exécuté avec beaucoup de largeur. Mais l'artiste qui s'est adonné à ce genre avec le plus de ferveur est de Beaupoil de Sainte-Aulaire, qui a représenté par ce procédé des combats navals, des scènes

maritimes, des vues des côtes d'Algérie, de Grèce, du Mexique.

On doit à Jules Vidal plusieurs lithographies reproduisant des marines ; à Ferdinand Perrot l'histoire d'un navire, des vues de ports, des reproductions des tableaux de H. Gudin, à Léon Sabatier des marines d'après Isabey et Le Poitevin, à Morel-Fatio de grandes planches à deux teintes représentant des bâtiments de guerre de tout rang, au mouillage et à la voile, des suites de navires de commerce. Signalons aussi, parmi les artistes lithographes, MM. Mozin, Durand-Brager, Ciceri, Vernier, etc.

La gravure sur bois a été employée pour illustrer certaines publications spéciales telles que *Le Tour du monde*, des ouvrages sur la marine. Les procédés en sont aujourd'hui très simplifiés, le graveur n'a qu'à reporter des dessins photographiques sur des fonds tout préparés. Ces moyens expéditifs donnent des résultats artistiques médiocres.

CONCLUSION

On le voit, la peinture de marine a traversé, selon les temps et les circonstances, différentes phases de prospérité et de décadence. Si la Hollande a atteint, en ce genre, du premier coup, la perfection, c'est que ce peuple de marins possédait, en même temps qu'une marine, des artistes qui surent reproduire la mer avec un grand charme et une entière sincérité.

Ni l'Angleterre, ni le Portugal, ni l'Espagne, ni l'Italie, nations maritimes, ne virent se développer chez elles la peinture de marine. Les deux premiers pays avaient de puissantes marines, mais point d'art, et les deux autres, auxquelles les peintres de talent ne manquaient point, avaient un autre idéal que celui de la mer.

En France, nous avons eu des peintres de

marines lorsque nous avons possédé une marine. Le genre rencontra d'abord peu d'enthousiasme. On s'occupait plus d'orner le vaisseau de peintures et de sculptures que de représenter sur la toile des scènes maritimes. Joseph Vernet apparaît, et la peinture de marine reçoit une impulsion considérable. Et lorsque la France prend part à de glorieux combats de mer, elle rencontre des artistes tout préparés pour les reproduire. Cette belle floraison disparaît avec le navire à voiles et la fin de nos guerres maritimes. Le nouveau navire à vapeur, aux formes peu gracieuses, ne tente plus les peintres. Ils se tournent vers le paysage marin, et reproduisent du rivage, des tempêtes, des calmes, des levers et des couchers de soleil, des marées hautes et basses, etc., etc. S'ils n'ont plus aujourd'hui le beau navire à voiles qui faisait l'admiration de tous, il leur reste encore, pour se consoler, le ciel et la mer ; il n'en fallait pas davantage aux Van de Velde, aux Van Goyen, aux Simon de Vlieger pour peindre des chefs-d'œuvre.

FIN

TABLE

Des Noms des Artistes cités

Aagaard (Martini), 79.
Abbema (Louise), 241.
Achenbach (Andreas), 62.
Achenbach (Oswald), 63.
Adam (Edmond), 178.
Adelus (J.-B.), 154.
Aiguier (Louis-Auguste), 153.
Aïvazowski (Jean), 71.
Alesi (Hugo d'), 207.
Aliamet (Jacques), 250.
Allamura, 84.
Allan (Robert-W.), 59, 60.
Allègre (Raymond), 178.
Allongé, 205, 242.
Andô Nakataro, 92.
Andrea de Firenze, 11.
Antum (Aert), 30.
Apelle, 6.
Appian (A.), 178.
Arosa (Mlle M), 214.
Artan (Louis), 40, 41.
Asaï (Tchu), 92.
Aublet (Albert), 207.
Auder, 253.
Avril (J.-J.), 251.

Bacon (Henry), 205, 207.
Bacheley, 250.
Baillet (E.), 191.
Baisch (Hermann), 63.
Baixeras Verdaguer (Dionisio), 49.
Bakhuyzen (Ludolf), x, 25, 244.
Balechou, 251.
Baquoy, 253.
Barck (Nils), 79.
Barns, 246.
Barrias, 160.
Barrigues de Fontanieu, 156.
Barry (François-Bernard), 146, 211.
Bartels (Hans von), 64.
Basan, 253.
Baudit (A.), 191.
Bauer (N.), 31.
Baugean, x, 140, 235, 254, 255.
Beaupoil de Sainte-Aulaire (Achille de), 148, 257.
Beauvarlet, 253.
Becker (Carl), 64.
Beecq (Jean Van), 239.
Beelt (K.), 30.
Beers (Van), 206.
Beerstraaten (Jean), 29.
Beggrov (Alexandre), 73.
Belaewsky (W.), 74.
Bella (St della), 245.
Bellet du Poisat, 205.
Bellière (Gabriel), 190.
Benazech, 246.
Benham (Thomas-C.-S.), 59.
Bentabole, 154.
Bertaud (Mme), 253.
Berthélemy (E.-V.), 205.

Berthélemy (Pierre-Emile), 152, 205, 256.
Berthelon (Eugène), 174.
Bertrand (Paulin), 169.
Besnard (Albert), 192.
Bethune, 213.
Beyle, 201.
Biard (Auguste-François), 148.
Bill (L.-L.), 205.
Billet (Paul), 201.
Binet (Victor), 189, 253.
Blanchard (Pharamond), 149.
Blanckhof (J.-Antoine), 20.
Blayn, 189.
Blinoff (Léonide), 73.
Blommers (J.), 35.
Bochmann (G. Von), 63.
Böcklin (Arnold), 65.
Bogdonoff, 75, 210.
Bogert (Georges-H.), 86.
Boggs, 87.
Bogoluboff (Alexis), 70, 210.
Boilvin, 256.
Bohm (Max), 87.
Bolanaki, 83.
Bompard (Maurice), 187.
Bonington (Richard), 57, 187, 209, 257.
Bonvenne, 256.
Borchard (Edmond), 190.
Bordone (Pâris), 44.
Borzone (Francesco-Mario), 45
Bosch-Reitz (Sc.), 35.
Boudin (Eugène), 178, 187.
Bouillon-Landais, 154.
Boulard, 256.
Bouquet (Michel), 151, 235.
Bourgain (Gustave), 205, 214.
Bout (Pierre), 244.
Bouvier (Arthur), 40, 41.
Bovinet, 253.
Bracht (Eugène), 64.
Bracquemond, 256
Brangwyn, 59.
Brée (Mathieu-Ignace Van), 40
Brett (John), 59.
Breughel de Velours (Jean), 37
Bril (Paul), 38.
Broutelles (Théodore de), 176.
Brun (A.), 167.
Brun (R.), 191.
Buffet (Paul), 193.
Bunce, 86.
Buny (C.-W.), 60.
Busson (Charles), 187.
Butin (Ulysse), 195.
Butler (H.-R.), 86.
Buxo y Tresangels, 49.
Byrne (William), 246.

Cabanel, 159.
Cailliot (Roger), 183.
Calcott (Augustus), 56.
Callot (Jacques), 219, 248.
Camoreyt (Jacques), 190.
Canaletto (Antoine), 46, 187, 245.
Canet (E.), 205.
Capelle (Jan Van), 17.
Carlos Ier (dom), 50.
Carpaccio, 45.
Carre, 256.
Carstens, 61.
Casati (Alexandre), 153.
Casile (Alfred), 191.
Casin (J.-Louis), 139.
Cate (S. J. Ten), 34.
Cathelin, 250.
Cauvain (Edouard), 157.
Chabanian (Arsène), 84.
Chadwick (Francis), 87.
Chagot, 205.
Champeaux (O. de), 168.
Champel (Adrien), 157.
Champollion, 256.
Chapman (Carlton-T.), 86.
Charaire (Georges), 177.
Chatzis, 84.
Chatzopoulo, 84.
Chauffournier (Jean), 98, 99.
Chavane, 256.
Chenu, 250.
Chereau, 253.
Chéron, 205.
Chevalier (Jean), 183.
Chifflart, 239.
Chigot (Alexandre), 203.
Chudant (Jean), 192.

Ciceri (Eugène), 189, 258.
Clairin (Georges), 206.
Claude Lorrain, 95, 217, 246, 249.
Clays (Jean), 40.
Clermont (de), 213.
Coleman, 86.
Colin (G.-H.), 186.
Colin (Paul), 156.
Collignon (Charles), 153.
Collins (William), 56.
Constable (John), 55.
Constantin (Antoine), 124.
Coopse (Pieter), 28.
Cornellier (E.), 191.
Corot, 156, 187.
Corroller, 190.
Corwil, 246.
Coste (V.-L.), 191.
Cotelle (Adrien), 157.
Cotman (John Sell), 52.
Cottet (Charles), 184.
Couché, 254.
Coulet (Mme), 251.
Courant (Maurice), 173, 213.
Courbet (Gustave), 155.
Courdouan (François), 151, 211
Courtry, 256.
Couturier (L.), 166, 241.
Couveley (Adolphe), 149.
Crauk (Alexandre), 187.
Crépin (Louis-Philippe), 132.
Creswick (Thomas), 58.
Crisenoy (Pierre de), 154.
Crome (John), 52.
Curtis (Ralph), 87.
Curzon (de), 191.
Cuyp (Aalbert), 17.

Dahl (Hans), 80.
Damman, 256.
Damoye (Emmanuel), 190.
Dana, 86.
Danby (Francis), 57.
Darasse (Vincent), 178, 214.
Dardoize, 190.
Daubigny (François-Charles), 156, 242, 256.
Daubigny (Karl), 189.
Dauchez (André), 185.
Daudet (Henry), 190.
Daudet (Robert), 253.
Daullé (Jean), 253.
Dauphin (E.), 165.
David, 124.
David (graveur), 250.
Dawant (Albert-Prre), 163, 202.
Dayrolles, 201.
Delacroix (Auguste), 211.
Delacroix (Eugène), 158, 257.
Delacroix (H.-E.), 206.
Demarne, 156.
Demont-Breton (Mme), 202.
Demont (Louis), 190.
Dequevauviller père et fils, 254.
Deshayes (Eugène), 156.
Devaulx (Jacques), 215.
Devilliers, 254.
Deyrolle, 190.
Dickinson, 246.
Didier-Pouget, 191.
Dieterle (P.-G.), 205.
Dill (L.), 64.
Doherty, 256.
Doré (Gustave), 240.
Doubowskoï (Nicolas), 74.
Dramard (de), 189.
Dreber (Franz), 61.
Dubbels (le père), 28.
Dubbels (Jean), 28.
Du Bois, 86.
Dubois (Théodore), 149.
Dücker (Eugène), 64.
Duchatelier (Paul-Armd), 164.
Duez, 214.
Dumoulin (Louis), 168, 193, 207.
Duparc, 254.
Dupré (Jules), 155, 257.
Durand-Brager (J.-B.-Henri), 152, 236, 258.
Duret, 250.
Dusaulchoy (Charles), 134.
Duvieux, 187.

Edelfelt (Albert), 76.
Eichelberger (R.-H.), 86.

Emrick (Auguste), 157.
Engelmann, 254.
Ertweld (André Van), 37.
Espinet (Mlle Caroline), 205.
Esseyric (J.), 167.
Everdingen (Allart), 19.
Evry (Jules d'), 154.
Eyck (Gaspard Van), 38.
Eymieu (Bernard), 190.

Faxon (Richard), 154.
Fedoroff, 73.
Felly (Joseph), 157.
Fergioni, 46.
Feuerbach, 62.
Feyen (Eugène), 201.
Feyen-Perrin (Auguste), 196.
Filhol, 254.
Flameng (Auguste), 170.
Flipart, 252.
Flumet (de), 253.
Fontanieu (Adolphe de), 159.
Fortier, 254.
Foster (Birket), 60.
Fouard, 249.
Fourqueray (Charles), 163, 169
France (Jessie), 87.
Francia (Alexand e) fils, 154.
Francia (Louis), 211.
Fréret (Armand), 173, 242.
Fréret (Pierre), 135.
Fromentin, 187.
Fromuth (Charles-H.), 87.
Fujishima (Takéji), 92.

Gagliardini (Gustave), 183.
Gallard-Lépinay, 163, 168.
Gamain, 153.
Garneray (Jean-Baptte), 137.
Garneray (Louis-Ambroise), 135, 235, 255.
Garnier (Hippolyte), 255.
Gaucherel, 187.
Gautier (François), 205.
Gazard, 140.
Gedroytz (Prince V.), 74.
Genillon (J.-B.-François), 123.
Géricault, 157, 257.
Gérôme, 159.
Gervex (H.), 206.
Giallina (Ange), 84.
Gifford (S.-R.), 86.
Gilbert (Pierre-Julien), 137.
Giorgione, 44.
Girardot (Auguste), 193.
Givry, 205.
Gobert, 153.
Godefroy, 250.
Godefroy (Auguste), 154.
Goethols, 154.
Goff, 246.
Goyen (Jan Van), 16, 260.
Glehn (Wilfred-Gabriel), 60.
Gradis, 191.
Graham (Peter), 59.
Grandsire, 205, 242.
Grevenbroeck (Horace), 98.
Grevenbroeck (Léopold), 98.
Grimlund, 80.
Gritsenko (Nicolas), 73, 210.
Gros (Lucien), 178, 213.
Gruyter, 32,
Guardi, 46, 187.
Gude, 64.
Gude (Hans), 79.
Gudin (Théodre), 143, 211, 257.
Guérard (Henri), 190.
Gueroult du Pas, 226, 249.
Guiaud (Jacques), 187.
Guichard (Alexandre), 154.
Guillemet (Antoine), 189.
Guillou (Alfred), 185, 201.
Guilmard, 190.
Guyot, 221.

Haas (Henri de), 210.
Hagborg, 77.
Hagen, 63.
Haquette, 200.
Hardy, 59.
Hareux (Ernest), 241.
Harrisson (Alexander), 87.
Harrisson (Birge), 87.
Havet (Henri), 192.
Hayes (Edwin), 58.
Helman, 250.
Hemy (C. Napier), 59, 60.
Henry (Jean), 120.

Hens (Franz), 40, 42.
Heraclide, 6.
Heroult, 154.
Herrmans, 64.
Heyden (Jan Van der), 20.
Hildebrandt (Edouard), 63.
Hine (Harry), 60.
Hirosé (Katsuhei), 92.
Hirschfeld (Emile), 75, 76.
Hofmann (L. Von), 68.
Holbein, 61.
Hollar (Wenzel), 246.
Holloway, 59.
Hook (James-Clarke), 59.
Howard, 86.
Hue (Jean-François), 123, 131.
Huet (Paul), 154, 212, 240, 256, 257.
Hugo (Victor), 239.
Humphreys (Johnston), 87.
Hunter (Colin), 59.

Ignatzine (Basile), 74, 210.
Imer (Edouard), 157.
Isabey (Jean-Baptiste), 257.
Isabey (Eugène), 144, 211, 257.
Ivernois, 83.
Iwil, 187, 214.

Jacquemart (Jules), 211.
Jaernefelt (Eero), 77.
Jameson (Middelton), 59.
Jansen (H.-V.), 35.
Jansson (Eugène), 79.
Jazet (Paul), 241.
Jean de Segovie, 47.
Jeanron, 159.
Jobert (Paul), 167, 214.
Johanson (Arvid), 78.
Joinville (Prince de), 236.
Jongkind, 35.
Jousset (Charles), 185.
Jouve (Jean), 227.
Joyant, 187.
Juan de Toledo, 47.
Jubert, 154.
Jugelet, 149, 235.
Julien (les), 107.

Kampf (Eugèn), 64.
Kapeller, 120, 124.
Kerlot, 256.
Klinger (Max), 68.
Klinkenberg (K.), 35.
Knüpfer (Benoît), 69.
Kondratenko (Gabriel), 74.
Koechlin (Daniel), 205, 214.
Koek-Koek (Jan-Hermès), 31
Krigitzky (Constantin), 74.
Krogh (Christian), 79.
Kröyer (Peter-Severin), 81.
Krug (E.), 206.
Kuwasseg (C.), 177.
Kuwasseg (Joseph-Carl), 156.

Lacroix, 123.
Lagorio (Léon), 72.
Lainé (Adrien), 154.
Lalanne (Maxime), 242.
Lalauze, 256.
Lalire, 206.
Lameau, 254.
Lansyer (Emmanuel), 170.
La Pinelay (de), 205, 239.
Larsen, 81.
La Rose (Alexandre de), 106.
La Rose (Jean-Baptte de), 102.
La Rose (Jean-Baptiste), fils de Pascal, 106.
La Rose (Joseph-Antoine de), 106.
La Rose (Pascal de), 106.
Latenay (Gaston de), 189.
Laurens (Jean-Pierre), 202.
Laurens (N.-A.), 206.
Lauvergne (Barthélemy), 150.
La Villette (Mme Elodie), 173.
Lawrie (Robert), 246.
Le Bas, 250.
Lebourg (Albert), 192.
Lebreton (Louis), 153, 235.
Lecamus (L.), 190.
Le Charpentier (Etienne), 252.
Le Comte (Paul), 190.
Leep (Jean-Antne Van der), 39
Lefort, 256.
Le Gouaz (Yves), 230, 233, 250.
Le Gout-Gérard, 182, 214.

Lehmann (Henri), 160.
Leloir (Louis), 241.
Lemay, 125.
Le Mayeur (Adrien), 40, 41.
Le Mettay, 124.
Lemez (Jules), 154.
Le Mouël (Eugène), 241.
Lendorff (Hans), 82.
Léonnec, 241.
Lepic (L.-N.), 163, 171.
Lépine (Edmond), 157.
Lepoittevin (Edmond), 150.
Leprince (Xavier), 157.
Le Quesne (Fernand), 206.
Lerpinière, 246.
Le Sénéchal de Kerdréoret, 177
Le Veau, 250.
Lewis (John), 207.
L'Herpin (les), 107.
Liberi, 43.
Liénard, 254.
Ligny (Théodore de), 148.
Lindholm (Berndt), 76.
Lindner (Moffat), 60.
Lindsay (Ayerst-Ingram), 59.
Lingelbach (Jan), 20.
Liot (Paul), 189.
Lizé (C.), 186.
Llimona y Brugera, 49.
Locher (Karl), 82.
Longueil (de), 253.
Lorenzetti, 11.
Lottier (Louis), 157.
Loubon (Emile), 157.
Loutherbourg, 125, 131.
Lôvas, 80.
Lucas (Hippolyte), 202.
Ludius, 9.
Lytras, 84.

Mac Artur, 59.
Mac Gregor (Robert), 59.
Madderstag (Michiel), 29.
Maillard (E.), 175.
Major (Thomas), 246.
Makart, 62.
Manglard (Adrien), 98, 99, 250.
Manet (Edouard), 164.
Marcenay de Guy (Antoine), 253
Marcette (Alexandre), 40, 41.
Marchais des Gentils, 153.
Marcottes de Quivières, 174.
Marinas (Henrique de las), 48.
Marinitsch (Ac de), 201.
Maris (J.-H.), 34.
Maroniez, 201.
Marsac (Alphonse), 194.
Martel (C.), 205.
Martini, 250.
Masquelier, 250.
Masure, 183.
Mathey (Paul), 190, 256.
Mathieu, 253
Mathon (Emile), 172.
Maufra, 190.
Mayer (Auguste), x, 145.
Maynard (George-Willoughby), 86.
Mazo, 48.
Meissonier (Charles), 202.
Melbeye (A.), 81.
Merwart (Paul), 193.
Mésange (Mlle), 214.
Mesdag, 32, 208.
Meunier (Jules), 192.
Meyer (Jean-Henri-Louis), 32.
Micon, 6.
Miger, 253.
Milius, 256
Millet (François), 160.
Milon (André), 169.
Minderhout (Hendrick Van), 39
Minet (Louis), 214.
Molyn (Pieter le vieux), 15.
Molyn (Pieter le fils), 15.
Môller, 80.
Mols (N.-P.), 82.
Monet (Claude), 181.
Monléon, 48.
Monnier de la Sizeranne, 151.
Montenard (Frédéric), 165, 184, 213, 214, 241.
Moore (A.-Henry), 58.
Moran, 86
Mordant, 256.
Morin (Gabrielle), 205.
Morel-Fatio, xi, 145, 211, 235, 258.

Morland (Georges), 52.
Morlon (A.-P.-E), 200, 207.
Mozin (Louis), 150, 258.
Moutte (Alphonse), 204.
Muenier (J.-A), 191.
Mugnier (Jules), 154.
Müller (Victor), 61.
Munrô (Fanny), 50.

Nardi (François), 183.
Néalce, 6.
Neer (Aert Van der), 20.
Neumann, 81.
Newman (Henri), 87.
Nicollet, 253.
Nielsen (Amaldus), 79.
Niquet, 254.
Niss (Thorwald), 82.
Noël (Alexandre-Jean), 123.
Noël (Jules), 172, 242.
Noël (Joseph), 190.
Nooms (Reniers), 29, 245.
Normann (Adelsteen), 80.
Norton (William-E.), 86.
Nozal (Alexandre), 183, 214.

Olive, 184.
Olivier (Achille), 154.
Orlowski, 72.
Ouvrier (Jean), 252.
Ozanne (Jeanne-Marie), 229, 234, 251.
Ozanne (Marie-Françoise), 229, 234, 251.
Ozanne (Nicolas), x, 228, 254.
Ozanne (Pierre), x, 229, 231, 251, 253.

Paillard (Henri), 192.
Palézieux, 83.
Palma (le vieux), 44.
Pamphile, 6.
Pantazis, 84.
Parcellis (Jean), 14
Parcellis (Jules), 14.
Paret y Alcazar, 48.
Paris (l'amiral Edmond), 236.
Paris (Armand), 237.
Paris (Léon), 238.
Passebon (Sbonski de), 226, 249
Paul (J.), 141.
Paulsen (Julius), 82.
Peeters (Bonaventure), 38.
Peeters (Jean), 39.
Pereyra, 49.
Peranda, 43.
Perignon (Nicolas), 124.
Perint (T), 151.
Pernot, 254.
Perrot (Victor), 151, 235, 255, 258.
Petersen-Angeln, 64.
Petersen (Hans), 64.
Petit (Jean-Louis), 140.
Petitjean (Edmond), 183.
Phocas (Ulysse), 84.
Pierre de Bruxelles, 94.
Pillement (Jean), 124, 254.
Pinel (Edouard), 154.
Pinto (Souza), 50.
Place-Canton (Paul), 178.
Plattenbourg, 39.
Poilpot, 207.
Pokitonow (Ivan), 74.
Polack, 74.
Polygnotte, 6.
Ponson (Luc-Raphaël), 191.
Porcher (C.-A.), 189, 213.
Porensen, 81.
Portal (Louis de), 191.
Powel (Francis), 60.
Poynter (E.-J), 60.
Preller (Frédéric), 61.
Puget (Pierre), 223.
Puvis de Chavannes (Pierre), 160.
Pye (Paul-J.), 246.

Quarrey (Mme), 254.

Randon, 227, 249.
Raphaël, 46.
Rasmussen, 80.
Ravanne (Gustave), 178.
Ravaut (Henri), 178, 202
Regny (Alphée de), 153.
Reinhart, 87.
Rembrandt, 30, 244.

Remond, 185.
Renan (Ary), 204.
Renouf, 197.
Reville, 254.
Ribet (Constantin), 134.
Richard, 86.
Richon-Brunet, 185.
Rietschoof (Jan-Claesz), 29.
Rigaud (J.), 227, 249.
Rigolot (Gabriel), 192.
Rivière (Henri), 239.
Robert (Léopold), 186.
Rocquemont (Eugène), 153.
Roger (Guillaume), 184.
Rohaut de Fleury (Hubert), 154
Rohde (Johan), 82.
Romegas (J.-B.), 157.
Roqueplan (Camille), 159, 257
Rosa (Salvator), 45.
Rosier (Etienne), 187, 211.
Rossel de Cercy, 131.
Rôthlisberger, 83.
Rottman, 62.
Rouergue (Adolphe), 212.
Roullet (Gaston), 168, 194, 213.
Rouse, 60.
Rousse (Adolphe), 205.
Roux (Antoine), 234.
Roux (François), x, 212.
Roux (Frédérick), 235.
Roux (Pierre), 153.
Roux (Polydore), 142.
Rothschild (baronne Charlotte-Nathaniel de), 212.
Rubens, 37, 245.
Rudaux (H.-E.), 167.
Ruellan, 185.
Rupert, 60.
Ruth (Mme), 213.
Ruysdaël (Jacob), 17.
Ruysdaël (Salomon), 17.

Sabatier (Léon), 258.
Sadée (Ph.), 34.
Sahib, 241.
Salis Camino (José), 49.
Salmson (Hugo), 79.
Saltzmann (Carl), 63.
Salvator Rosa (*voir Rosa*).
Sang (F.-G.), 172.
Saulx (de), 254.
Sauvaige, 174.
Saveloff, 75.
Scalbert (J.), 207.
Schleich, 63
Schônleber, 64.
Schotel (P.-J.), 32.
Schouman, 31.
Scott (Louis), 191.
Scott (Samuel), 51
Sébille (Alb.), 164.
Sébilleau, 190.
Serres (Dominic), 51.
Serres (John-Thomas), 52.
Signac (Paul), 42.
Simonidy, 206.
Sinding (Otto), 80.
Sjoberg (Axel), 79.
Skelton, 256.
Skovgaard (Niels), 82.
Small, 59.
Smith (Alfred), 183.
Smith-Hall, 80.
Smythe (Lionel), 60.
Snell (Henri-B.), 87.
Soerensen, 81.
Somerscales (Thomas), 59.
Sorolla y Bastida, 48.
Stacquet (Henri), 40, 41.
Stahl (Fried), 207.
Stanfield (Clarckson), 56.
Stengelin, 185.
Stevens (Alfred), 42.
Stewart (J.), 206.
Stock (Henri), 156.
Stoop (Théodore), 244.
Stork (Abraham), 29, 245.
Storm de Gravensende, 246.
Stuck (Franz), 68.
Suchet (Joseph), 153.
Swan (J.-M.), 59.
Szyndler, 73.

Tanneur (Philippe), 141.
Tanzi, 190.
Tassi, 46, 96.
Tattegrain (F.), 199.
Taurel (Jacques), 132.

Tesnières (Victor), 156.
Thaulow, 80.
Thegerstrom, 79.
Thiollet (A.), 189.
Thiron (Romain), 203.
Thoma (Hans), 68.
Thomasse (A.), 172.
Thurin (Abraham), 142.
Timmermans (L), 185.
Tintoret, 43.
Tkatchenko (Michel), 73.
Toorop, 35.
Toppelius (Woldemar), 77.
Torrenburg (Gerrit), 31.
Toussaint, 256.
Tronel (E.-C), 205.
Trouville (J.), 154.
Turner (William), 53, 187, 209, 246.
Tuke (Henry Scott), 59.
Tüxen (Laurits), 81.

Ulmann (R -A.), 190.
Ulrich, 141.

Vacher de Tournemine, 152.
Vail (Eugène), 86.
Vallois (Félix), 205.
Velde (Adriaen Van de), 25.
Velde (Isaïe Van de), 244.
Velde (Willem Van de) le jeune, x, 22.
Velde (Willem Van de) le vieux, IX, 21.
Vanloo (les), 107.
Vanloo (Jean), 107.
Vanloo (Louis), 107.
Vauquelin (Alphonse), 157.
Vauthier, 254.
Verestchagin (Basile), 75, 210.
Vergez, 190.
Verneuil (les), 107.
Vernet (François), 119.
Vernet (Horace), 158, 257.
Vernet (Ignace), 119.
Vernet (Claude - Joseph), x, 46, 108, 131, 253.
Vernier (Emile), 171, 211, 258.
Véronèse (Paul), 43.
Verschuur (Liève), 30.
Verstraete (Théodore), 40, 41.
Viali (Jacques), 109
Viali (Louis-René), 124.
Vicentino, 43.
Vidal (Jules), 258.
Vierge (Daniel), 239.
Villain, 205.
Vincent (Georges), 52.
Vion, 256.
Visscher (Jean), 245.
Vivarès, 246.
Vlieger (Simon de), 15, 260.
Volaire (les), 107, 108.
Volaire (le chevalier), 121.
Volaire (Alexis), 108.
Volaire (Jacques), 108.
Volaire (Jean), 108.
Vollon (Antoine), 195, 204.
Vroom (Hendrick), 13.

Wagner (E.-P.), 190.
Wahlberg (Alfred), 77.
Walden (Lionel), 87.
Waldorp (Antoine), 31.
Weber (Théodore), 173.
Weenix (Jean-Baptiste), 21.
Weissenbruch (J.-H.), 34.
Weisz (A), 207.
Wertheimer (G.), 69, 206.
Wéry (Emile), 183.
Whistler (James Mac Neil), 87.
Willaerts (Adam), 37.
Wille, 251.
Wilson (Richard), 52.
Woollet, 246.
Wyld, 187.
Wylie (W.-L.), 59, 60.

Yon (Edmond), 189, 256.

Zeeman (*voir Nooms*).
Ziem (Félix), 187, 211.
Zing, 251.
Zuber, 205.

TABLE DES MATIÈRES

	Introduction	v
I	La peinture de marine dans l'antiquité et au moyen âge	1
II	La peinture de marine étrangère	12
III	La peinture de marine française depuis ses origines jusqu'à la fin du XVIIIe siècle	93
IV	La peinture de marine française depuis la Révolution jusqu'à la fin de la marine à voiles	128
V	La peinture de marine moderne	161
VI	Les aquarellistes	209
VII	Les dessinateurs	215
VIII	Les graveurs	243
IX	Conclusion	259
	Table des noms d'artistes cités	261